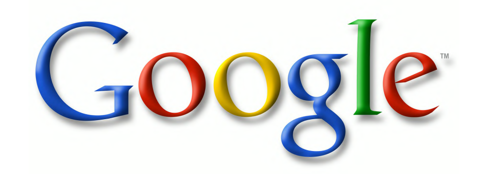
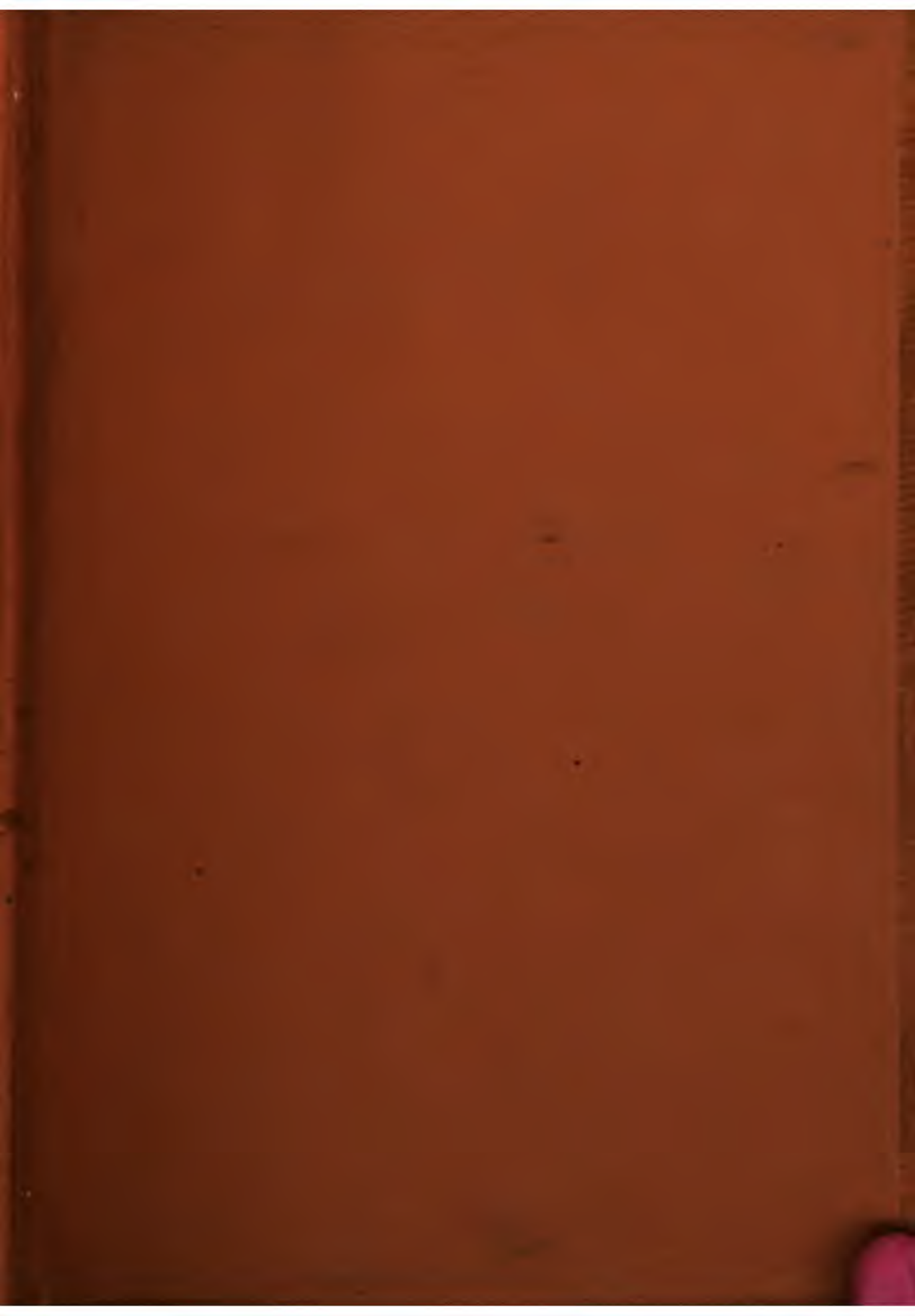






156 f. 1.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



CONTES

DE L'ABBÉ

De Voisenon

TIRAGE A PETIT NOMBRE



A. Lalauze sculp. Cochin inv.

Impr. A. QUANTIN, rue St Benoît

CONTES

DE L'ABBÉ

De Voisenon

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE



PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT
1878



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE VOISENON

Tout est compatible avec l'esprit
et rien ne le donne.

DUCLOS.



IL est curieux d'étudier au siècle dix-huitième cette manière de littérature légère, capricieuse et musarde, affolée d'esprit railleur, de traits brillants, de galanterie badine et musquée, qui semble entièrement vouée aux mignardises frisques et pomponnées, aux bagatelles polissonnes, aux

raffinements du langage et aux subtilités du style, aux ingénieuses allégories saupoudrées d'antithèses coquines et de paradoxes grivois, à ces brochurettes de ruelles enfin, et à ces romans de boudoirs si judicieusement dédiés aux petits-maîtres et aux petites-maîtresses.

A travers les œuvres de cette même époque, on perçoit nettement l'anémie du Beau; l'Art, dans toutes ses manifestations, se prosterne aux genoux de la femme, — de l'idéale beauté blonde, — pour renoncer à la sublimité de sa religion; et, suivant les fantasques caprices de la mode, il s'abandonne avec aisance et sans regrets aux débauches d'un sentimentalisme expressif et sensuel. Le Génie qui plane dans les sphères élevées est à peine atteint, mais le Talent s'efféмine; il sacrifie les idées mâles et fortes, les conceptions vigoureuses pour un sourire d'approbation; il endort souvent même la conscience de sa dignité pour complaire au goût dépravé du jour.

Rien ne résiste à l'entraînement. Dans ce domaine de mutinerie friponne, où la grâce féminine captive en enivrant, les plus sages deviennent les plus fous; la vie fiévreuse d'amour est saccadée par les spasmes du plaisir, et il y a dans l'air comme une fureur de libertinage et de frivolité.

Au milieu des assemblées littéraires, les folies

drôles s'échappent en se jouant et dérident les fronts moroses; on sème à pleine mémoire de piquantes anecdotes; on se pâme à l'audition de jolis riens, tandis que les charades et logogriphes divertissants se provoquent dans la vivacité des causeries.

Si l'on parcourt les tableaux de mœurs d'alors, ce n'est qu'un roucoulement confus de tendres aveux, d'idylles alambiquées et minaudières, de madrigaux pleins de langueurs et de désirs; les Muses ne distillent plus que poésies confites et doucereuses, et dans l'évocation de tout un monde pastoral enchanté, dans ce perpétuel embarquement pour Cythère, il semble que Cupidon gagné au bel esprit, à l'épicurisme le plus voluptueux, ait enlacé le temps lui-même sous des guirlandes embaumées de myrtes et de roses.

Sur les livres, selon l'expression de charmants écrivains[1], « *on croirait entendre voltiger un souffle qui vient de Boccace, et qui va à Marivaux* », *le style prime-sautier, brillant, varié, rapide, sans ennuyeuse symétrie ni longues périodes, possède ce négligé, cet aimable désordre, ce papillotage chiffonné, cette pudeur à fleur de peau d'une* Philis *qu'on*

1. Edmond et Jules de Goncourt : *La Femme au* XVIIIe *siècle.*

lutine et qui se meurt, et de mille petites misères, traitées spirituellement dans les tons fins d'un pastel, il se dégage ce charme sans égal qui séduit sans heurter les délicats amoureux de contes et romans fantaisistes licencieusement dosés à point comme les pastilles ambrées du duc de Richelieu.

Comment ne pas aimer jusque dans leurs péchés mignons les ouvrages qui portent l'empreinte de ce siècle exquis qui eut le bon goût de préférer la gentillesse et l'espièglerie au pathos et à l'emphase; où la littérature si vivante devint jeune, blonde et rose, pour ainsi dire; où la diction fut suave, le parler fleuri; où l'on scruta mieux que jamais peut-être, au travers des câlineries de la femme, le côté coquin et malin de son cœur; où Voltaire et Diderot enfin, ralliés à la note dominante, ne craignirent pas de descendre de leurs piédestaux philosophiques, le premier pour écrire Candide *d'une plume alerte et merveilleuse, le second pour commettre* les Bijoux indiscrets?

La Révolution et l'Empire, en redressant noblement les idées, en déplaçant les horizons, ont fait naître cette génération littéraire roide, guindée, collet-monté, où l'amoureux transi se lamente et pleure, où le sentiment, mis sans cesse à l'épreuve, fait entendre un langage triste et désespéré. Cha-

teaubriand, avec sa poétique nouvelle et sa verve éloquente, rétablissant le culte religieux et révolutionnant à lui seul le goût et l'esprit public, éclipsa facilement les romanciers de la veille. La ligne idéalement pure de l'académique *David put faire pâlir un instant les roses nudités païennes de Boucher et de Fragonnard; mais la postérité n'avait pas dit son dernier mot. De nos jours, le dix-huitième siècle et ses productions adorables rentrent en faveur auprès des délicats; les érudits et les fins connaisseurs reconstituent et se disputent les chefs-d'œuvre des maîtres de la grâce; les curieux, les collectionneurs d'estampes et les Bibliophiles rivalisent de recherches et d'argent, afin de se former ces délicieux petits cabinets où se trouvent réunis les spécimens les plus séduisants des règnes spirituels et galants des Pompadour et des Dubarry. Les dédaignés d'hier deviennent, pour tout dire, les triomphateurs d'aujourd'hui.*

II

« *Rien n'est plus pénible, dit judicieusement Sainte-Beuve*[1], *comme de voir le dédain avec lequel on traite*

1. *Causeries du lundi,* tome V. 15 septembre 1851. Mémoires de Marmontel.

souvent des écrivains recommandables et distingués du second ordre, comme s'il n'y avait de la place que pour ceux du premier. Ce qui est à faire à l'égard de ces écrivains si estimés de leur temps et qui ont vieilli, c'est de revoir leurs titres, et de séparer en eux la partie morte, en n'emportant que celle qui mérite de survivre. La postérité, de plus en plus, continue l'auteur de Volupté, *me paraît ressembler à un voyageur pressé qui fait sa malle et qui ne peut y faire entrer qu'un petit nombre de volumes choisis. Critique, qui avez l'honneur d'être pour la postérité du moment un nomenclateur, un secrétaire et, s'il se peut, un bibliothécaire de confiance, dites-lui bien vite le titre de ces volumes qui méritent que l'on s'en souvienne et qu'on les lise; hâtez-vous, le convoi s'apprête, déjà la machine chauffe, la vapeur fume, notre voyageur n'a qu'un instant.* »

Profitons donc de cet instant pour affirmer que, parmi tout le fatras des romans et contes du dix-huitième siècle, il se dégage parfois, dans la grande légion des écrivains du second ordre, des œuvres, sinon fortes et puissantes, du moins gracieuses, enjouées, singulières, toutes pétillantes de cet esprit léger qu'on gaspillait si bien alors, marquées au sceau d'une préciosité fantaisiste et capricieuse, d'un individualisme véritable, dignes en un mot de

figurer dans la bibliothèque choisie des amateurs d'élite.

Nous avons songé à défricher notre coin dans ce vaste champ de repos et d'oubli, où sont enfouis tant de jolis petits conteurs; nous nous sommes mis à la tâche avec non moins de plaisir que d'ardeur, et, lisant, compulsant, entassant brochures sur brochures, romans érotiques sur contes badins, nous avons eu la joie de découvrir, noyés dans la confusion d'œuvres complètes, au milieu de banalités puériles et de médiocrités parasites et rabattues, des ouvrages piquants, faciles, d'une touche ingénieuse, qui réunissent, dans leurs tableaux riants, plus d'heureuses qualités qu'il n'en faudrait pour faire le succès de plusieurs volumes modernes.

Dans l'ensemble considérable des Contes de fées, des Contes moraux, sentimentaux, comiques, théologiques et philosophiques, des auteurs de voyages imaginaires, qu'on confond assez souvent avec les conteurs, faire un choix n'est point chose aisée. Vers la fin du siècle dernier, le fameux libraire-imprimeur Charles-Joseph Panckoucke avait fait dresser par Mayer une collection formidable de Contes de fées[1], *et une autre*

[1] *Le Cabinet des Fées* ou collection choisie de Contes de Fées et autres contes merveilleux. *Amsterdam.* (*Paris*, 1785-89, 41 volumes in-8° avec figures.)

par Garnier de Voyages imaginaires[1]; *cet éditeur savant et artiste projetait de même une nouvelle collection de petits conteurs frivoles et galants, laquelle n'a jamais vu le jour. C'est un peu sur les données de cette entreprise échouée que nous prétendons élever notre petit monument.*

Le conte est un genre qui a ses difficultés et ses obstacles; il ne se soutient que par l'originalité de sa conception, par la finesse des idées, la vivacité des images, par cette causticité qui réveille, met en humeur et ne fait que chatouiller légèrement, par le brusque changement à vue et la drôlerie des situations. Il faut que l'esprit y voltige incessamment sans être suspendu, que l'ennui ne s'y fasse jamais jour, et que l'intérêt naisse et renaisse de lui-même. Le bon ton, la délicatesse, la grâce doivent impérieusement dominer dans le style, et les licences gaillardes n'y sont admises qu'habilement voilées d'une gaze à peine transparente qui laisse moins à voir qu'à supposer. Un conteur doit posséder au moral la souplesse d'un clown et la dextérité d'un jongleur; il peut marcher sur la boue s'il ne se crotte pas, commettre de grands écarts s'il se relève honnêtement, et provoquer l'imagination s'il

1. *Voyages imaginaires,* Songes, visions et romans cabalistiques, recueillis par Garnier. *Paris,* 1877-89, 39 volumes in-8° avec figures.

est capable de la satisfaire. Il lui faudra, quoi qu'il fasse, connaître à fond la tactique de la galanterie, mettre un masque souriant à ses moralités et plutôt badiner le sentiment que le surprendre.

Dans cet art difficile, sur cette corde glissante et roide où la retenue sert de balancier à la gentillesse de l'élan, peu d'écrivains ont réussi à capter des suffrages unanimes : l'un, pour paraître étincelant, tombe dans l'obscurité; l'autre n'est que grossier en voulant faire le plaisant ; celui-ci prétend raffiner, il ne parvient qu'à ennuyer; celui-là veut être subtil, il n'est qu'amphibologique et diffus. Ce n'est donc qu'après avoir fait appel à notre jugement, à notre tact, à notre appréciation littéraire, ce n'est qu'après de longues et patientes lectures, que nous sommes arrivés à faire choix et à réunir dans un but collectif douze ou quinze conteurs vraiment dignes de ce nom. Nous les présenterons successivement aux lettrés et aux curieux comme la quintessence la plus ignorée de toute une époque romancière. Boufflers, de Caylus, Moncrif, Crébillon fils, Duclos, le chevalier de la Morlière, Restif de la Bretonne, Diderot, Saint-Lambert, de Cahusac, Fromaget, Godard-d'Aucour, Mme Riccoboni, ainsi que bien d'autres peut-être, paraîtront tour à tour, et, nous en avons la sincère conviction, ces œuvres délicates et charmantes dans leur badi-

nage ne sortiront d'un oubli inqualifiable, que pour reconquérir, dans leur rénovation bibliophilesque, *les suffrages de la vogue qui ont jadis acclamé leur apparition.*

III

L'honneur d'ouvrir cette série de Petits conteurs *revenait incontestablement à l'Abbé de Voisenon, à ce conservateur de la gaieté française, comme l'appelait Voltaire, à ce poète libellule, qui, en sacrifiant à l'esprit, n'en a jamais méconnu les règles, à cet écrivain exquis, frétillant d'ingéniosité, à ce joli faiseur de contes, dans une manière sans rivale, dont le talent se présente à nos yeux comme la plus parfaite et la plus vivante incarnation de la société frivole du dix-huitième siècle.*

Claude-Henri de Fusée de Voisenon, l'un des quarante de l'Académie française, ci-devant Doyen du chapitre de Boulogne-sur-Mer, Abbé du Jard, Conseiller intime et Ministre plénipotentiaire du Prince-Évêque de Spire, naquit au Château de Voisenon, près Melun (Seine-et-Marne), le 8 juillet de l'année 1708. *Sa mère mourut de langueur quelque temps après lui avoir donné le jour, lui laissant le funeste héritage d'une constitution malingre et frêle, et ce tempérament impressionnable et nerveux*

qui devait se manifester à plus d'une époque de son existence. Ce n'était pas encore assez pour le pauvre enfant : une méchante fée penchée sur son berceau devait le douer d'une infirmité implacable qui le tourmenta jusqu'à sa dernière heure. Cette mauvaise fée fut une nourrice asthmatique, la seule qu'on pût trouver dans le village de Voisenon, et qui inocula à son nourrisson le mal dont elle était ravagée. Le petit Claude absorbait donc la mort en aspirant la vie, et son enfance fut une maladie continuelle dont chaque jour semblait devoir être le dernier. Sa santé fut toujours si chancelante qu'on lui entendit dire souvent par la suite que Dame Nature l'avait sûrement formé dans un moment de distraction. Parvenu contre toute espérance, et grâce à des soins journaliers, à sa septième année, son père ne songea qu'en tremblant à son éducation. On chercha néanmoins des instituteurs habiles, doux, patients, persévérants, dignes d'instruire lentement un élève si débile et si mal équilibré; on lui fit épeler l'alphabet avec des craintes exagérées, mais il fallut reconnaître bientôt que la nature avait été plus libérale dans la construction morale du jeune Voisenon que dans la formation de ses organes.

Une intelligence souple, alerte, éveillée, déjà malicieuse, s'était vivement développée dans ce corps chétivement construit; le petit Claude devint un véritable

prodige de savoir. Apte à tout concevoir, il cherchait à connaître la cause de tout ce qui frappait son esprit précoce, et ses précepteurs, émerveillés de son enjouement et de la finesse de ses saillies, se faisaient un plaisir plutôt qu'un devoir de lui enseigner la grammaire et l'histoire. Le premier volume de poésie qui lui tomba entre les mains le remplit d'enthousiasme et décida de son goût et de son attachement pour le culte des Neuf Sœurs. A peine âgé de douze ans, l'Œdipe et les mâles beautés de la Henriade *le transportèrent d'admiration, et le voilà aussitôt rimant une épître et puis une autre à leur auteur. Voltaire, qui faisait alors ses premiers pas sur le chemin de la gloire, demeura frappé de la facilité, de l'ardeur d'imagination du poète adolescent, en même temps qu'il était charmé d'un hommage aussi jeune et aussi spontané : « Vous aimez les vers, écrit-il à Voisenon, je vous le prédis, vous en ferez des charmants ; venez me voir, et soyez mon élève. »*

Voisenon n'eut garde de laisser échapper la bonne fortune qui se présentait à lui ; un tel disciple devait se laisser guider et encourager par un tel maître, et tous deux étaient nés pour se comprendre et s'aimer ; aussi, dès une première entrevue, furent-ils unis par cette sympathie naturelle qui devait les lier plus tard d'une affection tendre et sincère[1]*. Les petites produc-*

1. Voisenon devait plus tard donner en maintes occa-

tions littéraires de Voisenon, ses poésies légères, ses bons mots ingénus, sa jeunesse rose et souriante, commencèrent bientôt à le mettre en relief dans un monde où l'esprit servait de passe-port. On eut occasion de parler de lui, il fut reçu dans les meilleures sociétés et partout accueilli, choyé, caressé, fêté comme un délicieux poète chérubin qui sait chanter la romance aux dames, être audacieux quelquefois, et plaisant toujours. Voltaire s'en fut parlant à tous les échos de

sions des témoignages de son dévouement à Voltaire, et c'est à lui qu'est due en partie la réception de *Mérope* au théâtre. En 1743 Voltaire fit une lecture de *Mérope* à son ami Voisenon et lui demanda ce qu'il pensait de cette tragédie. Voisenon, transporté d'enthousiasme, lui répondit en l'embrassant que c'était assurément son chef-d'œuvre dramatique et qu'il se faisait garant du plus légitime succès. Eh bien! dit Voltaire, les comédiens viennent de la refuser. Les barbares! s'écrie l'Abbé, saisi d'indignation, et aussitôt il vole au théâtre, réunit les comédiens en assemblée, leur fait sentir les mille beautés qu'ils n'avaient pas aperçues, leur affirme qu'ils se déshonorent, les conjure avec des larmes dans la voix de revenir sur leur injuste décision, les fait rougir de leur jugement et finalement les persuade de jouer *Mérope*.

Disons également ici que c'est à tort et contre toute vraisemblance qu'on a cru pouvoir attribuer à Voisenon vers 1755 une satire en vers contre Voltaire, qui commence ainsi :

O Maison de Voltaire et non pas d'Épicure.

Voyez *Correspondance de Grimm et Diderot*, édition Garnier, in-8, 1878, tome III, p. 50.

son élève favori, et l'Abbé de Bernis, auquel parvinrent ces louanges, voulut connaître ce gentil jeune homme, qui devait, par la suite, marquer tant de points de ressemblance avec lui-même; il le fit donc mander et lui offrit son crédit et son amitié.

Sur les conseils de ses nouveaux amis, auxquels il avait communiqué quelques essais dramatiques, Voisenon se livra au théâtre : à vingt ans, il composa une agréable comédie en un acte en vers qui fut représentée en société sous le titre de l'Heureuse ressemblance *et dont les acteurs se trouvaient être les héros de l'aventure qui lui avait fourni le sujet de sa pièce. Il donna ensuite successivement* l'Ombre de Molière, l'École du monde *et* le Retour de l'Ombre de Molière : *la première et la troisième de ces pièces, étincelantes d'esprit, remplies d'une critique fine et d'une mordante philosophie, firent dès lors concevoir de lui les plus heureuses espérances.*

« *Esprit superficiel, frivole, voluptueux, ainsi s'exprime un docte critique*[1], *Voisenon trouva que les petites sentes sablées, peignées, fleuries, où la rose croît sans épines, étaient bien plus son fait que les routes escarpées et pierreuses, et il s'élança tout papillonnant dans cette voie des petits vers et de la petite poésie,*

1. Desnoiresterres : *Les Originaux, Revue française* 1855, tome II, p. 272.

peu tenté d'imiter Fontenelle, qui avait un peu hanté tous les chemins à sa manière, il est vrai.

Quoi qu'il en soit, livré entièrement au monde, Voisenon en faisait les délices et l'agrément par son caquetage spirituel et brillant; encore tout enivré de ses premiers succès, adonné aux plaisirs de son âge, insouciant de caractère, il ne se hâtait pas de prendre une situation officielle dans la société. Son père toujours tremblant pour sa faible santé eût voulu le voir embrasser l'état ecclésiastique; mais le fils semblait rebelle aux volontés paternelles et ne se souciait aucunement de prendre le petit collet, lorsqu'un événement le décida et éclaira son âme de cette même lueur d'en haut qui convertit saint Paul sur le chemin de Damas. Ayant plaisanté étourdiment un officier qui prit la chose au tragique, il se battit avec lui, le blessa et le désarma. A la vue du sang qu'il venait de répandre, l'heureux champion fut si vivement impressionné, il s'opéra dans sa conscience une si brusque révolution à l'idée de l'homicide qu'il eût pu commettre, les réflexions que ce duel lui inspirèrent furent si profondes, que le monde et ses lois lui apparurent tout à coup sous un aspect révoltant et sinistre, et il jura de renoncer pour jamais à la société, à ses pompes et à ses œuvres.

Voilà donc notre sémillant papillon entièrement

métamorphosé. Il renonce aux joies d'ici-bas et divorce avec les muses pour se consacrer à Dieu et entrer dans un séminaire. Ce n'est plus l'élégant, le frivole poète de la veille, mais bien au contraire un savant bénédictin qui étudie avec ferveur la théologie et les saintes Écritures, qui se plonge dans les textes les plus ardus des Pères de l'Église, qui se livre enfin, dans l'austérité de sa retraite, aux devoirs de la piété la plus sincère, exagéré dans sa rédemption comme il l'avait été dans sa dissipation passagère.

Au sortir du séminaire, Mgr Henriot, évêque de Boulogne-sur-Mer et aussi son parent, touché du pieux repentir de ce jeune néophyte, lui offrit un canonicat dans son église, l'ordonna prêtre et le nomma son grand-vicaire. Mais laissons ici pour un moment la parole à son biographe[1] plus autorisé que nous pour raconter cette époque assez obscure de la vie de notre héros :

« L'évêque de Boulogne se reposa sur lui de la plus grande partie des soins de l'épiscopat. M. l'Abbé de Voisenon répondit à sa confiance et à son amitié par un zèle infatigable. Il pensait que le moyen le plus sûr de faire triompher la Religion était de la faire aimer. Il regardait la charité comme la vertu la plus agréable à Dieu, et ses exemples la persuadaient

1. *Précis historique de la vie de M. l'Abbé de Voisenon, œuvres complètes* in-8°, tome I.

encore mieux que son éloquence. Je me bornerai à un seul fait :

« Un mandement qu'il avait composé pour l'évêque de Boulogne lui attira une critique sanglante, mais anonyme, remplie de traits mordants contre sa personne et de plaisanteries indécentes sur son style épigrammatique et léger. Il lut le libelle et le méprisa; mais le magistrat fit des recherches, découvrit l'auteur, le fit mettre en prison, et se disposait à le décréter. Aussitôt que l'Abbé de Voisenon en fut informé, il courut chez les juges, et, par les sollicitations les plus pressantes, obtint l'élargissement du coupable. Le premier usage que le prisonnier fit de sa liberté fut d'aller demander pardon à son libérateur et de le remercier. « Vous ne me devez aucun remercîment, monsieur, lui dit le grand-vicaire en présence de l'évêque; c'est à moi à vous en faire de m'avoir averti que les vérités de l'Église exigent, de ceux qui les annoncent, un style plus simple, un ton plus noble et plus grave : je n'aurais pas dû l'oublier, et je vous promets de faire usage de vos conseils. »

Mgr Henriot le regardait comme son fils, et M. l'Abbé de Voisenon avait pour lui le respect et la tendresse qu'on a pour un père. On imite sans peine un modèle qu'on aime. Il réglait sa conduite sur les mœurs austères du prélat. Malgré les fréquentes ma-

ladies de poitrine que lui occasionnait le séjour de Boulogne, par le voisinage de la mer, deux années s'étaient écoulées dans les douceurs de cette union : il se flattait qu'elles dureraient encore longtemps lorsque Mgr Henriot mourut presque subitement.

A peine le digne évêque eut-il rendu le dernier soupir que la ville et le clergé de Boulogne firent conjointement une députation au cardinal de Fleury pour le supplier de faire nommer le grand-vicaire au siège vacant. Mais l'Abbé de Voisenon, averti de cette démarche, part de nuit pour Versailles et court chez le ministre pour lui demander comme une grâce de rejeter les vœux des Boulonnois : « Eh ! comment, disait-il, veulent-ils que je les conduise lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? »

Il parut si extraordinaire à la Cour de voir un jeune ecclésiastique solliciter un refus, que tout le monde s'empressa de le connaître. Le ministre ne voulut pas laisser sans récompense un désintéressement aussi rare; il lui donna l'abbaye royale du Jard[1], qui n'exigeait ni résidence ni devoirs au-dessus de ses forces.

Si l'air de Boulogne-sur-Mer portait atteinte à

1. Ce n'est pas Sainte-Radegonde-du-Jard, en Vendée, près des Sables-d'Olonne, mais Saint-Jean-du-Jard-les-Melun.

la santé de notre abbé, la vie parisienne devait au contraire émousser sa piété. Voisenon revit Paris comme on revoit une maîtresse longtemps abandonnée, avec un bonheur sans mélange. En dépit de ses pieux exercices, il n'avait pu entièrement étouffer ce levain du plaisir qui fermentait toujours en lui. A peine est-il de retour dans la capitale, qu'il s'empresse de nouveau auprès de ses anciens amis; il retourne peu à peu dans leur société, ébauche timidement une pièce de vers, puis, entraîné malgré lui sur la pente fleurie de la double colline, il redevient poëte comme devant. C'est alors que nous le voyons plus que jamais pétillant, pomponné, joyeux compagnon, anecdotier charmant, aimant à rire et à provoquer les grâces, avec cette pétulance d'esprit sans égale, passant sans crier gare de l'épigramme au madrigal et lançant gaiement sa calotte par-dessus le qu'en dira-t-on, en véritable petit Abbé de Ruelles qui va dire sa messe à Cythère.

La littérature aimable était à cette époque divisée en deux réunions bien distinctes. Dans la première, Voltaire régnait sans conteste, tandis que Mademoiselle Quinaut du Frêne, retirée du théâtre, faisait les honneurs de la seconde, avec tous les charmes d'une reine adorable et adorée. Voisenon fut assez habile pour pontifier dans ces deux académies de beaux esprits. Voltaire le présenta à ses sujets et en partie

culier à la Marquise du Châtelet, qui lui témoigna spontanément une amitié qui dura jusqu'à la mort de cette femme célèbre.

Le caractère naturellement enjoué de Voisenon s'accommoda mieux, nous devons le dire, du genre de littérature qui dominait dans le cénacle de Mlle Quinaut. Cette société réunissait une quinzaine d'écrivains, au nombre desquels se trouvaient Duclos, Moncrif, le Chevalier d'Orléans Grand-Prieur, Fagan, Collé et Crébillon fils. On dînait tantôt chez Mlle Quinaut du Frêne, tantôt chez le Comte de Caylus, on jouait aux petits jeux, on chantait en compagnie les chansons que l'on venait de composer, des chansons à rire comme celle restée fameuse de la Queue de mouton, *et la belle humeur, les bonnes plaisanteries, les fins ragoûts d'esprits étaient toujours de la partie.*

Chacun, sans rien se communiquer, payait son écot par un conte amusant, une satire en vers ou une pensée croustillante ; quelquefois aussi, on se réunissait pour traiter ensemble un sujet donné, et, dans l'évocation commune des muses, c'étaient des éclats de joie, des quiproquos, des saillies inattendues, des feux d'artifice d'esprit que traversait le sourire gracieux de Mlle Quinaut, la déesse de cet Olympe littéraire. Les ouvrages ainsi enfantés dans ces plaisirs

innocents étaient réunis en Recueils remplis de gaieté, qu'on livrait au public, et qui sont connus sous les titres suivants : les Étrennes de la Saint-Jean, les Écosseuses, les Œufs de Pâques, le Recueil de ces Messieurs, les Bals de Bois, les Fêtes roulantes, etc.[1]

L'Abbé devint vivement le fervent et galant chroniqueur de cette égrillarde Société du bout du banc, *comme on l'appelait, de cette Académie de gaudrioles et d'impromptus, où il payait toujours son hospitalité esprit comptant en mettant ses plus jolis badinages au corbillon. Ses amis le sollicitèrent de rentrer dans la carrière du théâtre, et Mlle Quinaut le décida en lui donnant le sujet de* la Coquette fixée[2], *comédie en trois actes et en vers, qui obtint l'immense succès de vingt-trois représentations consécutives sur la scène du Théâtre-Italien. Voisenon redevint auteur dramatique; il composa tour à tour* les Mariages assortis (1744), le Réveil de Thalie (1750), la Jeune Grecque (1576) *et plusieurs autres pièces que consacrèrent les plus légitimes applaudissements. « La célébrité que ses ouvrages lui avaient acquise, dit encore*

1. Ces deux dernières pièces sont entièrement de Voisenon et figurent à la fin de ses œuvres complètes.

2. *La Coquette fixée* fut représentée en mars 1746. Il paraît que *la Princesse d'Elide* de Molière a pu en fournir le sujet. Voyez *Annales dramatiques* de Clément et Laporte, 1775, 3 vol. in-8°.

l'auteur du Précis historique de sa vie, *un caractère doux et complaisant; de l'enjouement, une conversation agréable, facile, toujours variée, toujours accommodée aux circonstances, les saillies les plus heureuses, des poésies légères et du meilleur ton, répandues dans les sociétés, le firent rechercher du plus grand nombre; il eut souvent la satisfaction de s'apercevoir que, devant à lui seul l'accueil qu'il en recevait, il n'avait d'autre avantage à tirer de sa naissance que le droit de pouvoir impunément accabler de ridicule ceux qui, n'ayant aucune espèce de mérite personnel, s'en font un d'avoir des aïeux.* »

« *Les gens de lettres les plus recherchés, écrivait Duclos à cette époque*[1], *en pensant peut-être à son confrère l'Abbé, sont ceux qu'on appelle communément beaux-esprits. Ceux dont les talents sont marqués et couronnés par le succès sont bientôt connus et accueillis; on cherche dans la société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compensation sur tout. De grands talents ne supposent pas toujours un grand fonds d'esprit : un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruisseau dont le cours paisible, égal et abondant fertilise une terre utile. Les hommes de talent doivent trouver plus d'agrément dans la société puisqu'ils en portent*

1. *Considérations sur les mœurs,* chapitre XI.

davantage ; c'est une reconnaissance fondée. Avec les gens d'esprit, on développe, on étend et on leur doit une partie du sien ; aussi le plaisir et l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité, et quelquefois l'amitié, malgré les disproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent. » Les vertus servent une fois l'année, les agréments tous les jours, et ceux de l'ancien grand-vicaire de Boulogne devaient le conduire à tout.

Voisenon devint si fort à la mode qu'on rechercha sa société dans tous les mondes ; on se disputa sa personne comme celle du plus aimable des hommes et du plus spirituel des causeurs. Il fut reçu à la Cour, et les jeunes seigneurs l'entouraient, l'acclamaient, l'écoutaient surtout, semblant vouloir faire provision de bons mots dans les charmes de sa conversation. Le duc de Choiseul, alors au ministère des affaires étrangères, pensa que sous les dehors séduisants de l'Abbé de Voisenon se cachaient des qualités étoffées et une aptitude essentielle aux affaires publiques ; il le fit venir et lui fit part du dessein qu'il avait de le présenter à Louis XV comme ministre de France dans une nation étrangère. Loin d'accepter cette brillante situation, l'heureux Abbé remercia vivement Son Excellence des bontés qu'elle daignait lui témoigner et la supplia de vouloir bien lui réserver sa

bienveillance pour un poste moins lointain; frémissant à l'idée de quitter Paris, ses amis, ses occupations littéraires, il invoqua la délicatesse et le mauvais état de sa santé, en un mot, il refusa catégoriquement la brillante situation qui lui était offerte.

M. de Choiseul était assez l'ami et le protecteur des belles lettres et des artistes, il tenait trop à marquer son estime à Voisenon pour prendre en offense le refus qu'il venait d'en recevoir; ayant fait les premières avances, il ne voulut pas en avoir le démenti, et il se vengea généreusement en offrant à son protégé la place de rédacteur de ces Essais historiques[1] *que Louis XV avait imaginé de faire composer* ad

1. Voisenon eût facilement pu obtenir la place d'historiographe de France. Ce fut à Duclos qu'elle échut, car l'abbé s'effaça devant lui. M. de Choiseul lui ayant ouvert les archives des affaires étrangères, il y puisa les matériaux les plus curieux pour la vaste collection de mémoires historiques qu'il rédigea, On ignore entre les mains de qui ses manuscrits sont tombés, car Mme la Comtesse de Turpin, éditeur des œuvres complètes de Voisenon et héritière de tous ses papiers, ne put découvrir que quelques fragments, qui ont été insérés dans le tome IV de sa grande édition. Nous y voyons des *fragments historiques sur l'histoire, la guerre et le commerce*, relatifs aux négociations entre la France, l'Angleterre et la Hollande pour la paix d'Utrecht; un rapport très-intéressant sur le *ministère de M. le marquis de Seignelay* depuis 1683 jusqu'à 1691; des écrits sur l'*Allemagne*, et quelques pages sur le *ministère de Colbert* et sur le commerce, les manufactures et la navigation de cette époque.

usum Delphini, *ou, pour mieux dire, dans le but de former l'esprit et le cœur des jeunes Princes ses petits-fils. A cette position officielle était attachée une pension de six mille livres sur les affaires étrangères.*

Ayant un pied si bien placé en Cour, le cher petit prêtre se hâta d'avancer l'autre, avec un air d'aisance admirable et le sourire aux lèvres. Sans prendre rang dans la cohorte des courtisans, sans se mêler aux intrigues, sans être flatteur, complaisant ou insinuant, il put rapidement y faire son chemin. Il fut présenté au Monarque qui l'accueillit comme le plus charmant aumônier de France. Avec cette nature particulière de papillon étourdi, volage, réjouissant, enluminé de malice, avec cet aspect sautillant, persiffleur toujours aimable à entendre et à voir, qui réussit si bien auprès des femmes, il conquit de suite la confiance de la Marquise de Pompadour, qui conserva toujours pour lui une franche et cordiale amitié. Comment la gracieuse favorite eût-elle fait pour ne pas adorer ce voluptueux Abbé du boudoir, qui lui adressa de ravissants bouquets à Chloris[1]*, des epîtres frivoles et*

1. Nous trouvons la note suivante dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, à la date du 5 janvier 1762 : « On se communique sous le manteau des vers polissons de l'Abbé de Voisenon à Mme de Pompadour. Ils ont été présentés au nom de M. le Maréchal-Prince de Soubise, qui avait fait pre-

sentimentales, des lettres sur l'amitié et la reconnaissance, qui osa même lui envoyer une écritoire avec ce billet rimé :

L'humanité m'est chère, et c'est pour l'obliger
Que je vous donne une écritoire.
Vous ne vous en servez que pour la soulager;
Mais je ne sais pourquoi vous aimez l'encre noire :
Vous possédez le don de changer la couleur.
Ainsi que vous, lorsque l'on se propose
De changer l'amitié, d'adoucir le malheur,
L'encre est toujours couleur de rose.
Je veux de mon présent retirer les profits,
Et de plus je prétends que ma part soit la bonne :
Écrivez-moi souvent, j'en sentirai le prix;
Alors vous me rendrez plus que je ne vous donne.

Madame de Pompadour protégea donc Voisenon; mais, sans profiter en égoiste de son crédit pour penser à sa fortune personnelle et à sa propre élévation aux emplois vacants, celui-ci ne songea qu'à ses amis; aux uns il fit obtenir des pensions[1] *; aux*

sent à cette dame d'un anneau de diamants. Ces agréables choses ont plu infiniment à la Cour et tirent encore un plus grand mérite du mystère avec lequel cela se communique... Il y a des vers du même Abbé sur Mlle Marquise, maîtresse de M. le duc d'Orléans; tout cela est charmant et marqué au coin de la plus fine galanterie. »

1. Voisenon fit obtenir une pension au tragique De Belloy, l'auteur de *Titus* et de *Zelmire*, et à plusieurs gens de lettres de son entourage. C'est ainsi qu'il fit accorder plus

autres, des places; protégeant de tout son pouvoir les gens de mérite, et ayant soin de leur laisser toujours ignorer que c'était à lui qu'ils devaient les bontés du Roi.

« *Né de condition, dit Laharpe*[1], *qui ne perd cependant jamais l'occasion de maltraiter Voisenon, reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'aurait encore été à titre d'homme aimable. Il portait cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout; un-ton de galanterie badine, plus en vogue alors qu'aujourd'huy, beaucoup d'insouciance et de gaieté qui en était la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence qu'on pouvait avoir en passant, sans trop s'en apercevoir, et sans que les autres s'en aperçussent.* »

C'est bien ou à peu près le portrait de cet Abbé alternativement dévot et libertin, sans consistance aucune de santé ou de caractère, qui a passé sa vie à être mourant d'un asthme et à se rétablir un instant

tard une pension de mille livres à son ami Favart pour sa pièce de *l'Anglois à Bordeaux*.

1. *Correspondance littéraire de Laharpe*. Paris, 1820, in-8°, tome Ier, p. 253.

après; c'est bien là cette figure de singe éclairée de deux petits yeux vifs et pétillants d'esprit, ce Claude-Henri de Fusée de Voisenon, que les uns nommaient Fusée *tout court, et les autres* Fumée, *car il était, à vrai dire, à la fois étincelant comme une gerbe de feu et vaporeux comme un nuage rosé : beaucoup de saillies, et pas le sens commun; c'est bien là cet espiègle poète folâtre, mordant, piquant, insaisissable, tout grouillant d'astuce, qu'un grand seigneur de ses amis appelait* petite poignée de puces[1]. *C'est Voisenon tel que nous l'ont peint ses contemporains Bachaumont, Collé et Grimm, et même cet intrigant de génie, cet aventurier polisson, cet homme unique, Casanova, qui lui consacre ces quelques lignes curieuses à citer*[2] *:*

« Cet aimable Abbé avait une petite santé attachée à un très-petit corps, il était tout esprit et gentillesse et fameux par ses bons mots saillants, tranchants, et qui, pourtant, n'offensaient personne. Il était impossible qu'il eût des ennemis, car sa critique glissait à fleur de peau. Un jour qu'il venait de Versailles, lui ayant demandé ce qu'il y avait de nouveau :

« — Le Roi bâille, me dit-il, parce qu'il doit venir

1. Lettre de M. le Marquis de Polignac, 7 juin 1761 (?).
2. *Mémoires de Casanova.* Édition de *Bruxelles*, 1872, in-8°, tome II, p. 243.

demain au Parlement pour y tenir un lit de justice.

« *Pourquoi appelle-t-on cela un lit de justice?*

« — *Je n'en sais rien, si ce n'est parce que la justice y dort.* »

Voisenon était à cette époque dans tout l'éclat, dans toute la maturité heureuse de sa vie; il possédait des revenus suffisants pour lui permettre un train de véritable prélat; son fiacre, qu'il nommait spirituellement « son digestif », était luxueux et douillettement capitonné; sa livrée était du meilleur style; il jouissait en un mot de tout le confortable d'une existence douce et berceuse qui convenait au mieux à son incurable indolence et à son épicurisme délicat. Ses relations mondaines cependant s'étendaient d'une façon inquiétante pour l'équilibre de sa frêle santé; il était de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, avait l'oreille des plus grands princes et ne savait plus comment répondre aux nombreuses invitations gastronomiques et champêtres auxquelles il se trouvait chaque jour convié. Le duc de la Vallière ne pouvait se passer de lui et le retenait dans sa belle propriété de Montrouge si fréquemment et si longuement que Voltaire, jaloux de ne pouvoir posséder son ami aux Délices, *ne le nommait plus que notre « grand-vicaire de Montrouge ».*

« *Petit Abbé, lui mande de même le marquis de*

Polignac, pour l'inviter à se rendre à Montpipeau, petit Abbé :

« Venez vous confesser, la grâce vous appelle;
Un alcôve galant sera votre chapelle;
Nous vous avons fait faire un confessionnal,
Où la Belle insensible et l'Amant infidèle
Iront vous demander un avis pastoral

. . . .

Vous êtes le Dieu des bons mots,
Des trésors d'Apollon l'heureux dépositaire,
L'arbitre des talents et le fléau des sots;
Professeur en l'art de plaire,
Directeur de la beauté,
Dans les temples de Cythère,
Vous allez avec mystère
Lui prêcher la volupté;
Et votre tendre homélie,
Sujet de mainte oraison,
En réveillant la folie,
Sait endormir la raison[1].

Ce à quoi l'Abbé répond :

Si je voulois vous bannir de Cythère,
Ce Dieu me traiteroit en simple Sacristain.
De son pouvoir discret dépositaire,
Vos agréments le rendent souverain.
Pour éclairer et vous instruire,
L'Amour vous prête son flambeau,
Et le Dieu du sacré coteau

1. *Œuvres complètes de Voisenon,* tome III (Œuvres mêlées), p. 274.

Daigne vous confier sa lyre,
Pour fixer les objets que vous savez séduire.
Pour moi, dont l'existence est une fiction,
De qui la taille et la figure
Feroient penser que la Nature
Me créa par distraction,
En faveur de Vénus je puis faire un sermon :
Mais, pour prêcher d'exemple étant trop asthmatique,
Si je veux de l'amour enseigner la pratique,
Je vous prendrai pour mon garçon.

De fait, Voisenon ne pouvait que difficilement officier à Cythère et prêcher d'exemple ; l'amour s'accommode mal des caresses d'un asthmatique, et le voluptueux Abbé était plutôt le boute-en-train du plaisir et le libertin in partibus *que l'émule d'un héros de roman ; mais il badinait avec tant de grâce, il savait si bien égayer son monde, qu'une partie fine sans Voisenon eût été une partie manquée. Sa distraction était proverbiale, témoin cette anecdote que l'on ne racontait alors qu'au milieu des rires les plus fous :*

Un jour, à la campagne, se trouvant à l'article de la mort, ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacrements à la paroisse. Dans l'intervalle, notre mourant se sent mieux, se lève, s'habille, prend son fusil et sort par la porte de derrière. Chemin faisant, il rencontre le prêtre qui porte le viatique, avec la procession ; il se met à genoux, se signe

comme les autres passants et poursuit son chemin. Le bon Dieu arrive chez lui avec les prêtres et ses domestiques; on ne trouve plus le malade, qui, pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine[1].

Mais abandonnons la partie anecdotique et joyeuse de la vie de notre cher Abbé; les bavardages du temps, les on-dit de ses contemporains, les déductions de sa propre correspondance, les témoignages de son dévouement[2] *et les mille petits incidents de son existence si bien remplie risqueraient de nous entraîner bien au delà de notre cadre de préfacier. Il s'est trouvé*[3] *et il se trouvera encore de laborieux érudits pour étudier profondément cette malicieuse physionomie (que nous ne faisons qu'effleurer)*

1. *Correspondance littéraire de Grimm et Diderot*, 1er février 1763.

2. Lorsque le Duc de Praslin se rendit en exil, l'Abbé de Voisenon, renonçant à ses plaisirs et à des amitiés plus fraîches, se rendit au lieu de son exil et y arriva en même temps que lui. « L'amitié, dit-il au Duc, doit prévenir la demande de l'amitié, et celui qui attend les circonstances pour en donner les preuves est indigne du nom d'ami, » Voisenon a exprimé ce sentiment dans une pièce de vers adressée à Mme de Pompadour, qui lui avait fait dire combien elle était touchée de son sacrifice.

3. Dans la *Revue française* (in-8°, 1855, tome II), M. Gustave Desnoiresterres, le savant biographe de Voltaire, a consacré à Voisenon une série d'études intéressantes, qui, nous l'espérons, seront prochainement réunies en volume.

dans les proportions d'un gros volume; laissons donc à glaner derrière nous. Notre étude doit être concise et ne pas trop emprunter aux détails qui surchargent; devenons donc précis pour ne pas être ennuyeux.

C'est ici qu'il nous faut placer la connaissance de Voisenon et de Favart, qui se rencontrèrent dans la charmante maison de Bagatelle, chez la marquise de Mauconseil. Rien de plus curieux et de plus touchant que la communauté de sentiments, de volontés, de joie, de bonne et de mauvaise fortune, qui lia ces deux hommes de cœur, si opposés cependant par leurs caractères et leur situation réciproque. Le pauvre Favart, instruit par ses persécutions, ses privations de toutes sortes, avait cette froideur timide et inquiète de l'écrivain qui gagne fiévreusement sa vie; Voisenon, au contraire, né coiffé, était tout insouciance, tout gaieté, tout de prime-saut. L'amitié qui devait les réunir fut néanmoins si indissoluble qu'il nous semble que, dès cet instant, leur biographie devient commune et se confond en une seule et même personne.

On a calomnié, comme l'on calomnie toutes les saintes choses, l'union intime qui s'établit entre les époux Favart et notre Abbé; on a méchamment prétendu que l'amour était en tiers dans cette intimité, laissant croire à la fois que Favart était un mari commode et

Voisenon un amant fortuné; on a voulu insinuer de tous côtés que celui-ci mangeait tout son revenu dans la maison de son ami et que celui-là signait des pièces qui n'étaient point siennes. La jalousie, qui se plaît à contester tous les succès, attribua ceux de Favart à l'Abbé de Voisenon; on se plut à dire que, dans une collaboration mystérieuse, l'un faisait les carcasses et que l'autre habillait les poupées, que les Trois Sultanes, Isabelle et Gertrude, la Fée Urgèle *et autres œuvres étaient entièrement de Voisenon*[1]. *Tout cela sans le moindre fondement. Pour réduire à néant cette opinion, il suffit de comparer la simplicité élégante et les grâces naïves qui forment le style de Favart avec la critique fine et mordante, l'esprit léger et la tournure épigrammatique qui appartiennent en propre à Voisenon. L'auteur de la* Chercheuse d'esprit, *à dater de sa liaison avec le poète de* la Coquette

1. Dans son *Journal littéraire* (Paris, 1808, in-8°, tome Ier, p. 70), Favart s'exprime ainsi : « Indépendamment des ouvrages qu'il a composés en tous les genres, M. l'Abbé de Voisenon a encore composé avec moi : *le Jardinier supposé* et *l'Amitié à l'épreuve.* Il a eu part à *la Fée Urgèle* et aux *Moissonneurs,* mais pour des détails seulement; le plan, la conduite et le dialogue de ces deux pièces m'appartiennent, à l'exception de quelques vers que M. de Voisenon m'a conseillé de changer et qu'il fit lui-même, voyant la paresse de l'auteur à les corriger. » C'est à tort que plusieurs personnes ont attribué à M. de Voisenon *les Sultanes* et *Isabelle et Gertrude.* Elles sont entièrement de M. Favart.

fixée, ne put donner au théâtre aucune pièce qu'on ne la fît endosser de suite à son confrère, qui, indigné de cette injustice, faisait en sorte d'en démontrer l'évidente fausseté; mais Voisenon avait beau se défendre, la malice publique, qui ne veut pas être convaincue, persista à lui attribuer la plus grande partie des pièces de Favart. Disons, néanmoins, qu'en dépit de ces imputations malveillantes, semées avec adresse et dans un but de discorde, l'amitié des deux auteurs n'en fut pas ternie un seul instant.

C'est bien le plus touchant spectacle du monde que de considérer cette amitié tenace et cordiale qui défiait les embûches de la médisance et qui semblait multiplier les biens en partageant les maux. Favart habitait un joli cottage d'opéra-comique sur les hauteurs de Belleville; l'Abbé s'empressa d'établir sa résidence au même endroit. Il est difficile d'évoquer les belles années heureuses qui s'y écoulèrent, partagées entre le travail, le plaisir et une bonne gaieté, honnête, franche et naturelle. On n'admettrait guère dans l'intimité de ce temple de l'amitié que l'abbé Cosson et un certain Cailleau, acteur de la Comédie-Italienne. Chacun avait son petit surnom : Voisenon, qui n'était cependant que de deux années plus âgé que Favart, avait accepté la dignité d'oncle de famille; on le nommait le petit Claudinet. *En*

échange, il appelait la mignonne Mme Favart, l'ancienne Justine Chantilly, la naïve et gracieuse Bastienne, sa chère petite nièce Pardine[1], *ou* Pardinette, son aimable Tourne-tête, *tandis que son mari, grand fumeur de pipes, recevait la dénomination du* neveu Fumichon *ou* Brûle-Gueule. *Quel entrain et quel abandon dans cette riante assemblée! on ne travaillait qu'en badinant, on rimait des couplets à foison; Voisenon en recevait chaque année le jour de sa fête, présentés par les époux Favart. C'était la jolie petite nièce Pardine qui les chantait à son oncle. Voici d'abord ces vers bien connus*[2] *:*

Mon oncle, prenez cette fleur,
De *Claude* c'est la fête.
Déjà ma muse, avec ardeur,
A la chanter s'apprête
Mon esprit sur des vers pompeux
Jamais ne s'échafaude,
Il ne faut qu'un couplet ou deux
Pour chanter *Claude.*

Sans en avoir aucun travers,
Claude a le ton du monde,
Il rougit de faire des vers
Qu'on s'arrache à la ronde.

1. La comédienne avait souvent l'habitude d'employer ce mot.

2. Nous trouvons ces vers dans l'*Espion anglois,* tome II, p. 341. Ils furent adressés à la Sainte-Claude du 6 juin 1755.

Chez lui vingt auteurs le matin
S'en vont à la maraude,
Et son esprit est leur butin.
Claude est bien *Claude*.

Tandis qu'il a reçu des cieux
Une heureuse jaunisse[1],
Il pourroit en tournant les yeux
Gagner un bénéfice.
Mais contre lui j'entends ici
Mirepoix qui clabaude[2];
Que n'est-il hypocrite aussi?
Claude est bien *Claude*.

Le soir, d'un conte libertin
Il écrit quelques pages,
Il dit ses heures le matin
Et baise les images :
En attendant que le malin
Le rôtisse ou l'échaude,
Il a le bréviaire à la main.
Claude est bien *Claude*.

Et ces couplets de Favart non moins agréables[3], *que nous ne pouvons résister au désir de donner en partie, persuadé qu'on ne nous en tiendra pas rigueur :*

1. Voisenon avait le teint très-jaune.

2. L'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, ne donnait jamais de bénéfice aux abbés poëtes.

3. Adressés à Voisenon en 1774. Voy. *Œuvres de Favart*, édition Didier, 1853.

Sur les rives de l'Hélicon
Naquit un fort joli poupon,
Écoutez son histoire :
Pour parrain il eut Apollon,
Et fut le plus cher nourrisson
Des filles de Mémoire,
L'Amour avec attention
Forma son éducation,
Eh! zon, zon, zon,
Disoit Cupidon,
Il soutiendra ma gloire.

Dès quinze ans cet enfant lutin
Avoit un esprit libertin,
Faisoit des épigrammes,
Étoit railleur et ferrailleur;
Mais ce qu'il avoit de meilleur,
C'est qu'il aimoit les femmes.
Oh! disoit monsieur son papa,
Un grand-vicaire on en fera,
Eh! zon, zon, zon,
Il sera fort bon
Pour diriger leurs âmes.

Tous les jours ses talents nouveaux
Lui procuroient sur ses rivaux
Une pleine victoire.
Lorsque des vers il écrivoit,
D'un pur nectar il se servoit,
Au lieu d'une encre noire.
Sa plume étoit un trait d'amour,
Et les trois Grâces tour à tour,
Eh! zon, zon, zon,

Au petit mignon
Prêtoient leur écritoire.

. . . .

Pour notre abbé quel saint retour!
Le bréviaire est dit chaque jour
Avec mainte prière,
Mais le sinet est un lacet
Qu'il a détaché du corset
D'une gente bergère.
Depuis, il marque l'oraison
Avec des couplets de chanson,
Eh! zon, zon, zon,
De sa grâce plénière.

Quand sa main droite fait du bien,
Jamais la gauche n'en sait rien;
Chacun en fait l'épreuve.
Quand il faut servir son prochain,
D'abord il se met en chemin,
Soit qu'il vente ou qu'il pleuve,
Toujours il cache le bienfait,
Mais on pénètre son secret;
Eh! zon, zon, zon,
Il soutient, dit-on,
L'orphelin et la veuve.

Dans la correspondance de Voisenon à Favart[1], *lorsque celui-là se trouvait à Cotterets pour soigner son asthme, sa goutte et sa jaunisse, en compagnie de Mmes la duchesse de Choiseul et de Clermont d'Am-*

1. *Mémoires et correspondance littéraire de Favart.*

broise, on trouve les plus charmants détails, et Voisenon s'y révèle à nous avec son franc parler, son babillage sémillant, tel qu'il devait être alors. Il plaisante sur l'efficacité des eaux de Cotterets, capables, à ce qu'on lui affirme, de ramener un cheval hongre à son état primitif, et le voilà passant en revue les baigneurs : « Il y en a un qui est si galant, écrit-il à son ami, qu'il porte deux portraits de femmes en miniature aux deux boutons de sa culotte. Ils ne paraissent pas, il y a un secret qui les cache. Je t'assure que, s'il est comme moi, il ne les perdra pas et que rien ne les fera sauter. » — « Je me baigne tous les jours, dit-il dans une autre lettre, je ressemble à une allumette que l'on souffre... M. le Maréchal de Richelieu a tant de confiance dans la vertu des eaux qu'il m'écrit exprès pour m'annoncer que, lorsque je repasserai à Bordeaux, il m'amènera une jolie femme dès que je serai couché, qu'il fermera la porte et ne l'ouvrira qu'à bonne enseigne. »

Mais jetons un voile; si nous nous sommes permis de donner ces extraits, c'est pour laisser entrevoir en passant le côté libertin et familier de notre Abbé.

Le 4 septembre 1762, l'Académie élut M. l'Abbé de Voisenon à la place de M. Joliot de Crébillon; ses amis étaient si fiers de ce triomphe, qu'à l'instant où l'Académie était encore en séance, il se répandit

une quantité de portraits du nouvel académicien, avec son nom et cette phrase : « Élu à l'Académie le 4 septembre 1762. » Au bas, on lisait, ces vers louangeurs :

L'aimable successeur du sombre Crébillon
Dans un genre opposé s'illustre sur la scène.
Les arbitres du goût ont élu Voisenon,
Ils couronnent Thalie en pleurant Melpomène[1].

Ce ne fut que le 22 janvier 1763 que se fit sa réception solennelle au milieu d'une assemblée des mieux composées; le discours de Voisenon était plein d'esprit, quelquefois précieux, plus poétique qu'oratoire, les images en étaient vives et brillantes, il fut fort applaudi. La réponse de M. le Duc de Saint-Aignan était celle d'un grand seigneur, simple, noble et dans un genre plus hautain; il fit ainsi qu'il convenait l'éloge de M. le Duc de Nivernois, qu'il remplaçait alors[2].

1. On fut fort intrigué pour connaître l'auteur de cette galanterie, qui fit grand scandale; on prétendit, mais sans raisons, que les époux Favart avaient trempé dans l'affaire.

2. Voyez à cette date la *Correspondance de Grimm* et *Diderot*. Collé, dans son *Journal et Mémoires*, bien qu'ennemi irréconciliable de Voisenon, ne craint pas d'avouer que ce discours, surchargé d'esprit, de tours nouveaux, de phrases coupées, de traits courts et brillants ou qui veulent l'être, est, à tout prendre, moins plat et moins ennuyeux que les discours ordinaires de ces Messieurs.

Ce fut Voisenon qui fit les honneurs de l'Académie lorsque le Roi de Danemarck et le Prince héréditaire de Brunswick y parurent[1]. Les poésies qu'il récita à ce sujet lui obtinrent les applaudissements de tous ses confrères, qui se félicitaient chaque jour davantage de l'avoir choisi.

Vers 1771, le sieur Prépaud, ministre du dernier Prince-Évêque de Spire à la cour de France, étant venu à mourir, Voisenon fut nommé à cette place vacante. Il avait perdu, à la disgrâce des Ducs de Choiseul et de Praslin, les deux mille écus de pension sur les affaires étrangères qui lui avaient été conférés sous leur ministère[2], et M. le Duc d'Aiguillon était heureux de trouver une occasion pour réparer cette injustice.

M. l'Abbé des Quarante commençait à cette époque à sentir un épuisement général et des attaques plus fréquentes et plus vives de son mal; la mort de Mme Favart[3] devait lui porter un coup terrible :

1. Ces deux pièces ont été imprimées dans ses œuvres mêlées, tome III, p. 265 et 295.

2. Voisenon était cependant assez bien renté encore. Il avait remis, en 1776, son Abbaye du Jard et un petit Prieuré qu'il possédait dans le Diocèse de Chartres, et il lui fut alors donné huit mille livres de pension sur les économies franches et quittes, le Roi se chargeant des réparations.

3. Mme Favart mourut le 25 avril 1772; son mari devait lui survivre pendant vingt longues années.

« *Mon bonheur est dans le cercueil de mon irréprochable amie, écrit-il à Voltaire, qui venait de lui adresser* Jean qui pleure et Jean qui rit; *j'étois attaché depuis longtemps à M*me *Favart, l'amitié la plus tendre nous unissoit. Il est impossible d'être plus aimable, plus constamment gaie, d'avoir un esprit plus à soi, des idées aussi riantes, une âme aussi élevée et des talents aussi variés. Elle faisoit la consolation de mes jours. Elle étoit aussi essentielle qu'amusante. Elle plaçoit sans cesse son esprit entre la vieillesse et moi; elle jouissoit de la santé la plus fraîche, et moi, depuis cinquante années, mon tombeau est entr'ouvert. Elle n'avoit que quarante-quatre ans, j'en ai soixante-quatre. Je me flattois qu'elle me fermeroit les yeux, et j'ai fermé les siens. Chaque jour de ma vie n'est plus pour moi qu'un supplice continué.* »

Tous les gens de lettres qui venaient cependant le consulter trouvaient en lui un guide sûr et un ami[1]*; il ne se contentait pas de leur donner des conseils, il refondait leurs ouvrages, les corrigeait, y mettait souvent du sien; aux uns, il fournissait des scènes entières; aux autres, des tirades, qu'il appelait des paquets de vers; il leur indiquait des situations, et*

1. *Précis historique de la vie de Voisenon.*

demeurait toujours indulgent et modeste. Combien d'auteurs qui, loin de s'en vanter, lui ont dû les morceaux les plus applaudis de leurs pièces! Mais le pauvre Abbé avait dépassé la soixantaine; il était podagre, quinteux et affaibli; un chagrin auquel il fut très-sensible devait terminer sa carrière.

Dans une fête donnée chez Mme de Valentinois, on chanta un couplet qui critiquait vivement le Duc de Choiseul; la chanson à peine finie, Voisenon se lève étourdiment et dit qu'elle lui avait été envoyée de Chanteloup; ce fut assez pour la lui faire attribuer. Il fut accusé de la plus noire ingratitude, et ce fut en vain que le véritable auteur s'efforça d'avouer sa faute au grand jour; la calomnie prévalut. Il tenta en mainte occasion de prouver son innocence; ses meilleurs amis, sans l'écouter, le fuyaient. Voisenon s'était fait un devoir de publier sa reconnaissance pour les bontés de M. le Duc de Choiseul, et moins que tout autre il devait être soupçonné. La calomnie est comme le charbon, elle salit toujours; l'infortuné Abbé ne put jamais se laver de la salissure qui lui était faite.

Justement écœuré, il partit le 15 septembre 1775 pour le château de Voisenon, afin, disait-il, de se trouver de plain-pied avec la sépulture de ses pères. Un secret pressentiment l'avertissait de sa fin pro-

chaine; n'attendant plus rien des secours de la médecine, il se prépara à la mort avec courage, sans trouble, sans effroi; et lorsqu'on lui apporta le cercueil de plomb qu'il avait commandé, il s'écria en s'adressant à son domestique, dans une plaisanterie suprême : « J'espère au moins qu'il ne te prendra pas envie de me voler cette redingote-là[1]. »

L'abbé de Voisenon, assisté du cardinal de Luynes, archevêque de Sens, et de l'abbé Genet, docteur en Sorbonne, qu'il édifiait par sa résignation et ses sentiments de piété, reçut tous les secours spirituels et expira en bon chrétien, le 22 novembre 1775[2], *dans la soixante-huitième année de son âge.*

Voltaire prononça ainsi son oraison funèbre par l'épitaphe devenue célèbre :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse, vive et gentille,
Je ne prétends pas dire adieu,
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

1. *Étrennes d'Apollon*, 1780.
2. Voyez le *Mercure de France*, janvier 1776, et le *Nécrologe français*, tome XI, 1775. On a fait plus de cinquante épitaphes sur la mort de Voisenon, signées par Desmahis, Fauveau, Guérin de Frémicourt, Cosson et autres.

IV.

*Ici se termine la première partie de notre étude sur Voisenon. Assez soucieux de n'être pas prolixe et diffus, pour nous montrer clair et concis, nous nous sommes efforcé, en quelque sorte, de suivre le chemin le plus court, la grande route biographique que nos documents nous avaient tracée, sans nous écarter dans ces petites bifurcations anecdotiques, dignes des compilateurs d'*ana*, dans les sentiers fleuris des bavardages amusants ou dans les obscurs carrefours des réflexions pédantesques. Nous avons présenté l'homme par son existence elle-même, nous réservant le plaisir de mettre en relief l'écrivain. Or l'écrivain, c'est l'œuvre, et l'histoire de l'œuvre se nomme Bibliographie. La Bibliographie ne se raconte pas, elle impose la précision du catalogue ; c'est assurément là son mérite : nous serons donc maintenant le catalographe de l'Abbé de Voisenon.*

Le Théâtre tient la plus grande place dans le bagage littéraire de notre poète[1]*; toutes ses pièces soutiennent avantageusement la lecture, sans en excepter celles qui ne purent soutenir la représentation. Toutes, en général, caractérisent l'homme*

1. Voyez *Anecdotes dramatiques* (de Clément et Laporte), tome III.

répandu dans le monde, et l'auteur instruit des secrets de son art. Il trace des tableaux et des préceptes également vrais, le tour de ses vers est heureux, facile, élégant; son style a tout le brillant qu'exige le goût du siècle, et tout le naturel, toute la solidité nécessaire. Il est fertile en tirades, mais il sait les placer, et la Coquette fixée *prouve qu'il sait conduire une intrigue, et, qui plus est, maniérer des caractères. Les ridicules peuvent être inépuisables, mais les combinaisons théâtrales ne le sont pas, et les efforts que fait Voisenon pour rappeler la comédie à son vrai ton n'ajoutent qu'un nouveau mérite à ceux qui déjà la distinguent.*

Voici, par ordre chronologique et suivant la subdivision des genres, la nomenclature la plus complète que nous puissions donner des ouvrages dramatiques de Voisenon :

1728. — L'Heureuse ressemblance, *comédie en 1 acte et en vers.*

1730 (?). — La Tante supposée, *comédie en 3 actes et en prose*[1].

1739. — L'École du monde, *dialogue en vers, précédé du prologue de* l'Ombre de Molière, *im-*

1. Ces deux premières pièces ont été représentées en société.

primé à la suite de l'Ombre de Molière *par Brécourt.* La Haye, 1740, *in-12.*

1744. — Les Mariages assortis ou la Sourde, *comédie en 3 actes et en vers, imprimé en 1744-1746.* Paris, *David le jeune, in-8°.*

1746. — La Coquette fixée, *comédie en 3 actes et en vers, avec un divertissement imprimé à part, à cette même date, in-8°*[1].

1750. — Le Réveil de Thalie, *comédie en un acte et en vers, avec un ballet-pantomine, imprimé à part, à cette même date, in-12.*

1751. — La Fausse Prévention, *comédie en 3 actes et en vers*[2].

1752. — Œuvres de Théâtre de M. D***. Paris, *Duchesne, 1752, in-12, réimprimé en 1753 et en 1759 avec des additions*[3].

1756. — Les Magots, *parodie de* l'Orphelin de la Chine, *en 1 acte et en vers, imprimé à part, à*

1. C'est assurément la plus agréable des pièces de Voisenon. Elle eut vingt-trois représentations de suite, ce qui était le comble du succès à cette époque. Voisenon a refait entièrement le troisième acte. La derniere édition est donc la meilleure.

2. Cette pièce, jouée dix fois aux Itäliens, fut représentée sous le nom d'un certain M. Lieudet, qui avait bien voulu lui servir de parrain. Voisenon depuis la reconnut pour sienne.

3. On trouve des exemplaires de la même date portant pour titre: *Recueil de pièces de théâtre par Vois***.*

cette même date, et ne figure pas dans les œuvres complètes de l'auteur.

1756. — La jeune Grecque, *comédie en 3 actes et en vers libres, imprimé à part, à cette même date, in-12.*

1757 (?). — La Coquette incorrigible, *comédie en 3 actes et en vers*[1].

1757. — La Petite Iphigénie, *parodie de la Grande, en 1 acte et en vers, imprimé à part, à cette même date*[2].

ORATORIOS[3].

1758. — Les Israélites sur la montagne d'Oreb[4], *poème imprimé à part, à cette même date, in-12.*

1758. — Le jeune Macchabée, *drame lyrique.*

1. Cette pièce n'a été insérée que dans les œuvres complètes.

2. C'est ici la parodie de l'*Iphigénie en Tauride*, de Guimond de la Touche. Elle eut un grand succès.

3. « Ce fut de moi, dit Casanova dans ses *Mémoires*, que l'Abbé de Voisenon conçut l'idée de faire des Oratoires en vers. Ils furent chantés pour la première fois aux Tuileries les jours où les théâtres sont fermés pour cause de religion. »

4. Voltaire appelait ce poéme : « Le Mandement israélite de Monseigneur Voisenon. »

1759. — Les fureurs de Saül, *poésie imprimée à part, à cette même date, in-4°.*

1759 (?). — La Chute des anges rebelles *(tiré de Milton), drame lyrique.*

1760. — Samson, *drame lyrique.*

THÉATRE LYRIQUE.

1758. — L'Amour et Psyché, *ballet héroïque en 1 acte, musique de Mondonville*[1]. — Acte des fêtes de Paphos. — *Imprimé à cette même date, in-4°. Paris, veuve Delormel.*

1760. — La Nouvelle Troupe, *comédie en 1 acte, mêlée de chants.*

1760 (?). — Memnon, *comédie mêlée d'ariettes, 3 actes en prose. Sujet tiré de Voltaire.*

1762. — Hylas et Zélis, *pastorale en 1 acte, musique de M. de Bury. Imprimé à Paris, in-4°, même date, avec le sous-titre :* Actes des caractères de la folie, *annoncé comme étant d'Abeille.*

1770. — Jupiter et Calisto, *pastorale en 1 acte, musique de Mondonville.*

1776. — Fleur d'Épine[2], *comédie en 2 actes,*

1. On attribue à Voisenon une partie des livrets confiés à ce musicien.

2. Jouée sur le théâtre du Comte de Noailles avant la

et en prose, mêlée d'ariettes. Imprimé à cette époque, in-8°.

1780. — Erixène, *ballet en 1 acte, tiré du* Pastor fido. *Remis au théâtre par Gaillard et imprimé dans la même année, in-4°.*

Telles sont les pièces de Voisenon, auxquelles nos recherches nous ont permis d'assigner une date selon l'ordre du temps où elles ont été composées ou représentées. Nous nous contenterons de donner le titre de celles dont, malgré tous nos soins, nous n'avons pu découvrir l'état civil.

Ce sont :

Coulouf, *comédie en 3 actes et en prose, mêlée de chants et de danses.*

Esope et Thalie, *divertissement mêlé d'ariettes.*

L'Art de guérir l'esprit, *comédie en 1 acte et en vers.*

L'Hôtel garni, *comédie en 1 acte et en vers, mêlée d'ariettes.*

Mirzèle, *féerie en 1 acte et en vers.*

Zeuxis et Parrahasius, *ballet en 1 acte.*

Apollon et Marsyas, *ballet en 1 acte.*

mort de l'auteur, cette comédie, tirée du joli conte d'Hamilton, fut mise en musique par Mme Louis, et representée définitivement en 1776.

Zémis et Zélie, *ballet en 3 actes.*

Elmasis, *ballet héroïque.*

Zélénide, *pastorale héroïque en 3 actes.*

Zénis et Almasie, *ballet héroïque en 1 acte.*

L'Amour piqué par une abeille, *idylle dramatique en 1 acte.*

En plus de ses œuvres dramatiques (au nombre desquelles nous ne cataloguons pas ses ouvrages en collaboration avec Favart) et en dehors de ses Contes, dont nous nous occuperons postérieurement, nous devons mentionner différents opuscules de Voisenon imprimés à part :

1° Quelques aventures curieuses et galantes des Bals de Bois, *donnés à Paris, chez Guillaume Dindon, 1745, in-12*[1].

2° Réponse du coin du Roi au coin de la Reine. *Paris, 1753, in-12*[2].

1. Collaboration avec la *Société du Bout du Banc*, Caylus et C[ie], mais Voisenon y eut la plus grande part. Nous ne citons pas le *Recueil de ces Messieurs, les Écosseuses, les Étrennes de la Saint-Jean,* car il nous serait difficile d'y démontrer la collaboration effective de l'Abbé.

2. Pièce lancée par Voisenon dans le temps de la grande dispute sur la musique. Voisenon n'était point du *Coin de la Reine*. Voyez *Grimm et Diderot* à la date du 15 décembre 1768.

3° Les Jeux floraux, *prologue de Daphnis et Alcidamure, Pastorale languedocienne. Imprimé en 1754 avec l'opéra de Mondonville.*

4° Discours de réception à l'Académie française, *Paris, veuve Brunet, 1763 et 1764, in-4°.*

5° Discours de Mgr l'Évêque de Senlis et de M. l'Abbé de Voisenon devant l'Académie française, *1771, in-8°.*

6° Journée de l'Amour ou Heures de Cythère, *à Gnide (Paris), 1776, in-8°. Vignette par Taunay et Macret, etc.*[1]

7° Poésies fugitives de M. l'Abbé de Voisenon. — Almanachs des Muses. (*Passim.*)

8° Contes en vers, inédits, *publiés pour la première fois par Maurice Tourneux.* Dans la Correspondance de Grimm, Diderot, etc., *Paris, Garnier, 1878, tome II, p. 75, 83 et 87, sous ces titres :* Sermon contre la chair. — Le Captif racheté. — Le page malade[2].

1. En collaboration avec la Comtesse de Turpin, Guillard et Favart. Voyez, sur ces poésies, *Correspondance de Grimm et Diderot*, août 1776.

2. Dans le même volume a été insérée (page 456) une charmante *Romance de M. le Duc de la Vallière, et peut-être de M. l'Abbé de Voisenon, son associé pour tous les vers faits et à faire.* Disons également ici, à propos d'attributions d'ouvrages à Voisenon, qu'il est considéré comme l'auteur du *Quatrième supplément à la Gazette de*

V

L'édition posthume et complète des œuvres de Voisenon, recueillie et publiée par Mme la Comtesse de Turpin, en cinq volumes in-8°, 1781, à Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la Reine et de la Comtesse d'Artois, renferme la plus grande partie des pièces de théâtre que nous venons de signaler. Cette belle publication contient en outre : les œuvres mélangées, les poésies fugitives, les discours académiques, des discours philosophiques sur l'amour-propre, la liberté *et* la nécessité d'aimer ; *elle donne également les petits poèmes, les lettres en vers, les fables, les réflexions, les chansons, les fragments historiques dont nous avons déjà parlé, ainsi que les intéressantes et fines* Anecdotes littéraires et critiques *sur la plupart des auteurs connus. Les contes, publiés sous la rubrique d'*Amsterdam, *remplissent à eux seuls le tome V et dernier de la collection.*

France et d'une épître au sujet du *Tableau parlant,* représenté en octobre 1769 à la Comédie-Italienne.

C'est à tort que Raynal, dans ses *Nouvelles littéraires,* prête à Voisenon des *Essais sur les passions et les caractères,* publiés en 2 volumes, *La Haye*, 1748. Ces essais sont le *Montenault.* Au reste, on ne prête qu'aux riches, et il nous faudrait consacrer un chapitre spécial aux ouvrages attribués à ce fécond Abbé.

Ces cinq gros et lourds volumes sont assurément dignes d'être consultés par les chercheurs et les lettrés qui y trouveront plus d'une œuvre remarquable; le sentiment de délicatesse et de dévouement qui a présidé à leur correcte impression fut dicté par une amitié trop sincère et trop louable[1] *pour que nous songions à en blâmer ici l'entreprise ou l'exécution; cependant nous ne saurions nous empêcher de penser à l'opinion de La Harpe, qui prétend avec raison que, sous cette forme, le gentil Voisenon ressemble à un papillon écrasé dans un in-folio.*

Les éditions complètes, utiles pour quelques-uns, ont, pour la majorité des lecteurs, cet immense défaut de

1. Mme de Turpin, Constance de Lowendahl, née Comtesse du Saint-Empire, était fille du Maréchal de Lowendahl et femme de Lancelot, Comte de Turpin de Crissé, traducteur des *Commentaires de César*. Elle connut Voisenon sur la fin de sa vie et devint son amie particulière. L'Abbé l'appelait « son secrétaire » et lui confia en mourant ses manuscrits avec charge de les publier. Mme de Turpin mourut en 1785. Nous trouvons dans l'*Année littéraire*, à cette date, l'épitaphe suivante, signée de Sancy :

Ci-gît l'adorable Constance;
Elle avoit noblesse, beauté,
De grâces, de talents, une heureuse alliance,
Dans l'âme candeur et bonté :
Ah! que n'unissoit-elle aux dons de la naissance
Le don de l'immortalité!

Voyez, sur Mme de Turpin, *Correspondance de Grimm et Diderot, 1785*, et Courcelles, *Dictionnaire historique des généraux français*.

recueillir et d'abriter quantité de petits écrits parasites qui étouffent et masquent les jolies parties d'une composition. Que de chefs-d'œuvre ne doivent leur oubli qu'à la diffusion des œuvres complètes! Que de délicieux opuscules à jamais égarés dans ces longs et sombres labyrinthes! Devant ces tomes alignés, l'esprit est saisi à la fois de respect et de crainte, on sent là quelque chose d'indigeste qui effraye et fait réfléchir, on consulte, mais on ne lit pas; l'ensemble nuit au détail, et le cerveau, qui a ses paresses comme le corps, laisse souvent dans l'indifférence ce qui est dissimulé ou éparpillé dans le nombre.

De l'œuvre entière de notre cher Abbé, il ne peut et ne doit subsister, à notre avis, que ses contes ravissants, emblèmes de l'homme et de l'écrivain.

La postérité, au reste, ne s'y est pas trompée, et Voisenon, jusqu'ici, n'a survécu que comme Conteur. Les éditions de ses Contes et Romans, *sans être très-nombreuses ou contrefaites, ne sont pas aisées à réunir sous forme bibliographique; comme bien des productions de cette époque publiées sous le manteau, elles échappent à la régularité du catalogue; la plupart sont vagabondes, sans extrait de naissance, sans lieu ni date, et sans nom d'auteur; nous allons néanmoins essayer d'en donner la plus complète nomenclature.*

1° Le Sultan Misapouf et la Princesse Grisemine, Londres (Paris), *1746, 2 parties en 1 vol. in-18. Réimprimé dans le même format et sous la même rubrique en 1748 et en 1760.*

2° Zulmis et Zelmaïde, Amsterdam, *1745, 1 vol. in-18*[1]. *Réimprimé dans le même format et sous la même rubrique en 1747 et en 1767. Ce conte a été en outre inséré dans le* Cabinet des Fées *(1785-1789), tome 37, p. 407.*

3° Il eut tort[2], *conte (sans lieu de publication), 1 vol. in-12, 1750.*

4° Histoire de la Félicité, Amsterdam (Paris), *1751, in-12*[3]. *Réimprimé même format, même rubrique, en 1767.*

1. C'est à tort qu'on a attribué à Voisenon un roman imprimé à la suite de cette édition sous ce titre : *Turlubleu*, histoire grecque, tirée d'un manuscrit gris de lin trouvé dans les cendres de Troye. C'est l'histoire de M. Bouier sous le nom de Crésiphon, et l'auteur de cet opuscule est assurément Menin, auquel Barbier l'attribue.

2. Ce conte, ainsi que son pendant : *Il eut raison*, ont été souvent et sans raison attribués à Mme Favart et imprimés dans la plupart des éditions de cette comédienne.

3. Nous croyons que l'*Histoire de la Félicité* fut imprimée pour la première fois dans le *Mercure* de 1750. La biographie Michaud et d'autres bibliographes ont confondu à tort le sous-titre de ce conte, *Histoire de Thémidore*, avec le joli roman de Godart d'Aucour qui porte ce nom. C'est là une grave erreur; Voisenon n'a jamais été imprimé dans la collection dite : Cazin.

P.-J.-B. Nougaret a reproduit ce joli roman avec des changements dans un livre intitulé : Les quatre Générations ou les Confidences réciproques (Paris, *1803, 2 vol. in-12). Nougaret avoue lui-même que les deux premières histoires de ces contes sont formées du roman de Voisenon.*

5° Tant mieux pour elle. Conte plaisant, *à* Villeneuve, *de l'imprimerie de l'Hymen, cette année, in-12 (1760). Réimprimé à Liége, même année, in-12, et en 1767 sous la rubrique de Londres. Ce conte fut inséré en 1876, dans les* Analectes du Bibliophile *(1re livraison).* Bruxelles, *Jules Gay, 1876*[1].

6° Romans et Contes de M. de ***, Londres (Paris), *1767, 2 vol. in-12. Cette édition contient* Misapouf, Histoire de la Félicité, Zulmis *et* Tant mieux pour elle.

7° Romans et Contes, Londres, *1775, 2 vol., petit in-16, 2 figures non signées. On trouve des exemplaires, à la même date, sous la rubrique de Paris, chez Louis, libraire.*

8° Romans, contes et autres œuvres de M. de Voisenon, *de l'Académie française,* Londres (Paris), *1777, 2 vol. in-12. Cette édition contient les*

1. Nous possédons également une édition de ce roman, sans lieu ni date, dans un format in-12, précédé d'un charmant frontispice.

contes cités ci-dessus et quelques poesies fugitives; l'imprimeur dans un avertissement parle d'une édition en 5 petits volumes in-24, et d'une autre en 2 volumes in-18, réimprimée à Lyon. Malgré les plus minutieuses recherches à ce sujet, nous n'avons pu mettre la main sur ces deux éditions.

9° Romans et Contes de Voisenon, Paris, *1785, 2 vol. in-18*[1].

10° Romans et Contes de M. l'abbé de Voisenon. *Nouvelle édition considérablement augmentée.* Paris, *Bleuet, an VI (1798), 2 vol. in-18, 3 figures de Quéverdo et 1 portrait par Vigiée, gravé par Delaunay*[2].

11° Romans et Contes de M. l'abbé de Voisenon, Paris, *J.-G. Dentu, imprimeur-libraire, 1818, 3 vol. in-18, jolies gravures non signées, portrait gravé par Delaunay, d'après Vigiée. Cette édition comprend tous les contes réunis dans la publication de Mme de Turpin en 1781. — On trouve quelques* Romans *de Voisenon dans les* Contes moraux de Mlle Uney, Paris, *1761-1763, 4 vol. in-12, ou* Rouen,

1. Nous ne citons cette édition que d'après la petite *Bibliographie biographico-romancière* de Pigoreau, *Paris*, 1821, 1 vol. in-8°.

2. Cette édition est très-rare. Cohen, dans son *Guide de l'amateur de livres à vignettes*, dit qu'il existe des exemplaires sur papier vélin. Les exemplaires en bon état de cette édition valent de 40 à 50 francs.

1769, 4 vol. in-12, ainsi que dans les Œuvres badines de Caylus, *édition dirigée par Garnier, Paris, 1787, 12 vol. in-8° avec figures.*

*Il a été réimprimé en Belgique, par M. P. M***, vers 1864 (in-18), un livre très-rare avec figures dont les premières éditions remontent à 1780 et à 1787, in-12. Ce volume a pour titre :*

« Les Exercices de Dévotion de M. Henri Roch avec Mme la duchesse de Condor, *par feu l'Abbé de Voisenon de Joyeuse mémoire et, de son vivant, membre de l'Académie française. « Sans lieu ni date.*

Il ne faut voir là, croyons-nous, qu'une simple supercherie littéraire; ce livre attribué à Voisenon est dû plutôt à la plume du fameux critique Meusnier de Querlon[1].

VI

Chaque siècle, disait Fontenelle, a son tour d'esprit. — De tous les Romanciers du dix-huitième

1. Quérard attribue également à Voisenon, dans la *France littéraire*, un roman intitulé *les Amours de Philogène et de Victorine,* imprimé à la suite de : *Zély ou la Difficulté d'être heureux* (par M. de Fourqueux), *Amsterdam* et *Paris*, 1775, in-8°. C'est une assertion sans aucune vraisemblance; nous avons pris la peine de lire ce roman, et nous n'y avons trouvé ni l'esprit, ni l'invention, ni l'élégance de style de notre ingénieux Abbé.

siècle, Voisenon est peut-être, après Voltaire, l'écrivain qui, dans une manière originale, personnifie le mieux l'esprit sympathique de son époque.

On ne sent pas chez cet Abbé un faiseur de postiches, qui vit du passé en empruntant à ses prédécesseurs un langage rajeuni, qui mendie les expressions ou qui quête des idées; il possède, au contraire, une physionomie, un caractère, une trempe d'esprit, une tournure à lui; ses pensées sont mignardement forcées par le travail continu de son imagination, et ses conceptions demeureront frappées à son effigie. Dans ses romans, on distingue une finesse, une élégance, un prisme de gaieté qu'on ne saurait lui contester et qui placent ses œuvres bien au-dessus de ce genre frivole. Il est aisé de reconnaître qu'à la connaissance du monde et à sa facilité à en saisir les ridicules, Voisenon joignait cet art peu commun de les présenter d'une façon piquante et de les peindre avec agrément. Tout en côtoyant la gaillardise, il ne tombe jamais dans l'obscénité; il fait sentir la volupté en lui donnant le costume de la vérité, sans que jamais sa plume s'égare dans des descriptions honteuses ou lubriques. Il sait ciseler minutieusement le tour de ses pensées et aviver sobrement le coloris de ses expressions; ses petites phrases coupées, bien proportionnées, ont une construction preste et dégagée, une allure

nette, brillante et claire, une combinaison toute gracieuse, qui, sans jamais fatiguer le lecteur, offrent sans cesse à son esprit étonné des images ravissantes et vives, d'une forme individuelle, qui accusent le relief et le charme de la nouveauté.

Voisenon est donc un créateur dans le genre du conte galant et philosophique. Ce serait un tort de croire que tous ces narrateurs de facéties et de contes de fées sont des auteurs absolument futiles; ils devaient alors se plier aux exigences de leur siècle et dissimuler les traits de la satire sous les roses de la fabulosité et des paraboles amusantes. Les contes et nouvelles de cette époque ne sont pour la plupart que de curieux badinages; mais les écrivains qui se sont livrés à cette manière fantaisiste n'ont certes débauché leur imagination ni par vaine gloire ni par ambition. Qu'ils aient plus ou moins réussi, ils ne voulaient que prendre et donner du plaisir.

« Les pédants et les rigoristes s'élèvent et s'élèveront toujours contre eux, s'écrie Gudin[1], ils exagéreront leurs torts; cependant, si les écrits trop légers de ces auteurs ont accéléré ou augmenté le délire de l'amour chez quelques jeunes gens, ils n'ont ni

1. *Contes* de Paul-Philippe Gudin, 1806, in 8°, tome Ier, page 337.

troublé la terre, ni allumé des bûchers, ni bouleversé des États. »

Non-seulement les contes n'ont jamais causé aucun mal, mais encore ils ont prévenu bien des tentations mauvaises, en occupant agréablement des loisirs que l'oisiveté eût rendu funestes, en faisant passer à ceux qui les ont lus et qui les ont compris de longues heures calmes et douces, en instruisant, sous leur apparence licencieuse, plus agréablement et plus sûrement que de prétendues leçons de sagesse qui justifient souvent la volupté.

*Lorsqu'un écrivain possède une imagination couleur de rose, lorsqu'il peut arriver par des routes faciles et fleuries, serait-ce un mérite pour lui de s'embarrasser dans des sentiers épineux? Assurément non. Il faut des grâces à la morale, et, en littérature, les tempéraments aimables et gracieux seront toujours les mieux appréciés de ce public qui ne lit que pour se distraire et se reposer. Dans l'*Histoire de la Félicité, *véritable chef-d'œuvre de Voisenon*[1], *l'imagination, les traits ingénieux, les portraits originaux, les pensées saillantes fourmillent et amusent le lecteur en l'intéressant. On y voit un tableau de la société aussi vif que juste, finement dessiné et capable de*

1. *Les trois Siècles de la Littérature française.*

guérir les ridicules, si les ridicules n'étaient encore plus difficiles à vaincre que les vices. Dans ces petits contes ravissants : Il eut tort, Il eut raison, Ni trop ni trop peu, Les à propos *et* la Navette d'Amour, *quelle malicieuse philosophie! quelle finesse! que d'esprit semé! Ce n'est ni la morale de Voltaire ni l'ardeur de Diderot, c'est quelque chose entre les deux; c'est Voisenon enfin, c'est-à-dire la saillie profonde, le charme, l'abandon, la gentillesse et surtout ce je ne sais quoi qui n'est qu'à lui et qui forme l'originalité de son génie. Dans le* Sultan Misapouf, *Voisenon change brutalement sa manière, il est aussi fin, mais, disons le mot, plus immodeste; c'est l'ordure mise en calembours, disait un critique et avec raison. L'Abbé avoua, du reste, n'avoir entrepris ce conte que pour complaire à une illustre dame, et, dans un* Discours préliminaire, *il s'accuse et fait confession de ses fautes le plus admirablement du monde : « Vous vous apercevrez, dit-il, par le ton différent qui règne dans le cours de ce petit ouvrage, que mon imagination a peu de suite et change souvent d'objet. Elle dépend si fort de ma santé et de la situation de mon esprit, que tantôt elle est triste, tantôt bizarre, quelquefois gaie, brillante, mais en général toujours mal réglée, et ayant peu de suite. Vous trouverez sans doute que ce conte est un peu libre, je le pense*

moi-même; mais, ce genre étant aujourd'hui à la mode, je profite du moment, bien persuadé qu'on reviendra de ce mauvais goût et qu'on préférera bientôt la vertu outrée de nos anciennes Héroïnes de Romans à la facilité de celles qu'on introduit dans nos romans modernes. »

Tant mieux pour elle *est dans une tonalité plus sobre; le sujet par lui-même est osé, et les situations sont assez libres, mais il ne s'y trouve aucun mot qui prétende à friser l'indécence, tout est voilé, et, si la gaze est légère, elle ne laisse entrevoir qu'une petite débauche de plume qu'on pardonne aisément à Voisenon en faveur des contes qui suivent.* Tant mieux pour elle *a été regardé comme l'œuvre de M. de Calonne, depuis ministre fameux, mais outre que Calonne n'a jamais fait d'ouvrages en ce genre, nous sommes absolument certain que Voisenon en est l'auteur*[1].

1. Dans le *Mémoire de Favart* (tome Ier, p. 95, 96, 99), nous lisons cette phrase non équivoque à ce sujet : « L'auteur de *Tant mieux pour elle,* homme respectable par ses mœurs autant que par son état, ne s'attendait pas que cette plaisanterie vît jamais le jour. Elle paraît, j'en suis la cause innocente; j'étais possesseur de son manuscrit, un coquin de libraire me le vola il y a six ans; il vient de le faire imprimer à Liége. Je suis d'autant plus sensible à cette infidélité, que l'auteur m'honore de son amitié et d'une confiance intimé. » Favart ajoute qu'il se vendit plus de 4,000 exemplaires de ce conte en quinze jours.

Dans l'édition des Contes de Voisenon *que nous offrons aujourd'hui, nous avons réuni tous les romans contenus dans le tome V de l'édition in-8° de Mme de Turpin, nous réservant cependant la sagesse d'abandonner le* Sultan Misapouf *pour des raisons de dignité que l'on comprendra aisément. Nous ne sommes certes ni prude ni timoré, mais nous estimons que dans une réimpression sérieusement exécutée, bien que destinée à un petit nombre d'amateurs sérieux, il est de notre devoir de purger et d'émonder. Dès lors, qu'il se trouve un opuscule dangereux, capable de blesser certaines susceptibilités, nous n'hésitons pas à le supprimer. Si quelques-uns nous blâment, nous aurons à invoquer l'approbation du plus grand nombre et la logique de cet axiome rebattu : La prudence est la mère de la sûreté.*

OCTAVE UZANNE.

Paris, 1er juillet 1878.



pla

je vous ma
bon q
connaissance
la tab
depuis
me prob
amerique
je trouve
mes main.
j'ai lu
thomas
dernier

CONTES

DE L'ABBÉ

DE VOISENON

HISTOIRE

DE

LA FÉLICITÉ



HISTOIRE

DE

LA FÉLICITÉ



LA Félicité est un Être qui fait mouvoir tout l'Univers; les Poëtes la chantent, les Philosophes la définissent, les petits la cherchent bassement chez les Grands, les Grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent souvent, sans l'avoir connue; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la brusquer; les femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant

de la procurer, l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient sans pouvoir la joindre, les coquettes la laissent sans la voir; tout le monde la nomme, la désire, la cherche; presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit; elle existe pourtant, chacun la porte dans son cœur et ne l'aperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur: c'est ce que je vais prouver par l'histoire d'un père et d'une mère, qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfants, et sacrifièrent leur amour-propre au désir de les instruire.

Thémidore et Zélamire étoient deux époux qui s'étoient mariés par convenance, s'étoient estimés sans s'aimer, et en avoient aimé d'autres sans les estimer. Ils avoient eu des enfants, par amour pour leur nom, s'étoient ensuite négligés par dissipation, et s'étoient fait des infidélités réciproques; le mari par air et par mode, la femme par vanité et par vengeance.

L'âge les rassembla; ils reconnurent leurs erreurs en cessant de les faire aimer aux autres; l'amour-propre leur avoit donné des foiblesses, l'amour-propre les en avoit corrigés: ils avoient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avoient quitté pour éviter des ridicules; ils s'étoient désunis par ennui, et s'étoient réunis par ressource.

Ils formèrent tous deux le même projet sans se le communiquer, c'étoit de faire tourner

leurs fautes au profit de leurs enfants. Thémidore voulut raconter ses aventures à son fils Alcipe, pour lui faire connoître les écueils du monde. Zélamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine, pour lui en faire éviter les dangers.

C'est, je crois, la meilleure façon d'instruire des enfants. Il y a apparence qu'elle devint à la mode, car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises que pour amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendants.

Voici le récit de Thémidore à son fils.

HISTOIRE DE THÉMIDORE

DEPUIS longtemps, Alcipe, je désire de vous ouvrir mon cœur, et de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conseils, qu'en vous découvrant mes fautes; vous oublierez les uns, vous retiendrez les autres; des préceptes sont plus difficiles à suivre, que des défauts à éviter : un modèle de vertu fait souvent moins d'impression qu'un modèle d'imprudence.

J'ai été jeune : mon père, qui étoit plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure et me dégoûta de la raison, en me l'offrant avec trop de sévérité; il intimida mon esprit au lieu de

l'éclairer, et dessécha mon cœur à force de réprimandes, au lieu de le nourrir et de le former par la douceur.

Les premières leçons qu'on donne aux enfants doivent toujours porter le caractère du sentiment; l'intelligence du cœur est plus prématurée que celle de l'esprit; on aime avant que de raisonner, c'est la confiance qu'on inspire qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

Mon père n'en usa pas ainsi. Le titre de père me donna plutôt une idée de crainte que de tendresse, la contrainte où j'étois me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas; quand je débutai dans le monde, mes raisonnements étoient assez justes, mais dépouillés de grâces, et bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

Mon père m'avoit présenté dans quelques maisons, et m'avoit répété bien des fois que le point essentiel pour réussir, étoit d'être complaisant; mais pour l'être, sans passer pour un sot, il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance, et du discernement dans ceux qui en sont les objets; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter aux goûts différents des sociétés, et l'on ne peut pas lui en savoir gré qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie : vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

Mon esprit étoit trop intimidé pour me faire sentir cette distinction, les gens chez qui j'étois reçu étoient trop bornés pour l'apercevoir; j'y allois tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des compliments en homme sot, et des parties d'ombre en homme dupe. En un mot, je les ennuyois avec toute la complaisance possible, ils me le rendoient avec toute la reconnoissance imaginable.

Ce genre de vie me déplaisoit fort, lorsqu'un jour de grande assemblée je crus, au milieu de trente visages hétéroclites, découvrir une femme qui, sans tirer à conséquence pour le lieu où elle étoit, avoit une figure humaine; je la regardai, elle le remarqua; je rougis, elle s'approcha; je n'ai jamais été si embarrassé ni si flatté; elle avoit bien cinquante ans, mais je n'en avois que vingt; ainsi elle étoit jeune. La conversation s'anima, c'est-à-dire, elle parla beaucoup, et je répondis fort peu; mais comme tous mes monosyllabes servoient de liaison à ses phrases, cela pouvoit s'appeler une conversation. Je me souviens qu'elle me fit des avances très-marquées. Je lui trouvai de la raison, elle en fut flattée parce qu'elle en manquoit. J'eus le secret en peu de mots de dire plusieurs sottises; elle loua mon esprit; j'en fus enchanté parce que personne ne m'en trouvoit. L'amour-propre noua nos chaînes, il en forme bien plus que la sympathie; et voilà pourquoi elles durent si peu, c'est qu'on cesse de se flatter à mesure

qu'on se connoît, et les liens se relâchent à mesure qu'on néglige le principe qui les a serrés.

J'eus la hardiesse le troisième jour de lui offrir la main pour la ramener chez elle; elle l'accepta, et je fus saisi de crainte dès l'antichambre. C'étoit mon premier tête-à-tête; cela me paroissoit une affaire décisive pour ma réputation; je n'avois jamais rien à dire, et je voulois toujours parler; je cherchois au loin des sujets de conversation, et je ne prenois point le style de la chose; j'étois fort respectueux, parce que je ne connoissois pas son caractère; elle étoit fort prévenante, parce qu'elle connoissoit le mien.

Enfin, après plusieurs propos vagues et forcés, qui marquent plus la disette d'esprit que le silence, nous arrivâmes à sa porte; je prenois déjà congé d'elle lorsqu'elle me dit que l'usage du monde exigeoit que je la conduisisse jusqu'à son appartement. Madame, lui répondis-je très-spirituellement, je n'osois prendre cette liberté-là: Ah, vous le pouvez, Monsieur, poursuivit-elle; je ne crains point les jeunes gens. Madame, répartis-je un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans sa chambre elle se jeta sur un sopha et me dit: j'en use librement avec vous, mais je compte sur votre amitié. Vous avez raison, Madame, lui dis-je, je serois fâché de vous importuner. Quel âge avez-vous, dit-elle? vingt ans, lui répondis-je.

Ah, bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui? reprit-elle. Madame, lui dis-je aussitôt, si vous voulez je vais ouvrir la porte. Gardez-vous-en bien, répliqua-t-elle, il n'y a rien de si malsain; vous n'avez que vingt ans, dites-vous? en vérité vous êtes bien avancé pour votre âge.

Ah, Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela parce qu'il y a longtemps que vous êtes amie de ma mère. Mais voilà précisément ce qui n'est point, s'écria-t-elle avec aigreur, nos âges sont si différents; je ne l'en estime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu? avez-vous beaucoup de connoissances? je vais tous les jours dans la maison où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. C'est bien fait, dit-elle, ce sont de si bonnes gens; il est vrai qu'ils ne sont pas excessivement amusants, mais en vérité leur commerce est sûr; je m'en accommode assez, car je hais tant la jeunesse; j'entends par la jeunesse tous ces petits Messieurs que les femmes gâtent si bien, et je ne sais pas ce qui leur en revient; car ils sont la plupart si sots dans le tête-à-tête, et si avantageux en Compagnie; je vous distingue beaucoup au moins, en vous recevant seul. Madame, assurément, lui dis-je, je n'en abuserai pas. Je le vois bien, reprit-elle; je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui, à votre place, n'eût déjà été impertinent; mais je dis fort impertinent. Je serois bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. Je ne suis

point bégueule, continua-t-elle, et je n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect : pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous jamais été amoureux? Non, Madame, lui répondis-je, car mon père ne veut me marier que dans deux ans. Assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi formé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrois pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui, au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. Ah! que je m'en garderai bien, lui dis-je, cela nuiroit à mon établissement, et ces choses-là sont contre l'honnête homme. Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité, mais il est tard, soupez avec moi. Je ne le puis pas, Madame, repris-je; mon cher père et ma chère mère seroient trop inquiets. Eh bien, allez-vous-en donc, dit-elle avec un air impatienté. Je lui obéis, et je sortis fort content de ma personne; j'aurois cru m'en être bien tiré si quelque temps après on ne m'avoit pas dit qu'elle me faisoit passer pour un sot.

A force d'aller dans le monde, j'en pris insensiblement les usages, à force d'entendre des sottises je me déshabituai d'en dire; mais à force d'aller avec des gens qui en faisoient je

ne pus m'en dispenser d'en faire. De l'extrême simplicité je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchent, c'est le défaut de réflexion qui les produit tous deux : on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser ; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantoit le bonheur et se plaignoit du malheur ; je ne concevois pas pourquoi on avoit la maladresse de trouver l'un plutôt que l'autre, et je n'avois pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur, sont presque toujours celles qui vous en éloignent; je crus en savoir plus que les autres, et j'imaginai, comme tous les gens de mon âge, que la suprême félicité étoit d'être homme à bonnes fortunes. Ainsi, avec de l'étude et une sérieuse attention sur moi-même, j'acquis en peu de temps tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre; j'eus beaucoup de respect pour moi et beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles : je fis des agaceries avec une impertinence qui faisoit voir combien je me croyois de graces; je me louai avec une confiance qui persuadoit presque les sots de mon mérite, et j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avois des droits. En un mot, je me donnai un maintien capable de déshonorer vingt femmes; c'étoit un talent marqué dans un homme qui avoit été aussi neuf

que moi, aussi m'admirois-je perpétuellement; car un sot est bien plus content de devenir un fat, qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens. Je manquai de respect à beaucoup de femmes, plusieurs s'en offensèrent sans que je m'en affligeasse, plusieurs m'écoutèrent sans que je m'en souciasse; je fus très-souvent téméraire, et quelquefois heureux : je séduisis des prudes en louant leur vertu, des coquettes en feignant de ne pas admirer leurs charmes, et des dévotes en déchirant tout l'Univers.

Mais je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de temps qu'elles m'en avoient coûté; le caprice me dégoûta des premières; la légèreté m'enleva les secondes; la fausseté me révolta contre les troisièmes; ainsi ce bonheur prétendu que j'envisageois, s'évanouissoit toutes les fois que je croyois le posséder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bonheurs ont un point de vue, comme certains tableaux dont les beautés diminuent et disparaissent à mesure qu'on en approche.

Je m'étois cependant fait une réputation qui contribua à mon établissement : car qu'un jeune homme soit à la mode, il passe pour être aimable, et pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable. On proposa à mon père un parti convenable, c'est-à-dire une fille riche; j'acceptai la proposition; l'entrevue se fit, la personne avoit passé sa vie au Couvent, elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle; à

peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'esprit et je me crus certain de son bon caractère. Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un et de l'autre, on nous maria; et la troisième fois que nous nous vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble en présence de trente ou quarante parents qui ne devoient jamais devenir nos amis. Le lendemain, ces Messieurs s'égayèrent à nos dépens, avec cette légèreté lourde et gauche de gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés, et qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croient obligés d'être plaisants. Ma femme soutient leur mauvais propos sans se déconcerter, le plus fort étoit fait. Je vous avoue que le mariage, quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soit peu indécent : on oblige une fille de recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connoît pas, et elle est déshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'elle adore: que l'homme est étonnant! sa tête est un amas d'inconséquences, et cependant on l'appelle un être raisonnable, ce n'est assurément qu'un titre de convention. Zélamire et moi nous vêcumes assez bien ensemble pendant deux ans : elle parlait peu, je lui répondois encore moins, je croyois que la taciturnité faisoit partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avoit de l'esprit, je leur dis pour leur marquer ma reconnoissance,

que la leur avoit le cœur tendre. Notre intelligence entre Zélamire et moi ne dura pas longtemps; nos goûts, nos caractères, nos connoissances différoient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions qui jettent plus d'amertume dans le commerce que des torts décidés; nous fûmes assez heureux pour perdre patience, assez sincères pour nous le dire, et assez sages pour nous séparer sans éclat, sans donner de scènes au Public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses Terres, à ce qu'elle me dit, et moi je me livrai plus que jamais au monde.

Enfin, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation et l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité, je crus l'envisager dans les honneurs, et je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grâce d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne savois pas quels chagrins je me ménageois; la montagne des honneurs est bien escarpée, il faut ou trop de mérite, ou trop de mauvaise qualité pour y arriver; mais on est aveugle sur soi-même, et parce que j'avois eu assez de talents pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyois assez pour faire le bonheur d'un Etat; je formai des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs personnes que je méprisois, et qui ne m'estimoient

pas. Je les éblouis à forces de promesses, je leur fis entrevoir une protection chimérique pour en obtenir une réelle. Enfin j'eus la place d'un homme estimé, mais je ne la possédai qu'autant de temps qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité et mon ingratitude. L'injustice m'avoit élevé, l'équité me déplaça; je me retirai rempli de haine pour les grandeurs et pour les hommes; mais désespéré de sentir que je n'en pouvois pas être regretté : on souffre bien plus des sentiments qu'on inspire, que de ceux qu'on reçoit; rien n'est si humiliant que de ne pouvoir pas être estimé de ceux qu'on a droit de mépriser; un ambitieux permet le mépris, pourvu qu'il soit élevé, un homme déplacé soutient le malheur pourvu qu'il ne soit pas méprisé. J'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'auroit fait mourir d'ennui, lorsque je rencontrai un Sage qui dissipa mes ténèbres, et qui me montra le bonheur en me prouvant que jusqu'alors je n'avois fait que de changer de malheur. Il s'étoit comme moi instruit à ses dépens. C'étoit un homme d'une ancienne noblesse; il avoit passé sa jeunesse avec des femmes, l'ambition l'en avoit détaché et l'avoit lié avec des hommes faux; la raison l'avoit corrigé de ce dernier travers, et l'avoit déterminé à vivre à la campagne. Il avoit d'abord été un agréable, ensuite un homme de Cour, et il avoit voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui; sa

probité gagna mon cœur, et sa sagesse éclaira mon esprit. Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé ainsi que vous le tribut aux fausses opinions; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, et je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitois, je voulois être sous un autre ciel, sous un ciel où les âmes fussent aussi pures que l'air qu'on respire; je me retirai ici, c'est le domicile de mes pères; j'y vis avec mes voisins; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, et je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de Province, des défauts qui tombent trop dans le petit, pour germer un seul instant dans un homme qui pense. J'oublie le monde, c'est un parti plus sûr et plus honnête que de déclamer contre, et j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être Philosophe. Philosophe! m'écriai-je, cela me paroît bien ennuyeux. Je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un Philosophe; la Philosophie conduit toujours au vrai bonheur, lorsqu'on se garantit de l'amour-propre. Cette Philosophie n'est point une vertu âpre, telle qu'on se la représente, qui prend la causticité pour la justesse, l'humeur pour la raison, et le dédain pour un sentiment noble. La Philosophie dont je parle est une vertu douce qui craint le vice, et qui plaint les vicieux; qui, sans le moindre étalage, pratique exactement le bien, qui fait distinguer une foi-

blesse d'avec le sentiment, qui chérit, qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la Société, qui établit une parfaite égalité dans le monde, qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'âme, qui, loin de haïr les hommes, les prévient, les soulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'exercer, et qui tâche d'enchaîner tous les liens de l'amour et de la reconnoissance. Ah! lui dis-je avec transport, c'est vous seul que je prends pour mon guide; je sens que je serois heureux si je ressemblois au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages, il est plus facile de mépriser les hommes que de les soulager. Mais, continuai-je, avez-vous pu trouver ici quelqu'un digne de votre société? La vertu, pour s'entretenir, a besoin de se communiquer. Je me flatte, répondit mon Philosophe, d'avoir une amie respectable; c'est une femme retirée à une lieue d'ici dans l'Abbaye de...; elle a vécu dans la dissipation; sa tête lui a fait commettre plus de fautes que son cœur; elle a connu trop de monde différent pour s'être acquis des amis; elle s'est trop livrée au tourbillon pour avoir eu le temps de s'attacher des amants; presque tous les jours ont été marqués par de fausses démarches; ses étourderies ont paru des foiblesses, le printemps de son âge s'est passé, la vivacité de son imagination s'est ralentie, elle s'est dégoûtée des plaisirs, elle a commencé à

réfléchir; elle a connu qu'elle avoit fait tort à sa réputation, sans avoir fait subir d'épreuves à sa vertu; et, en découvrant l'abus du monde, elle est venue sentir et goûter le prix de la retraite; j'en partage toutes les douceurs avec elle; je vais souvent la voir, je lui développe toutes mes pensées, elle me confie les siennes; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié tendre et attentive ne peut guère subsister qu'entre deux personnes d'un sexe différent, qui sont parvenues à l'âge de mépriser l'Amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvénients de l'égalité, émousse les pointes de l'envie, rend les nuances de la sensibilité plus douces, et devient le principe d'une confiance plus liante et plus intime.

Ce discours alla jusqu'au fond de mon âme; il me rappella l'image de Zélamire. Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connoître une femme si estimable? Vous allez souvent à l'Abbaye de... j'y dois faire une visite à une dame nommée Elmasie. Elmasie! répondit mon ami, d'où la connoissez-vous? je ne la connois point, répliquai-je, mais ma femme, qui, depuis longtemps, vit loin de moi sans qu'aucune aversion nous ait désunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui auroit soin de la lui faire tenir; je ne puis en être si près sans aller lui rendre un devoir qui me paroît indispensable. Vous en serez content,

répartit mon ami, c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge, je veux dès demain vous y présenter : cachez-lui mon nom, lui dis-je aussi; je suis curieux de pénétrer, sans qu'elle me connoisse, l'opinion qu'elle a de moi; je veux lui demander des nouvelles de Zélamire, de sa situation, de la vie qu'elle mène, des sentiments qu'elle a pour moi; je n'ai jamais eu d'éloignement pour elle, nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle vouloit quitter le monde où je voulois rester; je serois fâché qu'elle me méprisât; je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. J'entre dans vos vues, me répliqua mon Philosophe, et je les seconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre résolution; nous allâmes à l'Abbaye, nous demandâmes Elmasie; on nous fit entrer dans un parloir assez obscur; je fus saisi d'une espèce de frémissement dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même; je redoutois une amie de ma femme, je sentois qu'elle ne pouvoit pas avoir pour moi une parfaite estime; c'est supporter la peine des reproches, que de les deviner. J'étois agité de ces pensées, je gardois le silence de l'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit; je vis entrer une grande femme qui avoit le visage couvert d'un grand crêpe, je me sentis ému, mon ami me présenta comme un homme qui tiroit parti du malheur pour devenir vertueux. Elmasie soupira, et dit d'une voix

languissante, plût au ciel que l'époux de Zélamire imitât cet exemple! Monsieur, me dit-elle, je voudrois que vous le connussiez, je désirerois qu'il mît vos fautes à profit pour réparer les siennes, et pour se rejoindre à une femme qui est tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été méprisable; elle a toujours aimé son mari, cette vertu fait sa consolation, et cependant la rend à plaindre. Ce discours interrompu par des soupirs, ces reproches pleins de tendresse, le son de voix qui les exprimoit me dessillèrent les yeux en éclairant mon cœur. Madame, lui dis-je en tremblant, je sais que Zélamire vous regarde comme son amie, et je vois quelle ne se trompe pas; je le suis encore plus de Thémidore, répliqua-t-elle; Zélamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard, elle a été réservée de peur de l'importuner, elle savoit que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine; cependant elle se reproche à présent sa froideur, c'est elle qui a pu causer l'éloignement de son mari; si elle eût marqué davantage le désir qu'elle avoit de lui plaire, elle eût peut-être empêché ses égarements : sans doute il est malheureux; il va d'écueils en écueils, son infortune doit être au comble par l'humiliation de s'être toujours trompé. Non, ma chère Zélamire, m'écriai-je en me jetant à ses genoux, il est au comble du bonheur puisqu'il vous retrouve : revoyez Thémidore, rem-

pli de respect et d'amour pour vous; le voile de l'erreur qui nous enveloppoit tous deux est enfin déchiré; nous touchons à la vieillesse, mais nous nous aimons, c'est être jeune encore, la raison répare en nous les outrages du temps; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos âmes, et la vertu va les confondre; deux époux qui s'estiment à notre âge sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse, et le caprice des passions.

Oui, mon cher Thémidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer; nous allons passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous mènerons deviendra le modèle du bonheur, notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire, et jamais pour nous contredire; je jure de vous aimer toujours, c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avois de le former; n'oublions pas cependant nos foiblesses; rappelons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfants; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse et le vrai bonheur. Après une reconnoissance si tendre nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour sembla renouveler notre être : j'adore Zélamire, je la respecte, elle m'aime, nous sommes convaincus qu'il n'y a que la vertu seule qui donne la

vraie félicité; soyez-en persuadé, mon fils, connoissez-la, soyez-en digne, et je serai toujours heureux.

Telle fut l'instruction de Thémidore à son fils; je ne sais pas s'il en devint plus raisonnable, on en peut douter; car M. de Fontenelle dit que les sottises des pères sont perdues pour les enfants, et je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je suis engagé maintenant à raconter l'histoire de Zélamire; c'est ce que je vais faire sans aucun préambule, de peur d'ennuyer : car j'ai remarqué que je suis quelquefois sujet à ce petit accident.

Ma chère fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine; je suis votre mère, vous avez quinze ans, vous êtes jolie, et cependant je suis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confessant toutes mes foiblesses : je vous connois assez d'esprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier soin pour vous en garantir, a été de vous donner une éducation différente de la mienne. On m'a tenue dans un couvent jusqu'au temps de mon mariage : j'ai voulu vous élever sous mes yeux; c'est un parti qui ne laisse pas que d'avoir ses inconvénients. Une fille qui accompagne sa mère est ordinairement droite, silencieuse, méprisante et caustique; elle se tait, elle observe, elle récapitule, elle sourit et rougit souvent mal à propos; et de fille dédaigneuse

elle devient, en se mariant, impolie par faux air, contrariante par humeur, et facile pour paroître au-dessus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers, et pour les prévenir, j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler, et en vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je vous ai empêchée de critiquer celles que l'on disoit : on a de l'indulgence pour les autres lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissée dire des naïvetés sans vous en reprendre; j'en ai laissé le soin au rire de ceux qui les entendoient; je pense même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échappe quelques propos risibles. Si elle n'en tenoit aucun, je la soupçonnerois d'être un peu trop instruite; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

Jusqu'à présent vous avez rempli mes vues : votre caractère est liant, vous avez de la simplicité dans les propos, et de l'esprit dans le maintien : voilà les vertus extérieures de votre état. Mais vous en allez bientôt changer; je suis sur le point de vous marier; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes et la malignité des femmes préparent à une jeune personne qui, dans le monde, est livrée à elle-même; c'est pour vous en instruire que j'ai voulu vous en-

tretenir et vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma première sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connoître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fonds de tendresse dans le cœur, et vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que parce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien, comme on traite une terre qu'on achète pour son revenu; on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent et l'on n'y retourne plus; cela est humiliant: il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir et la terre et la femme. Voilà, à peu de choses près, le commencement de mon histoire.

J'en reviens à mon Couvent; j'y étois caressée, gâtée et ennuyée; les religieuses me confioient tous leurs petits secrets, les vieilles me disoient du mal de la Dépositaire, et les jeunes me disoient du bien de leur directeur: il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma mère vint un jour m'annoncer qu'elle alloit me marier: cela fit un grand effet dans ma tête; j'en parlai le soir à mes chères amies, la Mère Saint-Chrysostôme et la Mère de la Conception, qui me firent par conjectures un

portrait du mariage à faire mourir de rire; rien ne fait tant dire de sottises que l'envie d'en deviner une. Deux jours après je leur dis adieu, en leur promettant que dès que je serois mariée, je viendrois leur communiquer mes connoissances, et seconder leur pénétration de mon expérience. Le jour de mes noces arriva, et quoique j'eusse été prévenue par ma mère, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée; je vous promets que vous le serez aussi. Votre père m'importuna beaucoup pendant les premiers mois; il eut ensuite plus d'égards, je ne sais comment cela se fit; je l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif; il s'en aperçut, il devint froid aussi, et sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale; dès qu'il n'eut plus de sentiments, il me débita des maximes : un mari ne tarde guère à n'être qu'un pédant, avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parents. Rien n'est si cruel que des amis de famille : ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre, parce que, depuis trente ou quarante ans, ils ennuient une maison de père en fils.

La plupart de ceux qui venoient dans la nôtre étoient des gens à gros visages, qui mangeoient beaucoup et qui ne parloient point, qui digéroient bien et qui pensoient mal; c'étoient des Conseillers fort honnêtes gens, qui se couchoient à onze heures du soir, pour être

au Palais le lendemain à sept; des femmes qui se portoient bien, et qui prenoient du lait par précaution; des filles qui vivoient de régime pour trouver à s'établir, en se donnant un air de raison, et quelques gros Abbés plats et galants, qui faisoient des déclarations d'amour, et qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens. Je pensai périr de tristesse, et je fus très-certaine que lorsqu'on viendroit chercher la Félicité chez mon beau-père, on seroit obligé de se faire écrire pour elle.

Je fis connoissance avec des femmes de mon âge; je les crus mes amies, parce que j'allois tous les jours au spectacle avec elles sans leur parler et que nous soupions ensemble dans quelque maison où la maîtresse, désœuvrée jusqu'à dix heures, attendoit tristement quatorze ou quinze personnes qui ne se convenoient guère. On y faisoit la meilleure chère du monde; mais la conversation étoit presque toute en lacunes: elle consistoit dans quelques paroles vagues, qui étoient, pour ainsi dire, honteuses de rompre le silence général, et qui cependant avoient des prétentions à former l'entretien : on y répondoit par quelques plaisanteries plates et détournées, par quelques jeux de mots, suivis de grands ris tristes et forcés, qui ne servoient qu'à faire sortir l'ennui. La gaieté est une coquette, elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'est celui qui se laisse moins violer.

Enfin on sortoit de table, au grand soulagement de tous les conviés: car il n'y a rien de si ennuyeux que des cercles, et presque tous les soupers ne sont pas autre chose; on jouoit jusqu'à trois heures du matin, et l'on se séparoit, persuadé qu'on s'étoit amusé. Pour moi, qui n'ai pas l'imagination vive, je me retirois chez moi, bien convaincue que, lorsqu'on est quatorze, le bonheur ne s'y trouve jamais en quinzième.

Je rêvois perpétuellement au peu de Félicité qu'on trouve dans le monde; je renonçai aux maisons ouvertes, et je me formai une société. Ce seroit là sans doute qu'on trouveroit le bonheur, si l'on étoit certain de ceux qui la composent; mais on ne se connoît que pour s'être rencontrés, on ne se juge que par conjectures, on ne se lie que par prévention; on en rabat à l'examen, on se confie par besoin, on se trahit par jalousie: la tracasserie se met de la partie, et mine sourdement; la prétendue amitié se découd, la société se disperse, on se voit de loin en loin, et lorsqu'on se trouve, on se caresse et l'on se déteste. Je m'étois cependant conservé deux personnes dont je me croyois sûre; c'étoient une vilaine femme et un bel homme; la femme se nommoit Célénie, et l'homme Alménidore: je jugeai à Célénie un fort bon caractère, parce qu'elle avoit de petits yeux, et je pris Alménidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il étoit bien

fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faisoient la cour, c'étoit celui dont les hommages me flattoient le plus; ses regards étoient tendres, et je croyois que c'étoit son cœur qui les rendoit tels. Ses discours remplis des louanges les plus fades, étoient, selon moi, dictés par le discernement le plus juste et le plus délicat; il me juroit qu'il m'adoroit: cela me paroissoit une vérité incontestable; quand je voyois des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paroissoit une raillerie trop grossière. Alménidore ne me vantoit jamais, sans rabaisser les autres: louer une femme par comparaison, est une façon immanquable de lui tourner la tête; cela flatte sa jalousie et sa vanité: il n'en faut qu'un des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

Alménidore avoit encore un talent bien dangereux; c'étoit celui d'être amusant; c'est de quoi l'on ne peut guère se garantir: quand vous serez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui seront réellement amoureux: il n'y a rien de si triste que ces messieurs-là: tous ces hommes à sentiments, qui ont de grands yeux blancs et fixes, qui poussent de gros soupirs, et qui sont toujours prêts à se tuer pour ramasser un éventail, ne sont nullement à craindre; leur ridicule commence par faire rire, et finit par excéder.

Mais défiez-vous de ceux qui ont assez de sang-froid pour épier et découvrir nos foibles,

qui ont assez peu de sentiments pour faire usage de leur esprit, qui sont plus galants que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, et qui vont chez les femmes pour les avoir, et non pour les aimer.

Voilà ceux qui possèdent vraiment le grand art de séduire; lorsque l'on est sans expérience, on ne les soupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connoissances aimables, on rit avec eux sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer; ils s'en aperçoivent, ils suivent toutes les gradations de la sensibilité, ils arrangent leur marche en conséquence, et la tête d'une femme est prise, avant que sa main soit baisée.

Aldine, en cet endroit, interrompit Zélamire, pour lui faire cette question: Ma mère, Alménidore n'étoit-il pas amusant? Il l'étoit beaucoup, ma fille, répondit Zélamire; mais par bonheur pour moi il devint amoureux: celui qui m'en fit apercevoir fut une grosse bête, ami de mon mari, qui se répétoit sans cesse, et que par conséquent personne ne répétoit. On peut s'en rapporter aux sots pour remarquer tout; ils n'ont que cela à faire. Ils sont espions par malignité, et indiscrets par besoin de conversation. Celui-là me parla si souvent de l'amour d'Alménidore, que je commençai à m'en douter; je remarquai qu'il étoit moins gai, quoiqu'il voulût le paroître davantage, et qu'il prenoit bien plus de libertés avec les autres femmes

qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en secret de lui en savoir gré ; je causois quelquefois avec lui ; il devenoit sérieux, et j'aurois été fâchée s'il eût été plaisant ; autrefois il me disoit sans conséquence qu'il m'adoroit, et pour lors il rougissoit du nom d'amour. Ces découvertes ne m'affligèrent point, je me défiai de ma foiblesse, je soupçonnai, je m'examinai, et je me convainquis. Il ne me restoit de raison que ce qu'il m'en falloit pour être sûre que j'en avois beaucoup perdue, j'en eus cependant assez pour craindre les suites de mon penchant, et pour vouloir en arrêter les progrès.

Je questionnai mon ami la bête, pour savoir ce qu'on pensoit de moi ; il me répondit qu'il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, et qu'il passoit pour constant que j'avois pris Alménidore : cependant je gardois trop peu de ménagements pour être condamnée ; on prend plus de mesures lorsque l'on est d'accord ; je demandai si mon mari avoit quelques soupçons. Ah ! bon Dieu, oui, me répondit-on, il est le premier à en plaisanter. J'en fus piquée, je l'avoue : il n'y a rien de si incommode qu'un mari trop jaloux ; il n'y a rien de si humiliant qu'un mari qui ne l'est pas assez ; mon amour-propre se révolta au profit d'Alménidore ; j'en vins même jusqu'à lui faire des agaceries en présence de Thémidore ; mais Thémidore n'en étoit pas ému ; il s'en applaudissoit au contraire ; il paroissoit me remercier ; il me lançoit les

épigrammes d'un homme plaisant, et jamais il n'y en avoit une seule d'un homme piqué. J'étois outrée ; et dans ces dispositions, Alménidore me trouva seule. Vous tremblez pour moi, ma fille ; rassurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hasard. Je commençai par prendre la chose au tragique ; je priai Alménidore de mettre fin à ses visites, que je n'ignorois point tous les propos qu'occasionnoit son assiduité, et que j'y voulois mettre ordre. Madame, me répondit-il, si je n'étois pas votre ami, et si j'étois de ces petits-maîtres qui ne veulent que se donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirois avec plaisir ; mais je suis trop honnête homme pour cesser de vous voir ; ce seroit vous perdre de réputation : votre mari ne sera jamais accusé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. Alménidore me dit ces derniers mots d'un air ironique. Monsieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de sa confiance. Cela prouve encore plus, répliqua Alménidore, son manque de sensibilité : voilà de ces choses impardonnables dans un mari ; et quand on ne les pardonne point, poursuivit-il d'un ton plus doux, il est aisé de les punir ; mais pourquoi lui voudrois-je du mal, c'est lui qui, par ses plaisanteries déplacées, vous a fait rougir le premier de mon amour ? Mon respect m'auroit toujours empêché de vous en instruire ; votre mari m'en a épargné la peine : je le regarde comme mon

bienfaiteur. Il me paroît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnaissance d'une façon bien singulière? Madame, dit Alménidore, l'équité me presse plus à son égard, que la reconnoissance. Pour moi, Monsieur, lui répondis-je, je ne suis point curieuse de pénétrer dans vos motifs; mais je sais ce que je dois à moi-même, et je vous défends de me revoir. Vous voulez apparemment, répartit Alménidore, passer pour volage, après avoir passé pour sensible? Cela vous fera plus de tort que vous ne pensez, Madame; sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire; je vois que je vous importune; mais on ne le croit pas; ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. C'est-à-dire, lui répliquai-je, que pour prévenir une telle opinion, vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. Madame, me répondit-il, votre réputation y est trop intéressée, pour que je ne le désire pas. Voilà qui est admirable, m'écriai-je; il va me prouver que je dois manquer de vertu, afin que l'on m'en croie. C'est, me dit-il, la façon la moins pénible, et peut-être la plus sûre de se faire estimer; si nous cessons de nous voir, on sera convaincu que nous nous sommes vus comme amants, et si nous nous voyons toujours, on se persuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis. Mais il me semble, lui répondis-je, qu'entre homme et femme, on ne croit guère à l'amitié. Du moins, reprit-il, vous y croyez,

Madame. *Comme cela*, lui répliquai-je. Comment, s'écria-t-il, serois-je assez heureux pour que vous ne fussiez pas mon amie? Voilà un bonheur d'une nouvelle espèce, lui dis-je. Madame, poursuivit-il, cela en seroit bien plus tendre. Vous êtes insupportable avec vos conséquences, lui repartis-je d'un air embarrassé. Me défendrez-vous toujours de revenir, me dit-il d'un ton languissant? Alménidore, lui répondis-je, en portant ma main sur mes yeux, que vous connoissez bien mon foible! En cet instant nous nous tûmes, et nous nous regardâmes; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour savoir si elle étoit fermée, et par bonheur Célénie l'ouvrit et vint nous interrompre.

Vous ne disiez plus rien, dit Aldine à sa mère, comment vous interrompit-elle? Ma fille, lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour que dans un tête-à-tête on n'est jamais interrompu davantage, que lorsqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes sentiments pour Alménidore, et je m'y serois livrée de plus en plus, si l'on ne m'eût pas avertie que cette Célénie, que je croyois mon amie, étoit ma rivale, et ma rivale préférée: on m'offrit de m'en convaincre, j'eus la foiblesse d'y consentir; on me cacha dans l'appartement même de Célénie: elle ne fut pas longtemps sans y venir avec Alménidore; la conversation ne fut pas

longue: je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchiroit si cruellement en ma présence. A ce spectacle, je pensai m'évanouir; ma fureur seule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, et surtout me plaisanter sur ma crédulité; ma rivale faisoit à chaque instant de grands éclats de rire, il n'y avoit que la joie qui interrompoit le plaisir. J'eus la patience de les laisser sortir; je me crus corrigée, je n'étois qu'humiliée: je bannis Alménidore sans retour; il m'avoua qu'il n'avoit aucun goût pour Célénie; et il ne se justifia qu'en me disant que c'étoit une femme qui lui faisoit du bien. Ce fut alors que j'appris, pour la première fois, que l'argent supplée souvent aux charmes; je sentis qu'on doit plaindre les femmes qui en donnent, et mépriser celles qui en reçoivent; je quittai mon système de sentiment pour trouver le bonheur; mais je ne sus comment le remplacer, et je fus incertaine si je me ferois dévote ou bel esprit: car il n'y a personne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

Une femme de notre voisinage qui étoit sage avec éclat, et tendre avec mystère, pensa m'attirer dans son parti; elle avoit été assez belle, pour avoir été trompée dans sa jeunesse par plusieurs agréables; après en être devenue la fable, elle s'en étoit détachée, et avoit fait les honneurs de sa nation à quelques Ministres étrangers, qui l'avoient trouvée fort étrange:

de là elle s'étoit retirée dans une Province, où elle se livroit à des Officiers subalternes, qu'elle entrelardoit pieusement de quelques bêtes à froc; car dans tous les temps les Moines ont été les troupes auxiliaires des femmes dérangées; elle me confia tous ses secrets, et m'avoua ingénument qu'il n'y avoit que les Révérends Pères qui eussent pu la fixer. Cela ne m'étonna point; elle n'étoit plus jolie, et quand une femme est changée, elle cesse d'être changeante.

Je ne me trouvai point assez voluptueuse pour me faire dévote, je me décidai pour le bel esprit; je vis bientôt que c'est un état dans le monde : j'examinai les ouvrages de la plupart de ceux qui avoient examiné mes actions; je fus recherchée, considérée, citée; on vanta mes jugements, et jamais mon jugement; à la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux esprits, qui très-souvent manquoient d'esprit : je crus que je trouverois plutôt le bonheur avec des gens aimables; je voulus les attirer, je voulus les séduire; et sans m'en apercevoir, je donnai dans la coquetterie; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs et point de fruits : on marche toujours, l'on n'arrive jamais, et la réputation y fait naufrage en pure perte; je fus bien convaincue que ce n'étoit qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes, je voulus être réservée, et je fus prude; je me mis entre les mains d'une petite femme qui avoit un air

sec, un teint pâle et une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avoit trouvé le bonheur; j'en fus surprise, je me défiois un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je demandai en quoi il consistoit. Dans la vertu, reprit-elle avec un ton suffisant; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétés, vous y trouverez cette Félicité qui vous est inconnue. Je la suivis, et je m'en repentis; je me trouvai confondue avec un amas de commères, qui avoient le maintien droit et l'esprit gauche, vives par tempérament, et bégueules par décence; elles prononçoient le nom de vertu, même en s'y dérobant; elles succomboient plus au danger de l'occasion, qu'au charme du penchant; mais leur foiblesse passée, elles reprenoient leur fierté pour en accabler froidement celui qui venoit de la faire disparoître. Je renonçai à ce bonheur, je m'étois ennuyée de la coquetterie, qui est une fausseté gaie; je fus révoltée de la pruderie, qui est une fausseté triste et tracassière : car la tracasserie n'habite que chez les prudes et chez les grands.

Je m'étois si souvent trompée, que je ne sus plus à quoi me déterminer : rien n'humilie tant la vanité que les méprises de l'amour-propre. Je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avoit pu me plaire : on n'est jamais sans espérance de trouver la vérité lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre père : il s'y prêta avec assez

de grâce; il ne vécut avec moi ni comme mari, ni comme ami, mais comme une connoissance aimable; nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble : il me disoit des choses galantes, qui cependant n'avoient aucun objet; en un mot il se conduisoit comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions. Je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure intitulée *Le je ne sais quoi.* Je connais cet Ouvrage, me dit-il; l'Auteur y fait un grand éloge de ce je ne sais quoi, et l'Auteur a tort; le je ne sais quoi est toujours vu en beau, et seroit toujours vu en laid, si on le connoissoit bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux cœurs qui voudroient s'unir. Qu'un Amant adore une femme aimable, ce qu'il sent pour elle, il sait bien quoi; ce qu'il voudroit lui dire, il sait fort bien quoi; et ce qu'il voudroit faire pour lui en donner des preuves, il sait encore mieux quoi. Cette femme que je suppose n'avoir jamais aimé, est touchée de l'Amour de cet Amant; elle nous tromperoit si elle nous disoit qu'elle ne sait pas ce que c'est que ce sentiment qui se développe en elle; elle y résiste, elle veut l'éviter, elle sait bien pourquoi. Quel est donc ce je ne sais quoi, lui dis-je? C'est, me répondit-il, le serment qu'une femme fait d'aimer son mari qu'elle ne connoît point : comme il n'est fondé sur rien, c'est déjà un je ne sais quoi; c'est le plaisir que le mari prétend lui procurer, qui est encore un je ne sais quoi,

parce qu'il n'y a que l'amour seul, qui n'est presque jamais entre eux, qui fait savoir ce que c'est que ce bonheur; c'est la jalousie de ce mari, qui est souvent fondée sur je ne sais quoi, et son déshonneur prétendu, attaché à la conduite de sa femme, qui est le plus je ne sais quoi de tous. Ainsi puisque vous le voulez savoir, le je ne sais quoi est le génie des maris.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, surtout dans la bouche de Thémidore; je ne sais rien de plus ridicule qu'un mari petit-maître : ses façons légères semblent défier une femme d'avoir un attachement; je ne conçois pas que ce puisse être une vertu que de ne lui pas manquer, puisque c'est une justice que de lui être infidèle. Enfin Thémidore eut assez peu de ménagements pour vouloir me raccommoder avec Alménidore : j'en fus surprise, je l'avoue, et le peu d'obstacles qu'il trouva en moi, me fit sentir son imprudence. On arrangea un souper. Alménidore m'y parut plus volage et plus aimable que jamais. Célénie y étoit aussi; elle n'aimoit plus Alménidore, et s'amusoit toujours avec lui : le goût qu'il lui avoit inspiré, étoit totalement passé; elle ne s'en cachoit pas. Voilà la différence qui est toujours dans la conduite des hommes et des femmes. Un homme qui a une affaire réglée, ne se fait pas un scrupule de saisir toutes les occasions que le hasard lui donne. Une femme est plus délicate, mais elle aime peut-être moins long-

temps : en général, les femmes sont plus inconstantes, et les hommes plus infidèles.

Notre souper fut charmant : Célénie fut aussi gaie qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté ; je devins son intime amie, et je sentis que cette union entraînoit nécessairement le pardon d'Alménidore ; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très-amers ; mais il me répondit que cette aventure n'étoit qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, et ces exemples me démontrèrent clairement qu'à moins que d'assassiner, tout est badinage dans le monde.

Notre partie fut suivie de plusieurs autres. Thémidore plut à Célénie ; heureusement pour elle, Thémidore avoit beaucoup perdu au jeu, il avoit besoin de ressources par conséquent : il trouva que Célénie avoit encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers, il lui paroissoit délicieux de se trouver en partie carrée avec sa femme ; il avoit une maison de campagne, nous y allâmes passer quelques jours. Alménidore, à force de m'amuser, recommença à m'occuper ; il étoit si gai quand il me voyoit, que j'étois triste quand je ne le voyois pas ; je croyois même que ma tristesse faisoit partie de ma reconnoissance ; Célénie étoit ordinairement présente à tous nos entretiens, Alménidore me demanda un jour si nous ne pouvions pas nous en passer : je répondis que cela étoit

impossible, et cependant depuis cette question, je la trouvai toujours de trop : je lui faisois plus de politesses et moins d'amitiés; plus elle m'importunoit, plus je voulois le lui cacher; je croyois lui faire des caresses, et je ne lui faisois que des compliments. Apparemment qu'elle s'en aperçut; elle manqua un jour au rendez-vous; je me trouvai seule avec Alménidore; je fus d'abord effrayée; il me donna tant de paroles d'honneur qu'il seroit sage, qu'il me rassura; le temps étoit beau, il me proposa une promenade; je crus, après tous les serments, la pouvoir hasarder. Il commença adroitement par être fort enjoué; en m'amusant, il étourdit mes craintes; insensiblement il fit tourner la conversation sur le sentiment; il avança des propositions que je voulois réfuter, il les soutint; en les prouvant, il se rendit intéressant; je l'écoutai, je devins rêveuse, et je ne répondis qu'en soupirant, je m'aperçus de mon trouble; je voulus retourner sur mes pas, mais nous nous étions égarés dans le parc qui étoit fort grand, et que je ne connoissois pas. Voilà qui est affreux, m'écriai-je! que va-t-on penser de moi? en vérité cela n'est pas raisonnable. Ah! me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par distraction : il est vrai, repris-je, que ce n'étoit que dans la vue de faire de l'exercice; pour moi, poursuivit-il, je ne me suis égaré que parce que je ne pouvois pas faire autrement; je suis si attentif à vous regarder, à vous entendre,

à vous persuader que je ne m'aperçois ni du lieu où je suis, ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit; à vous dire le vrai, Madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je songe beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

Alménidore, répliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite-maîtresse; je suis fâchée que vous me regardiez comme telle : il s'en faut bien. Madame, reprit-il aussitôt, si je ne vous aimois pas, il y a longtemps que je vous aurois convaincue; mais en effet, lui dis-je pour détourner la conversation, je crois que vous avez abusé bien des femmes; celle qui les venge, me répondit-il, me les fait oublier. Je m'aperçus qu'il rougit en disant ces mots, je ne fis pas semblant de le remarquer; au contraire, je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant, et de s'être déclaré trop brusquement : lorsque j'en agissois ainsi, repartit-il, je n'aimois pas; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. Alménidore, dis-je, d'un air un peu troublé, changeons de conversation. Vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baisant la main. Ah! Monsieur, lui dis-je, en la retirant brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurois pu, je ne puis pas souffrir ces façons-là. Voilà la première fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenser vivement de la justice qu'on

lui rend. Ce mot de vivement est de trop, répliquai-je, je serois très-mécontente de moi, si je ne me fâchois pas froidement : c'est-à-dire, reprit-il, que vous me méprisez; mais, Monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise? C'est dans votre sang-froid, dit-il, qui est insultant à force d'être dédaigneux. Ne diroit-on pas, répondis-je, que l'estime et l'amitié sont quelque chose de bien chaud? Je vous estime, Monsieur; je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. Je voudrois pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'est pas en moi; ainsi je ferai mieux de prendre demoin la poste et de m'en retourner. Comment, Monsieur, lui dis-je, vous prétendriez me laisser ici entre Célénie et mon mari? En vérité vous voulez me faire jouer un joli personnage. Madame, répliqua-t-il, je vous en proposois un autre qui n'étoit pas si indécent. Alménidore, lui dis-je, asseyons-nous et parlons sensément; j'y consens, reprit-il. (Je fis une faute de m'asseoir; et je ne vous le dis, ma fille, que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous serez seule avec un homme.) Eh bien, Madame, me dit Alménidore, me voilà prêt à vous entendre : parlez-moi avec vérité, lui dis-je, quel est votre but? Mon but, reprit-il, étoit de vous plaire, je vois bien que je n'y parviendrai pas à présent, mon dessein est de ne vous plus aimer; je sens trop que le second projet

ne réussira pas mieux que le premier. Mais, m'écriai-je, quelle est cette idée-là de m'aimer, car je jurerois que cet amour s'irrite par la contradiction? Ah! Madame, me dit-il, ne m'accablez pas par vos doutes, c'est bien assez de vos rigueurs? Par exemple, lui dis-je, pour le consoler un peu, je vous crois fort honnête homme, mais je vous juge bien léger. Est-ce à vous, Madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez? Il me prit la main, je la lui laissai; il la baisa, je me troublai, je m'en aperçus; apparemment que je me défendois mal, car Alménidore me pressoit davantage, mais cependant avec une vivacité mêlée de crainte; je voulus l'intimider encore, en feignant de me fâcher. Ah! pour le coup, Monsieur, lui dis-je, c'est pousser le manque de respect trop loin; il se ralentit à ces mots; j'étois rouge, il l'imputa à ma colère, je crois qu'il se trompoit; il me demanda le sujet qui m'irritoit; je le traitai d'impertinent; ce mot le rendit immobile, et son immobilité me rendit la raison; j'eus honte d'avoir été si près du danger; je prenois le parti de m'éloigner, lorsque j'aperçus très-près de nous Thémidore assis sur le gazon à côté de Célénie. Il ne me dit rien, mais je crus remarquer qu'il me railloit par ses regards; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre conversation, et je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous proposa une promenade, et nous conduisit

dans le même endroit, où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé, sur lequel je vis ces mots écrits en très-gros caractères : *Route de l'occasion perdue;* il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Alménidore, qui portent le nom de celle-là. Alménidore fut interdit, et je fus confondue. Nous quittâmes la campagne le lendemain : je ne cessai pas de faire des réflexions; je m'accablai moi-même de reproches; la certitude où j'étois que Thémidore étoit instruit de ma foiblesse, me le rendit insupportable : je lui déclarai que j'étois entièrement dégoûtée du monde, et que je voulois me retirer dans une de ses terres : nous nous séparâmes amicalement; je le priai de m'oublier : je cherchai un asile dans l'Abbaye de..., où, sous le nom d'Elmasie, je touchai la pension que je m'étois réservée. J'appris depuis ce temps toutes les adversités de Thémidore, j'en fus attendrie; j'oubliai tous ses procédés; je pensé que dès que l'on est malheureux, on cesse d'avoir tort. Nous nous sommes retrouvés, nous nous sommes réunis, nous sommes convenus de nos foiblesses : les avouer c'est vouloir s'en corriger. Depuis que nous vivons, je sens le calme renaître dans mon âme, je commence à connoître que je suis dans la route du bonheur. Deux époux se retrouvent toujours, il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux : nous jouissons d'une félicité parfaite, parce que nous jouissons de nous-mêmes, et que nous sommes parvenus

à nous estimer. Après ce récit, Aldine tint ce discours à Zélamire : ma mère, je vous suis assurément bien obligée de vos instructions, j'espère que vos expériences me suffiront ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappé belle.

TANT-MIEUX

POUR ELLE

CONTE PLAISANT

Il y a commencement à tout.



TANT-MIEUX
POUR ELLE

CONTE PLAISANT

CHAPITRE PREMIER

Qui promet plus qu'il ne tient.



E Prince *Potiron* étoit plus vilain que son nom; le Prince *Discret* étoit charmant; la Princesse *Tricolore* étoit plus fraîche, plus brillante qu'un beau jour de Printemps: elle détestoit *Potiron,* elle adoroit *Discret* et fut forcée d'épouser *Potiron.* Tant mieux pour elle.

Il n'y a point d'art dans cette façon de conter. On fait le dénouement en même-temps que l'exposition; mais on n'est pas dans le secret du Tant-mieux, et c'est ce que je vais développer avec toute la pompe convenable à la gravité du sujet.

Potiron, quoique laid, sot et mal fait, n'étoit pas légitime. Sa mère étoit si exécrable, qu'aucun homme n'avoit eu le courage de l'épouser; mais sa richesse lui tenoit lieu de charmes; elle achetoit ses amans, et n'avoit d'autre arithmétique que le calcul de son plaisir; elle le payoit selon le temps qu'elle le goûtoit; elle ne donnoit jamais que des à-compte, et *Potiron* avoit été fait à l'heure.

Il avoit la tête monstrueuse, et jamais rien dedans; ses jambes étoient aussi courtes que ses idées; de façon que, soit en marchant, soit en pensant, il demeuroit toujours en chemin: mais comme il avoit ouï dire que les gens d'esprit font des sottises, et n'en disent guère, il voulut trancher de l'homme d'esprit; il résolut de se marier.

Madame sa mère, la Fée *Rancune,* rêva longtemps pour savoir à quelle famille elle donneroit la préférence de ce fléau, et son choix s'arrêta sur la Princesse *Tricolore,* fille de la Reine des Patagons. Cette Reine méprisoit son mari, et ne se soucioit pas de ses enfans, faisoit grand cas de l'amour et peu de ses amans; elle avoit plus de sensations que de sentimens; elle étoit

heureusement née. Un an après son mariage, elle mit au jour un Prince qui promettoit beaucoup. Il s'éleva dans le Conseil une grande discussion au sujet de son éducation. Le Roi prétendoit qu'à titre d'étranger, il avoit le droit de mettre son fils au Collége des Quatre-Nations. La Reine s'y opposa; le Roi insista; la Reine répliqua; l'aigreur se mit de la partie, et le petit Prince qui, vraisemblablement, avoit un bon caractère, mourut, pour les mettre d'accord.

La Reine qui vouloit renouveller la dispute, se détermina à avoir un autre garçon: elle en parla à ses amis; elle devint grosse, elle en fut enchantée: elle n'accoucha que d'une fille; elle en fut désespérée. On délibéra longtemps pour savoir comment on nommeroit cette petite princesse. La Reine alors n'avoit que trois amants, dont l'un étoit brun, l'autre blond, le troisième châtain; elle donna à sa fille le nom de *Tricolore,* ce qui prouve que cette Majesté avoit une grande idée de la justice distributive. Le Roi, qui n'étoit pas un bon Roi, parce qu'il n'étoit qu'un bon homme, crut ouvrir un avis merveilleux, en proposant de conduire sa fille dans une maison de Vierges. La Reine le contraria, et dit qu'elle ne le vouloit pas, de peur que sa fille ne connût les ressources avant de connoître le plaisir. Le Monarque ne répondit rien, faute de comprendre. J'imagine qu'il ne fut pas le seul; mais on vit sourire cinq ou six Courtisans, ce qui fit croire qu'ils y entendoient finesse. Il y a des

sots qui sont heureux au rire ; le hasard les sert souvent comme des gens d'esprit.

Tricolore fut élevée à la Cour; elle eut le bonheur de plaire, parce que personne ne lui en enseigna les moyens: on négligea son éducation; on ne se donna pas la peine de gâter son naturel: elle étoit simple, naïve, ne se croyoit pas aimable, et cependant désiroit qu'on l'aimât beaucoup. Les femmes la trouvoient bornée, les hommes lui jugeoient des dispositions, et la Reine, qui commençoit à en être jalouse, crut qu'il étoit temps de la marier, et de l'envoyer dans les pays étrangers. On la fit mettre dans les petites Affiches: on va voir ce qui en arriva.

CHAPITRE II

Façon de faire des entrevues.

La Reine reçut beaucoup d'Ambassadeurs au sujet du mariage de la Princesse. Il ne fut cependant question ni de sa figure, ni de son caractère; on ne chercha ni à la voir, ni à la connoître: on fit des perquisitions exactes sur l'étendue de ses revenus; on ne demanda pas son portrait, mais on prit l'état de ses biens.

La Reine, de son côté, eut la prudence de prendre des mesures aussi sensées, pour le bon-

heur de sa fille: elle fut fort tentée de la donner au fils du Roi de *Tunquin,* parce que son Ambassadeur étoit beau et bien fait. Elle étoit sur le point de se décider, lorsque le Prince *Discret* lui fit demander la faveur d'une audience. La Reine, toujours pleine de dignité, mit son rouge, plaça ses mouches, prit son déshabillé, et s'étendit sur son petit lit en baldaquin.

Grande Reine, dit le Prince en faisant une profonde inclination, je crains bien de manquer de respect à Votre Majesté. Cela seroit plaisant, repliqua la Reine; d'autres que moi s'offenseroient de ce début, je ne le trouve point du tout révoltant. Madame, poursuivit le Prince, j'ai une demande à vous faire; je ne m'adresse qu'à vous et point au Roi. Je suis le fils de la Fée *Rusée.* Vous tenez d'elle, à ce qu'il me paroît, dit la Reine; d'ailleurs votre air est intéressant; vous avez de grands yeux noirs, je parierois que vous n'êtes pas capable de mauvais procédés. J'en ai même de bons, repartit le Prince, le plus souvent qu'il m'est possible. Ah, Madame! continua-t-il en soupirant, que *Tricolore* est aimable! C'est une assez bonne enfant, reprit la Reine, cela n'a encore idée de rien: je ne sais; mais si j'étois homme, je ne pourrois pas souffrir les petites filles: je vois cependant qu'elles sont à la mode; le goût se perd: il n'y a plus de moeurs. C'est parce que j'en ai, dit le Prince, que j'ai des vûes sur la Princesse. Des vûes? interrompit la Reine. Qu'est-ce que c'est que

des vûes sur ma fille? Vous commencez à me manquer de respect. Ce seroit bien contre mon intention, répondit *Discret;* je veux seulement prouver à Votre Majesté... Que vous n'avez point d'usage du monde, dit vivement la Reine; je vois que vous voulez plattement devenir l'époux de *Tricolore;* vous ne vous rendez pas justice; en vérité, Prince, vous valez mieux que cela. En ce moment, la Reine fit un mouvement qui laissa voir sa jambe; elle l'avoit très-bien faite; le Prince étoit jeune, il étoit susceptible; la Reine s'en aperçut, et reprit ainsi la conversation.

Je ne vous crois pas sans ressources, au moins Le Prince avoit toujours les yeux fixés sur cette jambe. En vérité, Madame, poursuivit-il, plus je vous examine, plus je trouve que Mademoiselle votre fille vous ressemble. Il peut bien y avoir quelque chose, dit la Reine; et vous voulez donc absolument l'épouser? J'avoue, s'écria le Prince, que c'est l'unique objet de mon ambition. La Reine prit le prétexte du chaud pour se découvrir la gorge. Hé bien, continua-t-elle, il faut faire l'entrevue. Madame, reprit le Prince, j'ai l'honneur d'être connu de la Princesse, je lui fais quelquefois ma Cour, et je crois pouvoir me flatter qu'elle ne blâmera pas la démarche que je fais; ainsi une entrevue me paroît totalement inutile. Que vous êtes neuf, dit la Reine! Je suis bien sûre que vous ne voyez jamais ma fille, que lorsqu'elle tient appartement; la conversation ne peut rouler alors que sur des sujets vagues;

il n'est pas possible de s'étudier, ni de se connoître : il faut se voir en tête-à-tête.

Le Prince, comblé de joie, approuva beaucoup et dit avec transport : Oui, je conçois, Madame, qu'une entrevue est nécessaire. Elle se fait à présent, répondit la Reine en fixant le Prince. Il parut étonné ; il regarda de tous les côtés pour savoir s'il n'apercevroit pas *Tricolore.* Ma fille a confiance en moi, reprit la Reine ; je suis une autre elle-même ; c'est moi qui la représente ; elle vous acceptera si vous me convenez. Tout ce que je crains, poursuivit-elle avec un air modeste, c'est que ma fille ne vous convienne pas.

Le Prince connut les desseins de la Reine ; il vit qu'il n'obtiendroit *Tricolore* qu'à ces conditions : la Reine étoit encore aimable. Il se détermina et s'exprima en ces termes : Cette façon de faire l'entrevue augmente mon bonheur. En même temps il serra la main de Sa Majesté, qui le lui rendit bien, et qui laissa échapper ces mots : Prince, en vérité, je crois que vous conviendrez à ma fille. Je suis bien certain, continua-t-il vivement, que mon bonheur dépend d'elle. Elle est contente de l'entrevue, répliqua la Reine.

Discret s'imagina en être quitte. Je puis donc me flatter, dit-il en respirant, que le mariage se conclura ? Oui, sans doute, poursuivit la Reine, vos caractères se rapportent ; mais vous savez aussi bien que moi que les Grands s'épousent d'abord par Procureur, c'est moi qui suis char-

gée de la procuration de ma fille. *Discret* ne put pas se méprendre au sens de ce discours; il étoit embarqué; il eût perdu toutes ses espérances, s'il eût seulement balancé. Il fut infidèle par sentiment. La conversation cessa, le plaisir fut en même temps senti et contrefait. La Reine reprit la parole par monosyllabes, et finit par dire en soupirant: Ah, Prince! cher Prince! épousez encore ma fille.

CHAPITRE III

Elle ne s'y attend pas.

La Reine alla chez *Tricolore*, accompagnée du Prince. Hé bien, ma fille! lui dit-elle, convenez que vous avez eu bien du plaisir. *Tricolore* rougit; le Prince se déconcerta; la Reine s'étonna. Je vois, s'écria la Princesse, que le Prince *Discret* ne l'est pas, et qu'il vous a tout dit. Le Prince reprit son sang-froid, et convint qu'il y avoit bien eu quelque chose entre la Princesse et lui, mais que ce n'étoit qu'une misère. Apparemment, dit la Reine, que vous l'avez trouvée seule. Que faisoit donc sa Dame d'honneur? Il y a à parier, répliqua *Discret*, qu'elle faisoit alors ce que fait souvent la vôtre, à ce que j'imagine. Je veux absolument,

continua la Reine, savoir l'historique de cette aventure. Il ne sera pas long, reprit *Discret* en soupirant: j'eus le bonheur de trouver un soir la Princesse livrée à elle-même; elle lisoit un Roman nouveau; j'eus peur que cela ne la dégoûtât de l'amour: je fis une dissertation sur les sentiments; elle parut me prêter toute son attention. Me flattant de l'intéresser, je pris sur moi de vaincre ma timidité; je lui peignis l'état de mon cœur; je m'aperçus qu'elle vouloit m'interrompre; mais sa politesse naturelle, que sans doute elle tient de vous, Madame, me laissa achever. J'eus la témérité de lui baiser la main; elle me laissa faire, parce qu'elle prévoyoit bien que cette faveur ne tireroit pas à conséquence.

Comment, dit la Reine, vous en restâtes-là? Oui, Madame, répondit *Discret*. Comme la Princesse n'a pas tant d'usage du monde que Votre Majesté, elle ne sait pas si bien faire les honneurs de chez elle. Voilà qui est bien, interrompit la Reine, le mariage aura lieu. Elle donna en conséquence les ordres nécessaires; elle songea aux apprêts, commanda les équipages, leva les étoffes, et fit imprimer les billets. Le Roi fut étonné de la nouvelle: il l'avoit pourtant apprise par la Gazette; mais il n'en croyoit rien. Il fit venir la Princesse et la Reine, et demanda si on le prenoit pour le Roi de carreau? Non, Monsieur, répliqua la Reine, car il me fait souvent beau jeu. D'ailleurs vous savez en votre conscience que vous n'avez aucun droit sur la Prin-

cesse. Le mariage se fera ; j'ai consulté les pères. Et moi je vous soutiens qu'il ne se fera pas, s'écria la Fée *Rancune*, que l'on vit paraître dans une désobligeante, avec son fils *Potiron* sur le strapontin. Je prétends que la princesse donne la main à mon bel enfant que voilà.

C'est ce que nous verrons, dit la Fée *Rusée*, qui arriva dans un cabriolet attelé par six renards. Unissons-nous, Madame, dit à l'instant la Reine, je compte sur votre protection. Je vous l'accorde, répondit la Fée *Rusée*, et je vous en donne une preuve bien éclatante. Elle la serra au même instant contre la muraille, la toucha de sa baguette, et la Reine des Patagons devint une fort belle figure de tapisserie. *Tricolore* fit un cri; la Fée *Rancune*, une grimace; le Prince *Potiron*, un gros éclat de rire; le Prince *Discret*, une question; et le Roi des Patagons, un remercîment.

Que c'est une belle chose que les événements dans un conte ! La métamorphose de la Reine étoit un trait de la plus fine politique; la tristesse de la Fée *Rancune* en étoit une preuve; la Fée *Rusée* étoit triomphante; cependant elle ne le sera pas toujours. Que d'aventures opposées et contraires va produire le choc de ces deux Puissances ! O mon fils ! s'écria la Fée *Rusée*, que de plaisirs ! que de peines ! que de bonheur ! que d'accidents ! Comment pourrez-vous soutenir et les uns et les autres ? Allons prendre conseil de notre Grand-Instituteur.

CHAPITRE IV

Qui ne dit pas grand chose.

Le Grand-Instituteur habitoit depuis quelque temps avec une Fée qui ne lui faisoit point payer de loyer; mais qui ne le logeoit pas pour rien. Cette Fée étoit une petite vieille, qui avoit le visage frais, l'esprit serein et l'âme jeune. Elle renfermoit ses passions, et faisoit parade de ses goûts : elle les avoit tous. Elle applaudissoit aux Opéra François, et ne donnoit que des Concerts Italiens. Elle avoit deux Cuisiniers, l'un pour la vieille cuisine, et l'autre pour la nouvelle. Le premier étoit pour le dîner des Savants, et l'autre pour donner à souper à de jolies femmes. Elle ne sortoit que pour le Spectacle; elle n'alloit dans aucune maison; mais la sienne étoit toujours ouverte : elle étoit persuadée qu'on ne doit point chercher le tourbillon, lorsqu'on n'est plus dans l'âge d'y pouvoir jouer un rôle; mais qu'il faut l'attirer chez soi, pour en juger les personnages. Elle aimoit à raisonner le matin avec des gens d'esprit, à se dissiper le soir avec de la jeunesse. Elle se garantissoit de l'ennui, dès qu'elle voyoit qu'on s'amusoit; et le plaisir s'éloignant d'elle, elle avoit du moins l'adresse d'en rapprocher la perspective.

Comme elle craignoit la solitude, tous ses Palais touchoient aux différentes maisons du

Roi des Patagons. C'étoit une Fée suivant la Cour. On n'étoit pas du bon air, lorsqu'on ne lui avoit pas été présenté. Elle crut que c'étoit là le seul motif qui engageoit la Fée *Rusée* à lui amener le Prince *Discret*. Elle le trouva fort bien, et lui dit que sa figure étoit plus à la mode que son nom. La conversation roula d'abord sur des lieux communs: ce sont de bons amis qui ne manquent jamais au besoin. On parla ensuite de l'événement du jour. La Fée *Rusée* dit que la Reine étoit changée en figure de tapisserie. La petite vieille s'écria aussitôt: Tant mieux. Madame, reprit le Prince, je vous avoue que je n'ai pas assez de pénétration, pour sentir l'à-propos de ce tant mieux-là. J'aime avec passion *Tricolore*. Tant mieux, dit la Fée. Je crains, repartit *Discret*, que ce ne soit pas tant-pis. La Reine approuvoit mon amour; maintenant elle n'est plus en état de me donner son agrément. Tant mieux, poursuivit la Fée. Je ne vous conçois pas, dit le Prince: mon père est vertueux, mais foible; la Fée *Rancune* en obtiendra la Princesse pour son fils *Potiron*. Tant mieux, s'écria la Fée d'une voix haute, tant mieux, mon cher enfant. A votre âge on sent fortement; mais on ne va pas loin, à moins que d'être un de ces hommes privilégiés tel que le Grand-Instituteur.

C'est un ami des Dieux, qui tire partie de tout. Il contemple sa gloire dans le passé, son plaisir dans le présent, et son bonheur dans

l'avenir. Rien ne l'afflige, rien ne le décourage; c'est pour cela qu'on le nomme le Grand-Instituteur de tous les tant mieux du monde. Je vais vous le chercher, il vous consolera. Madame, dit le Prince à sa mère, lorsqu'ils furent seuls, connaissez-vous ce Monsieur Tant mieux-là? Oui, mon fils, repliqua la Fée; c'est un saint personnage qui fait beaucoup de bien: il se met à la portée de tout le monde. Voit-il une femme qui n'est plus jeune, il dit aussitôt: Tant mieux, et peut-être n'a-t-il pas tort: il y a plus de tant mieux qu'on ne croit dans une femme d'un certain âge. En aperçoit-il une qui tient encore la naïveté de l'enfance, il ne manque pas de dire, eh! Tant mieux; et je pense, mon fils, que vous n'avez pas de peine à en imaginer les causes. Lui apprend-on qu'une femme aime son mari à la folie: Tant mieux, s'écrie-t-il à l'instant; pour aimer son mari, il faut avoir une âme bien sensible: cette femme appartiendra un jour à la société; c'est un effet pour le commerce. Est-il instruit qu'un époux est détesté: Ah! que c'est bien Tant mieux, dit le saint homme, en roulant des yeux affectueux! c'est une preuve que cette Dame a bien de la justesse d'esprit: je lui juge un beau naturel. Vous me paroissez au fait du sien, dit le Prince. La discrétion l'empêcha de poursuivre, et dans l'instant la petite Fée revint, accompagnée du Grand-Instituteur.

CHAPITRE V

Où le Prince n'est pas gâté.

C'ÉTOIT un homme de cinq pieds six pouces, bien campé sur ses pieds, la jambe peut-être trop fournie, mais mieux cependant qu'une qui l'eût été moins; des épaules larges et effacées, de belles dents, des yeux à fleur de tête, et un nez d'espérance. Je ne sais pas s'il avoit beaucoup d'esprit; mais tout cela vaut mieux que de bons mots. Comme il étoit prévenu que la Fée *Rusée* venoit le consulter, il avoit pris son visage de Prophète; il la salua légèrement, et regarda le Prince comme un Répondeur de Messes.

Seigneur, lui dit-elle respectueusement, votre réputation est si étendue, que j'ai cru devoir vous demander conseil. Vous savez mes bontés pour la Reine. Oui, reprit-il froidement, je suis instruit de tout; le bonheur de votre fils est votre unique objet, il est fort amoureux, cela est assez simple; il veut se marier, cela est plat; il veut que sa femme soit sage, cela est assez plaisant. Elle ne le sera donc pas, dit vivement le Prince? Vous ou moi l'en empêcherons, repartit le Pontife. Vous voulez vous marier et n'être pas trompé, ce seroit être un original sans copie. Madame votre mère qui a garanti son mari d'un

pareil ridicule, a prévu la misère de vos préjugés, et y a pourvu par la métamorphose de la Reine. Je ne vous comprends pas, interrompit le Prince, avec un ton d'impatience; vos discours sont absolument inintelligibles. Je le crois bien, dit la petite Fée : oh ! c'est un bel esprit que notre Instituteur !

J'en reviens, dit le Prince, à l'enchantement de la Reine. Doucement, dit le Grand-Instituteur, cela ne vous regarde point : ce ne sera pas vous qui le romprez, ce sera moi. Et comment cela, repliqua le Prince? Ah ! comment cela, reprit le Grand-Instituteur, avec un air ironique! Vous savez comment vous avez fait l'entrevue de *Tricolore* chez la Reine. Le Prince rougit. Les deux Fées rirent, et le Prêtre continua ainsi: Vous savez comment vous avez fait cette entrevue, n'est-il pas vrai, convenez-en de bonne foi? Hé bien, sans doute, je le sais; que cela prouve-t-il? Cela prouve, répondit le Grand-Instituteur, que votre science est celle des entrevues, et que la mienne, à moi, est celle de rompre des enchantements. Chacun a ses talents; je n'en dirai pas davantage. J'y consens, poursuivit le Prince; mais, du moins tirez-moi d'un doute cruel. Lequel, de *Potiron* ou de moi, sera assez fortuné pour posséder la Princesse? Vous allez le savoir clairement, repartit le Prophète. Il fit alors trois tours dans la chambre, marqua trois fois trois croissants, ce qui en faisoit neuf, leva trois fois les yeux du côté de la Lune, fit

trois grimaces, trois cabrioles, trois éclats de rire, et prononça cet arrêt infaillible.

Le prince Discret *aura la Princesse* Tricolore, *et ne l'aura pas; tant mieux pour elle. Le Prince* Potiron *aura la Princesse* Tricolore, *et ne l'aura pas; tant mieux pour elle et pour moi.*

Ah! l'habile homme, dit la Fée *Rusée!* Ah! le grand homme! dit la petite Vieille! Ah! le sot homme, dit le Prince *Discret!* Alors l'instituteur, toujours poli, quoiqu'inspiré, fit une révérence à la Fée *Rusée,* présenta la main à la petite Vieille, et prit congé du Prince, en lui disant: demeurez toujours le bien illuminé.

CHAPITRE VI

Suite des Tant-mieux.

Le Prince resta fort sot: ce n'est pas le seul agréable à qui cela soit arrivé. Madame sa mère fut elle-même embarrassée; mais le Grand-Instituteur étoit bien loin de se trouver en pareil cas; la Fée *Rancune* l'attendoit dans son cabinet avec la Princesse *Tricolore.* Elles étoient venues accompagnées du Roi des Patagons et du beau *Potiron.* On peut être mieux en Écuyers.

La Reine ne fut pas plutôt métamorphosée, que le Roi se crut capable de gouverner, parce qu'il n'avoit plus personne pour le conduire. Il tint tête à la Fée *Rancune;* il insista sur le mariage de *Tricolore,* avec le Prince *Discret,* et se fonda sur la volonté de la Reine. Si ce n'est que cela, lui répondit la Fée, je vais vous mettre à votre aise sur ce petit scrupule. Souvenez-vous que le Destin a déclaré que la Reine ne seroit en droit de marier que les enfants dont vous seriez le père. Voilà qui est bien, dit le Roi, je n'aime point à disputer; mais, en ce cas, votre fils pourra me ressembler. *Potiron,* qui savoit vivre, lui repliqua poliment: Vous croyez que tout le monde est aussi paresseux que vous; je me charge d'être le père de mes enfants; mais je veux savoir si personne ne se mêlera de mes affaires, et c'est pour cela qu'il faut aller trouver le Grand-Instituteur.

Du plus loin qu'il l'apercut, il lui cria : Divin Oracle, je veux me marier. Et moi je ne le veux pas, poursuivit *Tricolore.* Hé bien, repartit le Grand-Instituteur, vous avez raison tous les deux. Nous venons vous demander, dit la Fée *Rancune,* ce qui en arrivera? Bien des choses, répondit l'homme inspiré. Je dois premièrement vous avertir que le mari de la Princesse et son amant seront deux. Écoutez-moi... l'avenir se découvre à mes regards...

Le Prince Discret *aura les prémices de la Princesse; Tant mieux pour elle. Le Prince*

Discret *n'aura pas les prémices de la Princesse; tant mieux pour moi.*

Vous n'avez pas le sens commun, dit à l'instant *Tricolore;* voilà deux Oracles qui se contredisent. Ils n'en sont pas moins vrais, repartit le Prophète. Je puis donc m'attendre, dit *Potiron,* que si j'épouse cette Demoiselle, je n'en aurai pas les gants? Cela demande explication, répliqua le Grand-Instituteur. Elle vous apportera ses prémices, cela est certain; mais il faudra qu'auparavant elle eût dix-sept enfants.

Voilà un honnête homme, dit *Tricolore,* qu'il faut loger aux Petites-Maisons. Ne vous en moquez pas, interrompit le Roi, voilà le style de la chose. Le Grand-Instituteur reprit son enthousiasme. Je vois encore, continua-t-il, d'autres événements qui vous feront trembler, et qui sont pourtant des tant mieux. *Tricolore,* loin d'être intimidée, fut rassurée par ces paroles : elle se flatta que le bonheur du Prince *Discret* seroit peut-être un de ces tant mieux-là. L'homme divin le conjectura sur sa physionomie, et prononça ces mots terribles :

Je sais ce que vous pensez; mais, ô Princesse, que vous vous abusez! Vous donnerez la mort à votre amant, et ce sera tant mieux pour lui. O Ciel! s'écria *Tricolore,* cela se pourroit-il? Mais, dit *Potiron,* cela ne laisse pas que de faire un joli caractère : si elle traite ainsi un amant, jugez de l'accueil qu'elle fera à son mari. Son

mari, reprit le Prophète, en sera quitte pour la colique. Ah! je ne balance plus, repartit *Potiron*, elle sera ma femme. Ah! Fée *Rusée*, poursuivit la Princesse, en criant de toutes ses forces, ah! Fée *Rusée*, le souffrirez-vous? Ah! Fée *Rusée*, secourez-moi. La Fée *Rusée* écoutoit finement à la porte avec Monsieur son fils. Elle parut sur le champ, marmotta quelques mots, posa sa main sur le joli visage de *Tricolore*, qui devint une perdrix bien gentille. Tant mieux, dit le Grand-Instituteur. Dans le même instant, la Fée toucha de son petit doigt le Prince *Discret*, qui, comme vous croyez bien, parut un coq-perdrix fier et tout plein d'amour. Tant mieux, s'écria encore le Grand-Instituteur.

On se représente la joie de nos amants; mais qu'on juge de leur désespoir, lorsque la Fée *Rancune* saisit *Tricolore*, en disant : Doucement, doucement, ma mie, nous vous mettrons en cage: comme vous êtes bien amoureuse, vous ferez une chanterelle admirable. Vous appellerez souvent, Monsieur *Discret* ne manquera pas d'arriver; mon bel enfant *Potiron* se cachera, c'est ce qu'il fait de mieux: je lui donnerai un bon fusil, il tuera son rival le coq, et puis je ferai si bien, que son mariage s'accomplira. Le Roi des Patagons, qui se souvint que l'Oracle avoit prédit à la Princesse qu'elle donneroit la mort à son amant, ne put s'empêcher de pousser un soupir, et de dire : Ah! pauvre Prince! te voilà expédié. Et *Tricolore*

aussi, continua le Grand-Instituteur; ce sera bien tant mieux pour elle.

CHAPITRE VII

Qui est très-court, et qu'on trouvera peut-être trop long.

Le Prince *Discret,* devenu coq-perdrix, fut moins tendre et plus ardent; c'est prendre un bon parti. La Princesse *Tricolore*, enfermée dans sa cage, sentit, à n'en pouvoir douter, qu'elle ne feroit pas la bégueule. Le Prince *Potiron* fit préparer ses armes, et la Fée *Rancune* ordonna que l'on fît un grand trou. (Le Lecteur touche au grand intérêt.) Le Soleil commençoit à baisser, et le calme du soir, rassurant les habitants des plaines, les invitoit à profiter de leur bonne santé. *Potiron* partit, arriva, se plaça; on posa la cage à dix pas de lui, et la Fée *Rancune* se retira à l'écart. *Tricolore* qui connoissoit cette espèce de trafic, se promit bien de ne pas donner le plus petit appel; mais chez une perdrix, comme chez bien d'honnêtes personnes, souvent le physique l'emporte.

Tricolore, qui sentoit le coq à cœur-joie, laissa involontairement échapper des *kiriques,*

kiriques. Discret, en cet instant secoua ses ailes, se redressa, s'éleva sur ses pattes, se rengorgea, tourna autour de la cage, se plaça dessus, en redescendit, alla vis-à-vis la perdrix, passa la tête à travers les barreaux, présenta son bec, et fit des cris d'amour.

Outré de dépit, *Potiron* le coucha en joue, et tira le déclin; mais tel maître, telle arme : celle de *Potiron* fit *crac;* il se hâta de réparer la chose; mais *crac* encore, et toujours *crac.* Ah, maudite arme! ah, chienne de patraque! s'écrioit-il, écumant de fureur! Tandis qu'il perdoit son temps, le coq ne perdit pas le sien; il fit si bien, qu'il souleva la porte de la cage, et fut le plus heureux des coqs à la barbe de son rival. *Potiron* ne pouvoit pas sortir de son trou; son ventre étoit trop gros, ses jambes trop courtes; il se mit à crier de toutes ses forces : Hé! ma chère mère, ma chère mère; venez donc vite empêcher ce vilain. La Fée *Rancune* ne fit qu'un saut, elle avoit déjà la main sur le Prince *Discret;* mais la Fée *Rusée,* qui étoit présente, quoiqu'on ne la vît point, rendit dans l'instant son fils invisible comme elle. *Rancune* le chercha en vain. Madame, dit *Potiron,* voilà une Princesse qui a bien peu de pudeur. Je l'en punirois, répondit la Fée, mais on doit respecter son fruit. On la rapporta au Palais, elle pondit ses dix-sept œufs; il ne s'en trouva pas un de clair : ainsi *Tricolore* eut dix-sept perdreaux du premier lit, sans avoir perdu ses pré-

mices de Princesse. Un des Oracles du Grand-Instituteur se trouva vérifié. Dès que ses enfants furent revêtus de queues, on les mit en liberté, et la Fée *Rusée* rendit à la mère sa forme naturelle.

Ah! Madame, s'écria-t-elle, transportée de joie, que je vous ai d'obligations! mais, de grâce, qu'est devenu votre fils? La Fée *Rusée,* à cette question, tomba dans la tristesse, garda le silence pendant un moment, et fit cette réponse: Vous n'en aurez des nouvelles que trop tôt : le Grand-Instituteur ne se trompe pas; vous ne pouvez vous dispenser d'ôter la vie à votre amant; et, dès le soir même qu'il mourra, vous serez forcée d'épouser *Potiron.* *Tricolore* voulut gémir; mais la Fée *Rusée,* qui prévit que cela ne seroit pas amusant, la laissa seule, et fit fort bien. Je l'imiterai, et je ne rendrai pas compte des réflexions de la Princesse. Ce que l'on se dit à soi-même, n'est pas toujours bon à dire aux autres.

CHAPITRE VIII

Où l'on verra le Grand-Instituteur en presse.

Il est seulement nécessaire de savoir que *Tricolore,* après avoir beaucoup rêvé aux moyens

d'éviter ses malheurs, se détermina à ne point passer les jardins de la Fée *Rancune,* afin de ne point rencontrer le Prince *Discret:* car, disoit-elle fort bien, si je ne le trouve pas, il sera bien difficile que je le tue. On voit par là combien cette Princesse étoit forte pour le raisonnement.

Le lendemain, jour de grande chaleur, *Tricolore,* vers le soir, voulut prendre le frais : elle gagna une pelouse verte à faire plaisir ; elle ne put résister à l'envie de se coucher sous le feuillage d'un gros chêne : elle s'y endormit. On croit que je vais faire arriver le Prince *Discret;* non, ce sera le Grand-Instituteur : il n'y a rien à perdre. Le hasard l'avoit conduit en ce lieu ; il devoit faire un discours sur les inconvénients de la chasteté ; il venoit le préparer dans ce bois solitaire. Qu'il trouva un beau texte, en découvrant *Tricolore* endormie ! J'ignore quelle étoit l'attitude de la Princesse ; mais le Prêtre s'écria : Ah, Sainte Barbe ! que cela est joli ! il se cacha derrière un buisson ; il craignoit de faire du bruit, et ne pouvoit cependant s'empêcher de taper du pied. Il étoit prêt à frémir : son transport redoubla, lorsqu'il entendit la princesse qui dit *Ahi!* en faisant un petit mouvement. Il devint séraphin ; mais toutes les puissances de son âme furent occupées en voyant *Tricolore* ouvrir ses yeux à moitié, et prononcer ces mots d'une voix douce : Ah ! que cela me chatouille ! Elle parut se ren-

dormir; mais la minute d'après, elle s'éveilla tout à fait, en s'écriant : Ah! que cela est chaud! Elle se croyoit seule; elle regarda et trouva un ver luisant caché dans l'herbe, et placé le plus heureusement du monde.

Un lecteur pénétrant jugera aisément, par la façon dont ce ver luisant se plaça, que c'étoit le Prince *Discret* métamorphosé par sa mère. La Princesse le prit, et le considéra avec un air de complaisance, comme si elle se fût doutée de ce que c'était. Quoi, dit-elle! voilà ce qui m'a tant émue! cela est plaisant. Voyons cependant s'il ne m'a pas piquée. En cet instant critique, le Grand-Instituteur creva dans ses panneaux, et malgré lui s'écria : Ouf, je n'en puis plus.

La pauvre *Tricolore* fut saisie de frayeur et de honte. Hé quoi! Monsieur, qui vous auroit cru? On voit bien que les Prêtres mettent leur nez partout. Le Grand-Instituteur, qui ne répondoit qu'à ses idées, repartit en soupirant : Ah! que ce ver luisant est heureux! Vous appelez cela un ver luisant, dit la Princesse? Oui, répliqua l'Instituteur. J'admire la sagesse de la nature, qui lui a placé une étincelle de feu sur la queue. En effet, cela est drôle, continua *Tricolore* : et qu'en concluez-vous? Que cet insecte lumineux, répondit le Prophète, me cache peut-être un amant. A ce mot d'amant, *Tricolore* tressaillit; elle tomba dans la rêverie, contempla le ver luisant, et prononça ces mots d'un air intéressant : Le pauvre petit, qu'il est gentil!

mais savez-vous bien, poursuivit-elle, en réfléchissant à la place où elle l'avoit trouvé, savez-vous bien que vous pourriez avoir raison, et que c'est peut-être un amant.

N'en doutez pas, dit le Grand-Instituteur : cette étoile n'est qu'une étincelle que l'amour a laissé tomber dessus le flambeau. Madame, continua-t-il, ayez la bonté de le serrer un peu pour voir s'il remuera la queue. *Tricolore* fut curieuse de cette expérience, elle appuya ses deux doigts ; mais, ô surprise ! ô terreur ! elle sentit jaillir du sang, et sur-le-champ elle entendit la voix du Prince *Discret,* qui dit : Ah ! *Tricolore,* je meurs de votre main ; que je vous suis obligé. Le Prince expira, la Princesse s'évanouit, et le Grand-Instituteur s'écria : Victoire, victoire. *Tricolore* vient de tuer son amant ; tant mieux pour lui, tant mieux pour elle, tant mieux pour moi.

CHAPITRE IX

Le bruit de cet événement répandu, le Roi des Patagons fit battre aux champs ; on publia le mariage de la Princesse et de *Potiron :* rien ne pouvoit le retarder. Le repas se fit ; on mangea plus qu'on ne parla ; on parla plus qu'on ne pensa. La chère fut fine, les plaisanteries furent

grosses, l'ennui succéda, et le Roi charmé de se bien divertir, dit, d'un ton malicieux, qu'il étoit temps de conduire les nouveaux mariés à leur appartement. Je fais grâce de la cérémonie. Le Prince parut bête, *Tricolore* parut triste ; tout cela étoit vrai. La Fée *Rancune* rioit comme rit la haine, le Grand-Instituteur fit une belle exhortation ; mais ce n'est pas ce qu'il fera de mieux. Dès que les époux furent dans la chambre nuptiale, la belle *Tricolore* prit le déshabillé le plus galant; mais ce qui la rendoit encore plus charmante et plus désirable, c'étoit son embarras et sa rougeur : en pareille occasion, la pudeur est toujours en tribut à la volupté.

Potiron n'étoit pas si bien dans son bonnet de nuit. Il avoit cependant une belle robe de chambre couleur de chair. Le Roi crut que c'étoit l'instant de les laisser ; il congédia l'assemblée, et prit le parti lui-même de s'appuyer sur deux de ses Pages, et de se retirer, en disant une ordure qu'il prit pour une finesse.

Dans le moment que tout le monde sortoit, on entendit une voix qui prononça ces paroles : Il n'y est pas encore. Madame, dit aussitôt *Potiron*, permettez-moi de lui donner un démenti. *Tricolore* garda un silence modeste, qui autorisoit les droits de son époux : il alloit en profiter, lorsque la Princesse fit une grimace, une plainte et un mouvement. *Potiron*, plein d'égards, contint son feu, et lui demanda ce qu'elle avoit. Seigneur, répondit-elle, c'est

quelque chose de très-extraordinaire. Sentez-vous du mal quelque part, poursuivit *Potiron?* Seigneur, cela est plus embarrassant que douloureux. Madame, permettez-moi de voir. Je n'ose pas, repartit-elle : si vous saviez où c'est. Vous me l'indiquez, en me parlant ainsi, reprit *Potiron.* En même temps il fit l'examen; mais quel fut son étonnement en apercevant une rose toute épanouie, entourée de piquants! Ah, la belle rose! s'écria-t-il. Madame, seroit-ce par hasard une marque de naissance? Monsieur, dit la Princesse, je crois qu'elle n'y est que de tout à l'heure. Cela est très-singulier, continua *Potiron;* c'est un tour qu'on me joue, ou une galanterie que l'on me fait. Mais j'aperçois des lettres; c'est peut-être une devise; souffrez que je prenne une lumière pour les lire: le caractère en est très-fin, et je le crois d'*Elzevir.*

Potiron alla prendre un flambeau; mais il trouva un changement de décoration. Il n'y avoit plus ni roses, ni piquants; il vit à la place deux grands doigts qui lui faisoient les cornes. *Potiron* se mit en fureur. Madame, s'écria-t-il, vous avez un amant, et voilà ses doigts. Seigneur, qu'imaginez-vous là? Vous me faites injure. Madame, ayez la bonté de vous tenir debout, pour savoir si cela ne changera point. La Princesse se leva, et les deux doigts restèrent. *Potiron* tâcha de réfléchir: il jouoit de malheur toutes les fois que cela lui arrivoit; il en fit une

nouvelle expérience. Princesse, reprit-il avec un air content, tout ceci n'est qu'un jeu ; ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie de la Fée *Rusée,* qui veut arrêter mes plaisirs, en me donnant des ombrages sur vous. Je remarque que ces deux doigts ne peuvent m'empêcher de vous donner des preuves de mon estime. Ils disparaîtront, sans doute, lorsque je les aurai méprisés. Il eut alors un désir déplacé (il n'y avoit jamais d'à-propos chez lui) il voulut se satisfaire ; mais les deux doigts devinrent aussitôt deux pinces qui le serrèrent impitoyablement. Il jeta les hauts cris ; et ce qui redoubla ses tourments, c'est que dans cet instant la Princesse, par une impulsion involontaire, marcha à reculons avec autant de vitesse, qu'auroit pu faire le meilleur Coureur en allant droit devant lui.

Hé ! mais, Madame, cria-t-il, vous êtes folle ; mais vous n'y pensez pas ; arrêtez-vous donc. Je ne le puis, Monsieur, répliqua-t-elle, en lui faisant sans cesse faire le tour de la chambre. Madame, reprenoit *Potiron,* vous me malmenez trop ; je ne pourrai de ma vie vous être bon à rien. Enfin, au bout d'un grand quart d'heure, *Tricolore* tomba dans un fauteuil, et *Potiron* se trouvant libre, roula par terre, sans aucun sentiment.

CHAPITRE X

Façon de rompre un enchantement.

POTIRON reprit sa connoissance; ce n'étoit pas reprendre grand'chose : il ouvrit les yeux, regarda la Princesse, et lui tint ce discours tout rempli de bon sens. Madame, j'aimerois beaucoup mieux que vous me menaciez par le nez. La Princesse, un peu remise, eut envie de rire; elle se retint cependant, et ne répondit rien. Y sont-ils encore, poursuivit *Potiron?* J'en ai peur, dit *Tricolore.* C'est ce qu'il faut voir, dit le Prince. Il les trouva plus que jamais, en forme de compas, avec les mêmes paroles : *Voilà pour toi.* Le caractère en étoit tout au plus gros. Je suis fort aise de les retrouver, s'écria *Potiron;* j'ai dans ma poche une paire de ciseaux que ma mère m'a donnés : ils ont la vertu de couper toutes les choses enchantées. L'épreuve réussit; il rasa les deux doigts; mais la rose et les épines prirent la place aussitôt avec ces mots écrits : *Voilà pour lui.* Il fit la même opération sur ce nouvel enchantement, les deux doigts reparurent, et toujours : *Voilà pour toi.*

Madame, dit le Prince, il me paroît que voilà une place qui n'est jamais vacante. C'est l'horoscope qu'on en a toujours tirée, répondit *Trico-*

lore. Ce que je ne conçois pas, repartit *Potiron,* ce sont ces deux devises : *Voilà pour toi ; Voilà pour lui.* Je crois qu'il y a beaucoup d'esprit là-dedans ; mais je ne l'entends pas. La première devise, repliqua la Princesse, me paroît la moins obscure : il me semble que l'emblème en facilite l'intelligence. La Fée *Rancune* et la Fée *Rusée* arrivèrent pendant cette discussion. Mon fils, dit *Rancune,* je sais que vous êtes dans l'embarras ; mais vous n'en êtes pas quitte. Est-ce comme cela que vous venez m'en retirer, repartit *Potiron ?* Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette rose et ses accompagnements ? C'est mon présent de noces, répondit la Fée *Rusée.* Pour un présent de cette espèce, reprit *Potiron,* il est bien à sa place. Et les deux doigts ? Les deux doigts, poursuivit *Rancune,* sont le présent de mon fils. Il les a donnés à la Princesse, et l'a chargée de vous les rendre. Malheureusement dit la Fée *Rancune,* ils resteront là jusqu'à ce qu'ils soient à leur destination naturelle ; c'est une pièce d'attente : cependant ils disparoîtront tout à fait, s'ils ne vous empêchent pas d'être heureux avec la Princesse. Essayez, mon cher fils. Non, parbleu, cria *Potiron,* je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Puis, se ravisant : je vais, dit-il, tenter encore une fois de rompre l'enchantement ; ainsi, Mesdames, ayez la bonté de vous retirer.

Potiron, en effet, plein d'un nouveau courage, voulut s'emparer de la rose enchantée ; les

peines ne le rebutèrent pas. Hélas ! il est la dupe de sa valeur; il se trouva enveloppé dans vingt mille fusées de la Chine, dont la flamme étoit de toutes couleurs. *Potiron* fut traité en enfant perdu. Au feu! au feu! s'écria-t-il. Seigneur, lui dit la Princesse, prenez bien garde qu'il n'y vienne des cloches.

Il y a de la magie dans tout ce qui se passe ici, reprit le Prince *Potiron*. C'est sans doute, répondit la princesse, encore une galanterie de la Fée *Rusée* : il n'y a point eu de feu au fruit; elle vous l'a réservé pour une meilleure occasion : il faut avouer que l'on a poussé bien loin la perfection de l'artifice. Les deux Fées reparurent, en disant : Ah ! qu'il sent ici le brûlé! il y a raison pour cela, répondit *Potiron;* si l'artillerie du Roi est aussi bien servie que celle de sa fille, je défie que l'on prenne ses Places. Il y a un moyen tout simple de lever cet obstacle, poursuivit la Fée *Rusée*. Vous savez bien que madame votre belle-mère la Reine a été métamorphosée en figure de tapisserie. Hé! bien, répliqua *Potiron*, qu'est-ce que cela me fait à moi ? Je sais parfaitement que c'est une de vos facéties; mais je n'en vois pas la fin. Je vais vous l'apprendre, dit *Rusée* d'un ton plein de bonté : il est naturel que je prenne le parti de mon fils; il étoit amoureux de la Princesse. Parbleu, interrompit *Potiron*, j'en ai été assez témoin le soir de la chanterelle; mais, grâces au ciel, il est perdu ce petit Monsieur-là. Il se

retrouvera, reprit la Fée. Je reviens à l'événement.

Voyant donc que mon fils étoit amoureux de la Princesse, et que vous étiez en droit de l'épouser, j'ai du moins cherché à vous empêcher de jouir de votre bonheur, et, pour y parvenir, j'ai jugé à propos de former un enchantement sur la Reine, et un autre sur *Tricolore*. Le dernier ne pourra être rompu, que préalablement le premier ne l'ait été : ainsi vous ne ferez disparoître la barrière qui vous prive de la Princesse, qu'en rendant à la Reine sa forme naturelle. Je vous crois beaucoup d'esprit, répartit *Potiron,* mais je ne vous trouve pas le sens commun ; comment voulez-vous que je fasse, pour que la Reine cesse d'être une figure de tapisserie ? C'est, répliqua la Fée, en la traitant comme vous vouliez traiter Mademoiselle sa fille. Qui ? moi ! reprit brusquement le Prince, que j'aie commerce avec une Reine de haute-lice ? Vous n'y pensez pas. Que trop, répondit *Rancune :* il faut que vous fassiez cette politesse à la Reine des Patagons, ou ce sera un autre qui désenchantera la Princesse. Mais en vérité, s'écria *Potiron,* je vous jure en honneur, que cela m'est impossible. Hé bien ! dit froidement la Fée *Rusée,* qu'on aille chercher le Grand-Instituteur.

CHAPITRE XI

Qui n'étonnera personne.

Il arriva en habit long, et demanda à ces Dames ce qu'elles désiroient de son petit ministère. Ce n'est qu'une bagatelle, dit *Potiron :* il s'agit de traiter cette Reine, comme vous avez coutume de traiter les jolies femmes. Vous voulez m'éprouver, répondit le Pontife. Hé bien! quand cela seroit, reprit *Potiron,* l'épreuve ne vous feroit qu'honneur. Seigneur, reprit le Grand-Instituteur, je sais trop le respect que je vous dois. Je vous en dispense, répondit *Potiron:* je sais fort bien que cette grande figure-là est ma belle-mère; mais vous pouvez lui manquer de respect tant que vous voudrez, sans que je m'en formalise. Vous ne m'entendez pas, répliqua l'Instituteur: je n'essayerai point de désenchanter la Reine; je ne veux pas aller sur vos brisées. Rompre ce charme sont vos affaires; la mienne est de lever celui de la Princesse. Permettez-moi d'aller à mon petit ouvrage. Plaît-il, Monsieur le Curé, dit vivement le Prince? Seigneur, continua la Fée *Rusée,* avec l'air de quelqu'un qui meurt d'envie de rire, le Destin a déclaré que ces deux enchantements, par une bizarrerie singulière, seroient liés entre eux; en rompant l'un, l'autre le sera aussi par un

effet du contre-coup. Il n'y a que vous qui puissiez venir à bout de celui de la reine; et si vous ne voulez pas mettre à profit un si beau privilège, l'honneur de faire cesser celui de la princesse appartient de droit à notre Instituteur. Je me mocque de cela, repartit *Potiron.* Je veux avoir la rose, Seigneur, répondit l'Homme céleste, prenez garde à ces paroles: *Voilà pour lui.* Hé bien! dit *Potiron,* c'est moi qui suis *lui.* Seigneur, continua le Grand-Instituteur, je crois que vous vous trompez; c'est vous qui êtes *toi.* La première devise vous regarde et les deux doigts vous reviendront tôt ou tard; mais je suis sûr que la rose sera pour moi. A ces mots, le Grand-Instituteur tourna ses pas vers la Princesse; *Potiron* s'accrocha à lui pour le retenir; mais l'Instituteur prononça ces paroles avec un ton d'inspiration : *Puissances invisibles, soumises à mes décrets, étendez en ce lieu un rideau sacré qui me sépare des profanes.* On vit sur le champ l'appartement séparé en deux par un beau rideau de velours de Gênes. *Potiron* resta avec les deux Fées du côté de la Reine Tapisserie, et l'Instituteur se trouva du côté du lit seul avec la Princesse. . . .

Potiron devint furieux comme tous les petits hommes: il voulut passer par-dessous le rideau; il crioit de toutes ses forces: Attends, attends-moi, vilain Prêtre. C'est ce qu'il ne faut pas, s'écria *Tricolore.* Ce mot ralluma le transport au cerveau du pauvre Prince: Ah! singe

exécrable, reprit *Potiron,* tu auras à faire à moi. En attendant, dit la Fée *Rusée,* je crois que la Princesse va avoir à faire à lui. Ce qui me console, répartit *Potiron,* c'est qu'il se piquera du moins. Mesdames, un peu de silence, je vous prie; il faut savoir comment il s'en tirera; la chose mérite attention. En même temps il se colla l'oreille contre le rideau; il ne s'attendoit pas au dialogue que voici :

Ah! quel plaisir, dit le grand Instituteur ! Quel plaisir, interrompit *Potiron!* Mais il faut que cet homme soit enragé! Écoutons encore. Ah! que vous me faites de mal, s'écria la Princesse ! Je ne me connois plus, poursuivit le serviteur des Autels. Je vais m'évanouir, reprit *Tricolore.* Chère Princesse, adorable Princesse, beauté vraiment divine, continua le Grand-Instituteur en balbutiant, encore un moment de courage. Ah! je suis morte, dit la Princesse, en jetant un cri perçant. Le charme se rompit, le rideau disparut, la Reine de tapisserie s'élança au col du Grand-Instituteur, en lui disant: Monseigneur, que j'ai d'obligation à votre Grandeur ! Elle passa ensuite devant *Potiron,* et lui adressa ces mots :

Je vous en fais mon compliment, mon gendre. Faut-il se faire écrire chez vous, poursuivit la Fée *Rusée?* Mon fils, continua la Fée *Rancune,* vous n'êtes pas le seul. Seigneur, dit le Grand-Instituteur, j'ai bien des grâces à vous rendre, je serai toujours à vos ordres, toutes les

fois qu'il vous plaira d'augmenter le casuel de mon petit bénéfice. *Potiron* resta seul avec la Princesse; la connoissance ne lui étoit pas encore revenue. *Potiron,* pour la ranimer, voulut lui tâter le pouls; (chacun a sa méthode) elle crut apparemment que c'étoit le Grand-Instituteur. Elle lui serra la main, en disant: Ah! mon cher Abbé! En même temps elle ouvrit les yeux.

Hé quoi! c'est vous, Monsieur, reprit-elle, que faites vous donc là? Ce que je peux, Madame, répondit *Potiron.* (Il avoit toujours la repartie juste.) *Tricolore* devint honteuse, le Prince étoit embarrassé; mais il fut encore plus curieux. Ah! ah! s'écria-t-il d'un air surpris, il n'y a plus ni roses ni piquants; mais, mais cet homme-là a pourtant d'excellents secrets; c'est apparemment, Madame, cette extirpation qui produisoit vos plaisirs? Précisément, répondit *Tricolore.* Je le crois aisément, répliqua-t-il. Cela n'empêche pas que ce ne soit une fort belle opération; mais qu'a-t-il fait de tout cela? Seigneur, dit la Princesse, il l'a emporté pour placer dans son cabinet d'histoire naturelle. Au fond, cela est juste, reprit *Potiron;* c'est-là ce qu'il entendoit sans doute, lorsqu'il m'a remercié d'avoir augmenté son casuel. A parler franchement, je n'en suis pas fâché. Voilà bien de la besogne faite. Je sens que j'ai envie de dormir.

CHAPITRE XII

Qui vise au touchant.

Le lendemain matin étoit consacré au cérémonial de la toilette. Lorsque *Tricolore* en fut débarrassée, après qu'elle eut essuyé toutes les visites des femmes de Cour, qui, ce jour-là plus que de coutume, avoient regrimpé leurs appas, et grimacé leurs mines; après qu'elle eut soutenu lés regards malins de la Reine et de la Fée *Rusée;* après qu'elle eut entendu les plates équivoques de tous les Courtisans, elle crut pouvoir donner l'après-dîner aux réflexions et au repos. A quoi une Princesse peut-elle rêver? A ce qu'elle aime. Par conséquent le prince *Discret* joua un rôle dans la tête de *Tricolore*. (On verra bientôt ce que la tête emporte.) Elle s'imaginoit avoir tué son cher Prince; elle pesoit tout son malheur d'avoir eu un amant qui étoit mort, et d'avoir un mari qui ne pourroit pas être vivant, sans pour cela qu'elle fût veuve. La profondeur de ces méditations l'avoit conduite jusqu'à la fin du jour, lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme lui demandoit un moment d'entretien. Un jeune homme, répliqua-t-elle d'une voie émue, un jeune homme! Oui, Madame, répondit-on; il ne paroît pas avoir plus de vingt ans. Son âge m'attendrit, reprit-

elle; qu'on le fasse entrer: je n'ai pas encore besoin de lumières. On l'introduisit dans l'appartement; mais il y fut pris d'une foiblesse; il s'appuya sur un bureau, et ne put prononcer que cette seule parole d'une voix éteinte: Ah! Mademoiselle! La Princesse fut troublée. Mademoiselle, reprit-elle! que veut dire ce mot? Je me meurs, s'écria le jeune homme; vous êtes donc Madame *Potiron?* Qu'entends-je, ô ciel, dit *Tricolore!* quel son a frappé mes oreilles! Telle étoit la voix expirante de ce pauvre ver luisant, lorsqu'il me remercioit si poliment de l'avoir écrasé; mais plus je le considère, plus je crois le reconnoître. Dis-moi, as-tu toujours eu sur toi cette étoile précieuse? Ah Dieux! répliqua le Prince; puisque vous êtes mariée, il n'est plus d'étoile pour moi. Hélas! je n'en puis plus douter, s'écria *Tricolore,* c'est mon Prince, c'est lui; il voit encore le jour... Il ne tiendroit qu'à vous de me le faire aimer; mais je crains vos préjugés. Je crains... Seigneur, interrompit *Tricolore,* vous serez mieux assis; il vous sera plus commode de parler à tête reposée. J'y consens, répondit *Discret,* pourvu que la vôtre n'en soit pas plus tranquille. Il prit un fauteuil, et *Tricolore* se mit sur sa chaise longue. *Discret* reprit ainsi la conversation avec un air tendre et sérieux:

Madame, puisqu'il faut vous nommer ainsi, je m'intéresse à *Potiron.* Je reconnois votre générosité, repartit la Princesse: que voulez-vous

faire pour lui? Lui épargner de la peine, poursuivit *Discret*. La Princesse qui avoit beaucoup de pénétration, vit bien où le Prince en vouloit venir, et dit spirituellement: Seigneur, je reconnois votre délicatesse; mais je sais mon devoir. Remplit-il bien le sien, reprit vivement *Discret?* La Princesse ne répondit rien. Ah! je vois, continua le Prince, que *Potiron* agit comme vous répondez. Quoi! il n'est point en adoration devant tant de charmes! En achevant cette phrase, *Discret* se jeta aux genoux de la Princesse. Prince, dit-elle, relevez-vous; je vous le demande: votre attitude est respectueuse, mais on prétend qu'elle est commode pour manquer de respect. Ne le croyez pas, repartit *Discret*, et connoissez-moi mieux. Mon amour est fondé sur la plus parfaite estime. Hélas! répliqua *Tricolore* en soupirant, l'amour qui commence annonce l'estime, et ment; l'amour qui finit promet l'amitié, et manque de parole. Voilà une maxime, reprit *Discret*, qui tire au précieux. Hé quoi! seriez-vous déjà bel esprit? *Tricolore, Tricolore*, ne vous occupez que de votre cœur.

Apparemment qu'il la pressa; car la Princesse lui dit avec vivacité: Monsieur, je vais sonner. Hé! que ce ne soit que l'heure du berger, repartit *Discret* de la façon la plus tendre. Non, non, j'ai trop dans mon cœur l'idée de la vertu. J'ai vu un temps, répondit le Prince, où j'y aurois du moins été en second. En prononçant

ces mots, il jeta sur elle un regard expressif, et lui serra la main. *Tricolore* en fut émue, et se défendit ainsi : Ah ! Prince, mon cher Prince, laissez-moi donc, je vous prie. Le Prince ne la laissa point ; mais lui donna un baiser convenable à la circonstance. C'en est trop, s'écria la Princesse ; sortez et ne revenez jamais. Le Prince fut anéanti, et dit en tremblant : Madame, je vous obéirai.

Il étoit dans l'antichambre, lorsque *Tricolore,* touchée de son état, se crut obligée de lui crier de loin : Prince, quand vous reverra-t-on ? Tout-à-l'heure, Madame, répliqua-t-il d'un air ressuscité. Mais *Potiron* entra, et *Discret* sortit, après lui avoir fait la révérence la plus respectueuse. *Potiron* crut que c'étoit pour lui. Un mari s'approprie les égards qu'on lui rend, et sa vanité est toujours de moitié avec sa femme, lorsqu'il s'agit de le tromper.

CHAPITRE XIII

Cela va prendre couleur.

POTIRON salua le Prince de la main et du ventre, à la façon d'un Financier. Voilà un pauvre garçon qui a l'air trop sot, dit-il à la Princesse : je gagerois que vous l'avez reçu froi-

dement, peut-être brusquement, et cela n'est pas bien. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez les honneurs de chez moi, pourvu que vous n'en fassiez pas les plaisirs. Cet avantage, répondit *Tricolore,* n'est réservé qu'à vous. Tandis que *Potiron* raisonnoit si bien, la Fée *Rusée* devinoit plus juste sur Monsieur son fils. Elle jugea dans ses yeux que s'il ne tenoit pas le bonheur, il y touchoit du moins. Il ne se comportoit point en fat, qui, d'un désaveu même, fait une indiscrétion; il nia avec l'effronterie qu'en pareil cas on doit avoir, et mentit comme un honnête homme. Vous ne voulez pas me confier où vous en êtes avec la Princesse, reprit la Fée? Je le saurai malgré vous; je n'ai que cela à vous dire.

En effet, dès qu'elle eut quitté le Prince, elle jeta un enchantement sur tous les maris, dont l'effet devoit être de leur donner une attaque de colique toutes les fois que les femmes auroient une foiblesse. Je crois le Lecteur bien certain que les tranchées vont devenir un mal épidémique. *Tricolore* ne se doutoit nullement que *Potiron* seroit dans le cas. Elle se contemploit sans cesse dans sa vertu; elle se remercioit à tous moments de la rigueur qu'elle avoit tenue à son amant; elle ignoroit que d'y attacher tant de mérite, c'étoit s'en étonner, et que cet étonnement est un commencement de défaillance. La vraie sagesse ne sait gré de rien. Une femme indifférente résiste, et s'en souvient

à peine; une femme tendre s'applaudit de ses refus, et s'en applaudissant, elle s'en rappelle l'objet; elle s'attendrit, et finit par se rendre. En général, trop de réflexion sur la résistance est une préparation à la défaite. *Tricolore* cependant forma le projet de la plus glorieuse défense. On verra le succès de sa résolution.

Le lendemain, le Prince *Discret* fit épier le moment de la sortie de *Potiron,* pour déterminer l'instant de sa visite. Princesse, dit-il en l'abordant, vos yeux paroissent fatigués, ce qui prouve que *Potiron* a passé une bonne nuit. Prince, répondit-elle, vous prenez là un ton qui ne vous va point: cela peut être une chose libre; elle n'est qu'entortillée. L'explication n'en seroit pas difficile, repartit le Prince. Je vous en dispense, reprit promptement la Princesse: de quoi parlerons-nous? De vous, dit le Prince? Non, cela m'est suspect, repliqua-t-elle. De *Potiron?* Cela m'ennuyeroit. De moi, continua le Prince, sur un ton de roman? Encore moins; dit vivement *Tricolore :* vous ne parlez de vous que pour en venir à moi. Je voudrois, poursuivit *Discret,* que ces deux choses se touchassent. Vous allez vous embarquer, si je n'y prends garde, s'écria *Tricolore.*

Tournons l'entretien sur une autre matière. Par exemple, apprenez-moi pourquoi Madame votre mère vous changea en verluisant; je n'en ai jamais senti la raison de préférence. Cela est trop simple, répondit le Prince. Vous devez

vous souvenir du temps que j'étois coq: et même ce fut vous, Madame, qui me fîtes l'honneur de me faire entrer en charge. Abrégeons, dit *Tricolore,* en rougissant. Volontiers, Madame. Vous vous rappelez sans doute, que la Fée *Rancune* alloit me saisir : il falloit me faire disparoître, et ma mère n'y réussit qu'en me donnant la forme d'un très-petit animal. Elle fit sensément, continua la Princesse; il y a tant de grosses bêtes dans le monde!

Lorsque je fus vermisseau, reprit *Discret,* je me trouvai tout d'une venue; mais comme mon amour étoit inséparable de moi, tous mes esprits, toutes mes sensations se réunirent, et se portèrent dans l'endroit où vous apperçûtes une espèce d'étoile. Il est étonnant, repartit la Princesse, combien cela vous donna de physionomie. Madame, dit le Prince, vous me surprenez, je n'avois point de visage; et puisqu'il faut vous parler net, mon étoile étoit sur la queue. Je ne sais que vous dire, poursuivit *Tricolore;* mais je vous le répète, vous aviez beaucoup de physionomie, et c'étoit là une heureuse étoile. En effet, répliqua le Prince *Discret,* il me souvient que vous me prîtes avec bonté entre vos doigts, vous me serrâtes avec amitié, vous me chatouillâtes; je remuai; vous craignîtes apparemment que je ne vous échappasse; vous appuyâtes votre pouce, et vous me fites le plaisir de me tuer le plus joliment du monde. Je vous assure, dit *Tricolore,* que cela me fit une

grande impression, et je sentis... Vous ne saviez pas, interrompit *Discret,* qu'en ces instants je redevenois homme de votre main.

CHAPITRE XIV

Gare les tranchées.

La Princesse resta quelques moments en méditation sur la dernière phrase du Prince, et même quelques larmes humectèrent ses yeux. *Discret,* absorbé dans l'attention, et *Tricolore* dans la réflexion, gardoient l'un et l'autre un silence d'intérêt, présage certain d'un grand événement. *Tricolore* le rompit ainsi. Qui auroit pu penser que cet instant, qui vous rendoit vos droits, acquéroit à *Potiron* celui d'être mon époux? Si vous vouliez, Madame, dit le Prince, de l'air le plus réservé, il y auroit du remède. Et lequel, répondit *Tricolore?* Madame, repartit le Prince, dans la maison d'une Princesse telle que vous, il doit y avoir plusieurs charges, *Potiron* est honoraire, je pourrois être d'exercice. Je ne vous entends pas, repliqua *Tricolore;* je veux faire de vous mon ami. Que ce titre m'est cher, s'écria le Prince, en collant sa bouche sur la main de *Tricolore!* La Princesse ne la retira

point et répéta d'une voix mal assurée: Oui, vous serez mon ami.

Le Prince leva la tête; il s'apperçut que les joues de *Tricolore* étoient plus animées, et ses regards plus tendres. Que le sentiment que vous promettez est doux, poursuivit-il! qu'il me rendra heureux! Vous m'en croyez donc capable, continua la Princesse? Oui, sans doute, reprit *Discret,* et vous avez dans les yeux un grand fonds d'amitié. Il voulut en même temps la pencher sur la chaise. Que prétendez-vous donc, dit-elle? Une marque d'amitié. Vous êtes extravagant, reprit-elle d'un ton fâché. Je ne sais pourtant si elle l'étoit bien réellement; car *Potiron,* qui étoit au petit lever, fit dans ce même instant une grimace, dont la Fée *Rusée* s'apperçut avec joie. Qu'avez-vous donc, Madame? c'est une espèce de tranchée. Il faut prendre garde, reprit la Fée; ces sortes de maux-là ont quelquefois des suites. Je reviens à *Tricolore.*

Elle en imposa pour un moment à *Discret;* et comme elle étoit fort raisonnable, il vit bien qu'il falloit prendre le parti de lui parler raison. Voici comme il s'y prit. Oserois-je demander à Madame en quoi elle fait consister l'amitié? A faire tout ce qui dépend de soi, repliqua la Princesse, pour obliger celui qui en est l'objet. Ainsi, reprit le Prince, si je vous proposois d'aller bien loin pour me rendre service? Je partirois sur le champ, dit vivement la Prin-

cesse. Madame, poursuivit *Discret,* je ne veux point vous donner tant de peines ; je vous demande de ne pas sortir de votre place. Changeons de conversation, interrompit la Princesse, vous ne savez pas raisonner.

Madame, permettez-moi de vous faire encore une question. Je suppose que *Potiron* a dans ses jardins un grenadier ; ce grenadier ne porte qu'une grenade, dont il vous a confié la garde : je suis bien sûr que personne n'y touchera ; mais je poursuis mon raisonnement : Je suppose encore que cette grenade est enchantée, qu'elle reste toujours la même, et que l'on en peut détacher quelques grains sans en diminuer le nombre, et sans que la grenade perde rien de sa fraîcheur : votre meilleur ami se présente consumé d'altération et vous tient ce discours d'une voix foible, mais touchante : *Tricolore*, Princesse aimable, Princesse bienfaisante, vous voyez mon état ; mon corps est desséché par une soif ardente, et prêt de succomber ; un grain, un seul grain de ce fruit délicieux arroseroit mon âme et me rendroit la vie ; le maître de cet arbre n'en pourra pas souffrir de préjudice ; il ne s'en appercevra seulement pas ; *Tricolore,* que feriez-vous ? *Tricolore* baissa les yeux, rougit, parut chercher sa réponse, et ne la put trouver. Vous vous taisez, reprit le Prince ; ah ! vous laisseriez mourir votre ami.

La Princesse se troubla de plus en plus, et dit, en détournant la tête : Vous êtes insuppor-

table. Le Prince ne répondit que par exclamation: Ah! grands Dieux, que j'ai soif! Finissez, je vous prie, repartit *Tricolore* d'un ton foible, qu'elle vouloit rendre brusque: finissez, Monsieur. Je vous dis que je meurs de soif, continua vivement Monsieur. Il y eut un débat, suivi d'un silence. *Tricolore* l'interrompit par ces paroles: *Discret! Discret!* et dans l'instant *Potiron,* qui étoit encore chez le Roi, se roula sur le parquet en criant: Ah! la colique! ah! la colique! je me meurs!

CHAPITRE XV

Remède contre les tranchées.

Apparemment que ce moment étoit critique pour la vertu des femmes. L'appartement ne fut rempli que de pauvres époux, qui faisoient des contorsions et des grimaces; les uns se tenoient le ventre; les autres, malgré le respect du lieu, tomboient dans des fauteuils. La Reine, qui auroit bien voulu donner la colique au Roi, accourut, en disant: Mais qu'est-ce que c'est que ça? Le Roi, selon sa coutume, ne savoit que dire; la Fée *Rancune* enrageoit de tout son cœur, et la Fée *Rusée* rioit de tout le sien.

Cette première attaque cessa, et le calme re-

vint. Toute colique venant de pareille cause, a des intervalles certains. Le Grand-Instituteur, témoin d'un événement si étrange, dit qu'il falloit remercier les Dieux de tout. Il fit ensuite une dissertation savante sur les coups du hasard. Le Roi qui l'écoutoit, se souvint, tandis qu'il étoit en train de s'ennuyer, que c'étoit l'heure du Conseil. *Potiron* l'y accompagna. Il s'agissoit ce jour-là d'une affaire importante: on l'avoit mise sur le Bureau. On étoit à prendre les voix, lorsque les tranchées reprirent à *Potiron* avec la plus grande violence: les trois quarts des Conseillers tombèrent dans la même crise et l'on vit le plancher de la salle du Conseil couvert de juges en convulsions, qui se culbutoient les uns contre les autres, et crioient à tue-tête. *Potiron* l'emportoit sur eux tous, et répétoit alternativement avec le chœur : Ah! le ventre! le ventre!

On voyait les perruques et les bonnets carrés épars; et cependant la plupart, quoique nue tête comme des enfants de Chœur, n'en étoient pas moins des têtes à perruques. Le Roi envoya chercher le Grand-Instituteur et son premier Médecin: ils entrèrent au Conseil précédés de la Reine et des Fées. Sa Majesté fit le rapport de la maladie: le Docteur prétendit que la cause en étoit dans la région du foie; mais la Fée *Rusée* le dépaysa, en lui disant: Plus bas, Docteur, plus bas. Elle avoua tout bonnement que c'étoit un tour de sa façon. J'ai parié, dit-

elle, que je saurois tous ceux que les femmes joueroient à leurs maris, et j'ai jeté sur eux un charme qui leur donne la colique toutes les fois qu'on les attrape. C'est une petite plaisanterie de société.

Potiron ne put parler à force de fureur : il regarda fixement sa mère *Rancune ;* et après un grand effort, il se mit à crier : Ah ! ma chère maman, je suis... je suis... Mais, Madame, poursuivit-il, en s'adressant à la Fée *Rusée,* il faut être exécrable pour avoir une pareille idée. Comment, toutes les fois que j'aurais mal au ventre..... ce sera une preuve certaine ?..... Achevez, dit la Fée..... que Madame votre épouse n'aura pas mal au sien.

En ce moment, *Potiron* fit une grimace, et le premier Médecin lui dit, en lui tâtant le pouls : Seigneur, vous grincez les dents. Il y a donc à parier, reprit le Grand-Instituteur, que la Princesse fait un autre usage des siennes. Oh, parbleu ! repartit *Potiron,* je n'entends pas raillerie ; je sais un remède certain : je vais trouver ma femme, je l'enfermerai ; et pour ce qui est de Monsieur son Prince, je lui..... Ah, chienne ! s'écria-t-il en se jetant par terre, ah, quels tourments ! ah, que je souffre ! ah, maudite femme !.... De la douceur, mon fils, de la douceur, dit la Fée *Rancune,* respectez le sexe. Il me paroît, répliqua la Reine, que le Prince *Discret* prend un meilleur parti. Il s'agitoit de plus en plus, il étoit tout en nage ; le premier

Médecin tira sa montre. Hé! monsieur le Docteur, que faites-vous là? lui cria le pauvre *Potiron*. Seigneur, répondit le premier Médecin, je regarde ma montre pour savoir combien de temps durera l'opération.

Cette attaque ne finissoit point. Mais, Madame, dit le patient à la Fée *Rusée,* il faut que votre fils ait le diable au corps. Seigneur, repartit la Fée, en faisant la petite voix, il a toujours eu la bonté d'être au corps de toute ma famille. Mon fils a le talent de faire durer tant que l'on veut ces sortes de coliques; c'est pour cela qu'à la Cour il est si fort à la mode. Le Roi des Patagons prit alors son air de dignité, et s'exprima ainsi: il seroit pourtant à-propos de faire cesser cette plaisanterie. Dans ce moment, le Grand-Instituteur eut l'honneur d'avoir les yeux égarés, et proféra ces paroles sacrées: *L'Esprit divin m'inspire; ces coliques ne cesseront que lorsque la Reine et la Princesse auront recouvré leurs prémices...* — Je ne les crois pas dans le chémin, repartit le Monarque. Me voilà décidément incurable, s'écria *Potiron*.

Non, mon fils, non, mon cher enfant, interrompit la Fée *Rancune;* dès qu'il ne s'agit que des prémices de la Reine et de la Princesse, elles les recouvreront, et j'en suis caution. Ma mère, dit *Potiron,* il faut que vous ayez un grand talent pour les choses perdues. Il y a dans les jardins du Palais, reprit *Rancune,* une fontaine que j'ai enchantée; ses eaux ont la

vertu de rendre aux femmes ce qu'elles n'ont plus, et aux filles ce qu'elles doivent avoir; mais je vous avertis, continua-t-elle, que la Reine et la Princesse ne reviendront dans cet état qu'à une condition bien différente : il faudra que la Reine en fasse la galanterie au Roi. Je vous en remercie, dit le Monarque : enfin je vais donc jouer un rôle. Pour vous, mon fils, poursuivit la Fée, si vous voulez que votre colique se passe, il faut que vous vous détachiez, en faveur d'un autre, du nouveau trésor dont votre femme jouira. Pourquoi non? répliqua *Potiron*. Je suis accoutumé à cela.

CHAPITRE XVI

Les Tableaux.

RIEN de si tentant ni de si dangereux que les remèdes que l'on ne connoît point. La fontaine enchantée devoit être suspecte, puisqu'elle étoit indiquée par une Fée qui n'étoit contente que lorsque les autres ne l'étoient pas; mais ce que promettoient ses eaux étoit bien séduisant. *Tricolore* s'y baigna, et fit bien; la Reine l'imita et fit mal. La première recouvra toute l'intégrité d'une fille de douze ans; mais sa mère tomba dans un piège que *Rancune* s'étoit

bien donné de garde de déclarer. Cette fontaine avoit le secret merveilleux qu'on avoit annoncé, mais ce n'étoit que pour celles qui n'avoient jamais eu qu'un amant. Je ne parle point d'un mari, cela ne se compte point.

Elle produisoit un effet tout contraire sur les femmes qui avoient eu plus d'une affaire dans leur vie : ces eaux ne manquoient jamais de faire paroître empreints sur le corps les portraits de tous les amants que l'on avoit eus; et pour ménager le terrain, ils n'étoient qu'en miniature, comme s'ils eussent été peints exprès pour être mis en bague. Les ressemblances étoient frappantes. La Reine en fit la malheureuse épreuve : elle se plongea dans la fontaine avec confiance; elle fut confondue, lorsqu'en sortant, elle se vit si bien meublée; elle reconnut tous ses amis. Elle fit l'impossible pour les effacer de là, comme ils l'étoient de son cœur; plus elle se baignoit, plus les couleurs devenoient vives : les proportions étoient gardées, tous les dessins exacts, les nuances bien ménagées; c'étoient autant de chefs-d'œuvre de peinture. La Reine, qui n'étoit pas connoisseuse, ne sentit point tout le prix de ce nouveau mérite. Elle questionna sa fille; elle s'étonnoit qu'elle n'eût pas le portrait du Grand-Instituteur; mais comme la Princesse l'avoit reçu par nécessité, il n'en paroissoit nulle trace.

Le charme n'exprimoit que les portraits de ceux qu'on avoit eus par goût. Elle étoit dans

cet excès, lorsqu'on vint lui annoncer le Roi : ce Monarque venoit la chercher avec impatience; elle fit une résistance qui, pour la première fois de sa vie, ne fut pas jouée. Une pudeur d'amour-propre lui monta au visage : elle se rappeloit que son époux avoit plus de curiosité que d'activité; et c'étoit, dans le cas présent, tout ce qu'elle craignoit : elle hésitoit, elle balbutioit, et le Roi crut qu'elle minaudoit; ses désirs en redoublèrent, il lui donna la main, et la traîna dans son appartement.

A peine y fut-elle, que sa crainte devint excessive. En vérité, Seigneur, lui dit-elle, il me semble qu'à nos âges... cela n'est pas raisonnable! Que parlez-vous d'âge, Madame? répondit le Roi. La fontaine vient de l'effacer. Vous me paroissez plus belle, plus jeune, plus fraîche que le jour que je vous épousai : votre printemps est revenu, et je sens qu'il a ramené le mien : en ces instants il lui prit une vivacité de jeune homme. Seigneur, dit la Reine en le repoussant, quoi! malgré les lumières... Comment! repartit le Roi, voilà une fontaine miraculeuse, elle donne de la modestie; mais je vous connois, et vous me saurez gré de ne la pas ménager. La Reine tomba en foiblesse, et le Monarque s'écria : Ah, bon Dieu! que de portraits! mais, mais je connois toutes ces figures-là.

Voilà toute ma petite Écurie; voici les pages de ma Chambre; voici celui-ci; voici celui-là;

oh! oh! voilà mon Gendre aussi; en vérité, il est parlant : c'est bien la chose la plus singulière que j'aie vue de ma vie. La Reine reprit ses sens, et vit le Roi occupé à regarder avec son gros verre pour examiner mieux. Votre Majesté, dit-elle, doit être bien surprise! Extrêmement, Madame, vous savez que je suis amateur. Tous ces portraits-là sont fort bons, au moins : vous figureriez très-bien dans le Cabinet d'un Curieux, et je pense qu'il faut vous exposer au salon.

Sire, reprit la Reine, vous devez savoir combien mes amis me sont chers : j'ai prié une Fée de faire en sorte que j'en eusse tous les portraits; je ne m'attendois pas qu'elle les placeroit-là. Je trouve cela très-commode, dit le Roi, cela ne remplit point les poches. Mais, poursuivit-il, je suis scandalisé d'une chose parmi tous ces petits portraits; je ne vois point le mien, et je remarque que tous vos amis sont des enfants de quinze à vingt ans au plus. Seigneur, répliqua la Reine, je crains tant de les perdre, que je les prends toujours les plus jeunes qu'il m'est possible. Il me vient une idée, interrompit le Roi : je voudrois avoir des estampes de tout cela; je serois curieux de vous faire graver comme la Chapelle des E... T... Le Grand-Instituteur est un fort joli Graveur, je vais le mander, je veux le consulter.

CHAPITRE XVII

Qui est de trop.

MALGRÉ la Reine, le Grand-Instituteur parut; le premier coup d'œil le frappa. Voilà, s'écria-t-il, une galerie dans un goût nouveau : ce que j'y trouve de charmant, c'est que tous ces tableaux se portent aisément; c'est ce que, nous autres savants, nous appelons communément des *veni mecum*. Cela fera une jolie suite d'estampes, au moins, dit le Roi. Alors l'Instituteur fit cette demande à la Reine : Comment Votre Majesté désire-t-elle que je la grave? Est-ce au burin ou à l'eau forte? Monsieur l'Instituteur, repartit la Reine, hé! pour Dieu, mêlez-vous de vos affaires. Il me paroît, répondit le Grand-Instituteur, que bien des gens se sont mêlés des vôtres : je ne demande pas mieux que de tirer ces estampes; mais en conscience ce n'est pas au Roi à faire les frais des planches.

Je vous entends, dit le Roi, parce que j'ai bien de l'esprit : ces petits amis-là m'ont l'air d'avoir été autant d'amants. Je le croirois assez, poursuivit l'Instituteur : c'est une méchanceté de la Fée *Rancune,* qui a décidé que tout portrait qui cesseroit d'être dans le cœur de la Reine passeroit où vous le voyez. On envoya

chercher la Fée *Rancune;* et le Grand-Instituteur, en attendant, examina les portraits en détail. En voici, dit-il, de très-jolis : ils ne sont qu'au crayon ; mais les attitudes sont plaisantes, ce sont de vrais *Clinchetel.* — *Rancune* arriva. Nous admirons votre ouvrage, dit le Roi ; vous avez eu, je vous l'avoue, une idée bien extraordinaire. J'ai voulu savoir, répondit la Fée, s'il y avoit une femme irréprochable, et j'ai imaginé l'enchantement de la fontaine. S'il s'en trouve une seule, poursuivit-elle, qui n'ait pas un petit portrait sur le corps, tous ceux de la Reine disparoîtront. C'est une expérience à faire, s'écria la Reine : elle sera d'autant plus facile, que presque toutes les femmes se sont baignées. Il n'y a qu'à les faire passer dans la salle des Suisses, et nommer Visiteur le Grand-Instituteur.

Madame, répliqua-t-il, c'est un droit attaché à ma place ; mais je veux de la décence, et j'exige que la visite se fasse dans ma petite maison. La proposition fut acceptée : chaque femme, sans en dire la cause, fut appelée et reçue en son rang. Le Visiteur s'acquittoit de son emploi avec toute l'attention possible : il débutoit toujours par cette phrase : *Madame, permettez-moi de voir s'il n'y a pas quelque chose là-dessous.* Cela ne manquoit jamais ; c'étoient perpétuellement des femmes à tiroir. La Reine crut que les coquettes pourroient rompre le charme mais le saint Visiteur observa que la seule dif-

férence étoit dans la peinture, et que les portraits de leurs amants n'étoient jamais qu'en pastel. Il prit le parti de les envoyer chez *Loriot*, pour les faire fixer.

On fit venir une Dévote célèbre, qui ne sortoit guère d'un temple dont elle étoit voisine : elle marchoit gravement, parloit froidement, sentoit vivement, et ne regardoit qu'en dessous; c'étoit la réputation la plus imposante du Royaume. Le Grand-Instituteur représenta que vraisemblablement cette femme n'étoit pas dans le cas de l'épreuve. La vertu, dit-il, va rarement à la fontaine, ou par négligence, ou parce qu'elle n'en a pas besoin, ou parce qu'elle ne fait pas usage du privilège qui y est attaché. On risqua l'aventure : la Dévote fut interdite, lorsque le Visiteur lui tint ce discours : Madame, votre vertu va dans l'instant recevoir le plus grand éclat ; permettez que je vous visite. Insolent ! s'écria la Dévote. C'est ma charge, Madame... Je vous donnerai un soufflet. C'est ce qu'il faut voir, répliqua-t-il.

Notre sainte, piquée, frappe, égratigne, mord; le Visiteur, ardent, tient ferme, pousse et triomphe. Oh ! oh ! s'écria-t-il, me voici en pays de connoissance ; voilà les portraits de tous nos bons amis : je reconnois tous les Novices et les jeunes profès du Temple où vous allez. Voici le Procureur-Général ; ici, c'est le Recteur, qui n'est pas nommé ainsi pour rien, à ce qu'il me paroît. Mais, mais, en vérité, Madame, cela est

très-édifiant; votre corps a l'air d'une Congrégation : j'aperçois cependant un cadre qui n'est pas rempli, cela fait un mauvais effet; j'ai envie d'y mettre ordre. Ah ! Monseigneur, répondit la Dévote, en se mettant les mains sur le visage, n'abusez pas de votre charge. Ah ! que faites-vous? rien ne vous arrête; je n'oserai pas voir la lumière après cette aventure... Ah ! Monseigneur, ah ! que vous avez un grand... talent pour peindre. Le Grand-Instituteur fut un Héros... aussi se trouva-t-il dans le cadre en habit de cérémonie. Tous les petits portraits avoient changé d'attitude, et paroissoient, avec respect, prosternés autour de lui. Le Grand-Instituteur fit conduire honorablement chez lui cette femme célèbre, et jugea à-propos de finir ses visites.

Le Prince *Potiron*, qui étoit délivré de sa colique, prit son parti sur *Tricolore*. Tous les Oracles qui avoient paru contradictoires, se trouvèrent vérifiés. Le Prince *Discret* avoit eu la Princesse en qualité d'Amant, et ne l'avoit pas eue en qualité de Mari; c'étoit tant mieux pour elle. *Potiron* ne l'avoit eue que comme un sot, et même n'en profita point; ainsi il l'eut, et ne l'eut pas : elle lui avoit apporté ses prémices, et cependant avoit eu dix-sept enfants. *Discret*, par le moyen de la fontaine enchantée, avoit cueilli cette fleur si précieuse, quoiqu'il eût été prévenu par le Grand-Instituteur. Il avoit reçu la mort de sa Maîtresse, et ç'avoit été tant mieux

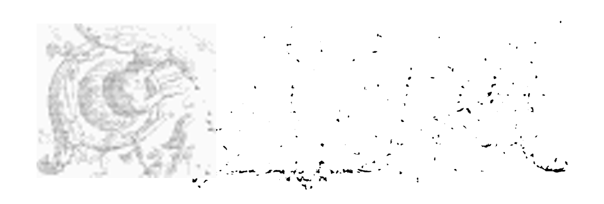
pour lui. *Potiron* avoit eu la colique bien serrée.

Après de si grands événements, les deux Fées allèrent dans d'autres Cours ; le Roi continua de végéter dans la sienne, et la Reine passa son temps à se faire achever de peindre.

ZULMIS

ET

ZELMAÏDE



XLVIII

ZELMAIDE



On se conduit par des principes bien diffé-
rents : une fille trompée, devient un peu une



ZULMIS

ET

ZELMAÏDE



L n'y auroit que des heureux sur la terre, si l'on suivoit toujours les règles de la nature et de l'équité ; on ne verroit ni mères rigides, ni filles dissimulées, ni maris maussades, ni femmes infidèles.

On se conduit par des principes bien différents ; une fille trompeuse devient un jour une

mère défiante et trompée ; les époux s'achettent au lieu de se choisir, et l'on enlaidit l'hymen en le séparant de l'amour.

Cette morale est nécessaire pour justifier Zelmaïde.

Elle étoit fille d'une Reine (comme vous le croyez bien) qu'on appeloit la Reine Couleur de Rose, quoique déjà âgée, et l'on voyoit à ses cheveux que le blanc étoit sa couleur de nécessité, et la couleur de Rose sa couleur d'inclination.

Elle avoit autrefois, c'est-à-dire il y a bien longtemps, épousé le Prince Gris-de-lin, sur lequel je n'ai point de mémoires bien étendus. Il est à présumer qu'il n'avoit pas assisté à beaucoup de sièges. Sa femme étoit devenue veuve, et en avoit eu raison. Zelmaïde étoit sa fille unique, par conséquent fort riche, et, par une autre conséquence, destinée à un mari fort sot. C'étoit à un Génie de ses voisins, qu'on appeloit le Génie Épais, et qui certainement portoit bien son nom. Il parloit peu, pensoit encore moins et rêvoit beaucoup. Je n'ai pas ouï dire qu'il ait jamais rien composé ; mais c'est tout ce qu'il auroit pu faire qu'une Ode comme on les faisoit l'année dernière.

Enfin c'étoit là l'époux dont Zelmaïde devoit être honorée. Leurs États étoient mitoyens, et leurs cœurs éloignés. Cela s'appelle aujourd'hui une affaire de convenance.

On s'attend bien que Zelmaïde étoit une Prin-

cesse accomplie ; il ne tiendroit qu'à moi de lui prêter quelques défauts, mais je ne profiterai pas de la permission, et, pour faire son portrait en peu de mots, elle étoit aussi aimable qu'une bégueule se croit respectable.

La Reine Couleur de Rose, dont le talent n'étoit point d'élever des enfans, avoit confié l'éducation de la Princesse à la Fée Raisonnable. C'étoit une vieille Fée décrépite, et qui, comme toutes les femmes de son âge, avoit, dit-on, été belle comme le jour. Son Palais étoit bien loin d'ici. (Tavernier et Paul Lucas, qui mentent beaucoup, en auroient dû parler dans leurs voyages.) Enfin, les nouvellistes du Palais-Royal, à force de parcourir sur la Carte les bords de l'Escaut, de la Lys et du Rhin, ont découvert qu'il étoit situé dans le Pays des Fées.

C'était chez la Fée Raisonnable qu'on mettoit tous les enfants. Les grands par air, et sans que cela tirât à conséquence; les petits par principes, et sans que cela les menât à rien.

La vraie science de la Fée étoit de rendre l'esprit juste et le cœur droit, d'apprendre à sentir et à penser; mais en même temps elle enseignoit à parler modérément, à réduire les leçons en exemples et les maximes en actions. On peut conclure de là que nos Historiens modernes, nos Faiseurs de Contes et moi tout le premier n'ont point fait leurs classes chez elle. On trouvoit dans son Palais plus de gens d'esprit que

de beaux esprits : on n'étoit point flatté de ce dernier titre; et l'on étoit persuadé qu'il étoit plus aisé d'être un bel esprit qu'un homme d'esprit.

Comme elle étoit chargée d'un grand nombre d'enfants, et qu'elle n'étoit pas Fée pour rien, elle les distinguoit en donnant à chacun une bougie mystérieuse, qui avoit le don de rester allumée tant que celui qui la portoit étoit docile à ses préceptes, mais qui s'éteignoit dès qu'on en étoit ennuyé, et pour lors il falloit abandonner le Palais. C'est cette bougie qu'on a nommée dans la suite la lumière de la raison.

L'état de chaque bougie faisoit distinguer à la Fée le goût, le penchant et la profession de ses disciples. Les filles qui devoient être coquettes se plaisoient à porter la leur dans une lanterne sourde; une prude allumoit la sienne dès qu'elle voyoit quelqu'un, et la souffloit dès qu'elle se croyoit seule.

Les Philosophes avoient toujours la leur éteinte, et croyoient de bonne foi qu'elle étoit plus brillante que celle des autres. La Fée les renvoyoit à leurs parents. Ils n'en étoient pas moins persuadés des obligations qu'ils lui avoient. Ils prenoient l'amour-propre pour le mérite, et le raisonnement pour la raison. Les Poëtes au contraire avoient une bougie à laquelle le feu prenoit si vivement, qu'elle couloit d'abord, ou s'usoit en un jour.

Depuis cinquante ans au moins, la Fée n'a-

voit pu conduire aucun de ses écoliers jusqu'à la fin de son éducation. On devoit lui redemander les garçons à dix-huit ans et les filles à seize, et jamais elle ne pouvoit garder les uns jusqu'à dix-sept et les autres jusqu'à quinze : passé cet âge, la bougie s'éteignoit. Elle échouoit toujours à cette dernière année par les ruses de la Fée Trompeuse, qui étoit sa mortelle ennemie.

Trompeuse n'étoit point une de ces Fées terribles qui ont des cheveux de serpents, des dents de rouille, des yeux comme des charbons ardents, et un char tiré par des dragons volants. Elle étoit bien plus dangereuse, elle étoit attirante au lieu d'être effrayante, elle avoit le pouvoir de prendre telle figure qu'elle vouloit, et avoit toujours soin d'en prendre une aimable pour nuire plus sûrement et pour être adroitement malfaisante.

La Fée Raisonnable n'avoit pas droit de lui interdire l'entrée de son Palais ; c'étoit au contraire une épreuve nécessaire pour la perfection de la jeunesse, mais qui tournoit presque toujours à son imperfection.

Elle se montroit aux uns sous la figure de la Fée Ambitieuse, et leur peignoit les grandeurs en beau. La Fée Raisonnable s'efforçait en vain de les peindre dans le vrai, c'est-à-dire *en laid*, on l'écoutoit sans la croire ; le portrait qu'en faisoit la Fée Trompeuse flattoit l'orgueil, il n'en fallait pas davantage ; l'amour-propre de

ceux à qui elle parloit s'approprioit déjà les respects qu'on ne rend qu'à la place, et le souffle de la vanité éteignoit bientôt la bougie.

Trompeuse étudiait avec soin le caractère des filles; à celles qui n'en avoient aucun (ce qui arrivoit souvent) elle faisoit valoir la douceur et la gloire d'attirer vingt amants sans en aimer un seul, donnoit le nom d'esprit à l'art de les engager, le nom de gentillesse à la malignité d'entretenir l'esprit, et le nom de sagesse au plaisir de les railler.

Si par hasard elle en trouvait qui avoient le cœur bon, elle en faisoit des dupes, elle leur inspiroit le désir d'aimer en leur vantant le bonheur d'un attachement durable et d'un amour sincère. C'étoit vainement que la Fée Raisonnable, vertueuse sans être sévère, et aimable sans être fausse, leur représentoit que ce bonheur est trop dépendant de celui auquel on s'attache; on ne l'en croyoit pas. L'amour-propre, ce *vilain amour-propre,* qui pourroit produire tant de vertus, et qui les gâte presque toutes, leur persuadoit que la Fée se trompoit, et qu'il n'étoit pas possible qu'on cessât jamais de les aimer.

Toutes les vues de la Fée Trompeuse se tournèrent vers Zelmaïde, elle négligea même de séduire les autres, et la Fée Raisonnable en profita pour achever l'éducation de deux ou trois Garçons qu'on n'a jamais employés dans le monde, parce qu'on les trouvoit trop singuliers,

et de deux Filles qu'on força de se faire Religieuses par raison pour les en corriger.

Zelmaïde avoit quinze ans, et jusqu'alors *sa petite bougie s'était maintenue* allumée *comme une chandelle d'offrande*. Mais il se trouva un certain Zulmis qui l'empêcha de brûler jusqu'au bout. Il étoit fils d'un Roi de la Cochinchine. C'étoit un *petit Monsieur* fort agréable, qui savoit l'espagnol comme un Indien, l'anglais comme un Turc, et le françois comme Paméla.

Il inventoit des modes, *avait une montre de Baillon,* faisoit des Logogriphes, et savoit par cœur le Bal de Strasbourg. Il avoit donné ordre qu'on lui envoyât par la diligence de Lyon les Jugemens nouveaux, une Comédie bourgeoise transcrite par Minet, et le cordon de Saint-Michel; mais tout cela fut saisi et confisqué à une barrière des États de la Fée Raisonnable. Quoiqu'il eût des ressources en lui-même, il n'en cherchoit pas moins Zelmaïde, qu'il voyoit quelquefois, et qui s'amusait autant à l'entendre parler qu'à lire le Mercure.

La Fée Trompeuse, pour le confirmer dans son goût naissant pour cette jeune Princesse, prenoit souvent la figure de la Fée Raisonnable, et lui vantoit beaucoup le mérite de Zulmis. La Princesse aimoit bien la Fée dans ces moments, et ne lui trouvait jamais tant de raison que lorsqu'elle en manquoit; quand elle retrouvoit la Fée Raisonnable, elle remettoit la conversation sur Zulmis, la Fée lui disoit de s'en

défier; elle ne pouvait pas allier ces contradictions, et finissoit par dire que la Fée Raisonnable étoit vieille et commençoit à perdre la raison.

Un jour qu'elle se promenait dans un petit bois du Palais, elle y trouva Zulmis qui rêvoit; elle fut émue et ne put pas s'empêcher de l'interrompre. La Fée Trompeuse avait su amener ce hasard, car en les servant elle vouloit en tromper d'autres, et se préparoit peut-être un jour à les tromper eux-mêmes.

Je me croyois seule ici, dit Zelmaïde avec un air ému et tenant toujours sa bougie qui commençoit à l'incommoder. Je ne m'attendois pas non plus, dit Zulmis, à m'y voir avec vous, je me contentois d'y rêver; mais puisque le hasard nous y rassemble, et que nous sommes tous deux disciples de la Fée Raisonnable, éprouvons, en raisonnant ensemble, si nous avons bien profité de ses leçons. Volontiers, reprit Zelmaïde, car j'aime à raisonner. Vous venez de me dire que vous rêviez à moi; de quelle façon y rêviez-vous? Je suis curieuse de savoir si c'est de la même manière que je rêve à vous. Quoi! vous rêvez à moi, Zelmaïde! s'écria Zulmis. Oui sans doute, répliqua-t-elle avec une naïveté qui prouvoit que sa bougie brûlait encore, mais je n'y rêve que la nuit, car la Fée m'a défendu d'y songer le jour. Ah! pour moi, dit le Prince, à toute heure, à tout instant, soit que je dorme ou que je veille, vous êtes le sujet de mes songes ou de mes pensées. Vous excitez en moi des

impressions que je ne connaissois pas; c'est un tumulte d'idées et de sentiments qui me tourmentent et qui me plaisent; je m'en demande la cause à moi-même, et je ne la puis comprendre; mais ce que je comprends encore moins, c'est que mon âme, mon esprit et mon cœur, que la Fée nous assure être indépendants du corps, y sont nécessairement liés dans ces instants, et réfléchissent sur lui les effets de tous leurs mouvements. Oui, charmante Zelmaïde, dès que je pense à vous, dès que je rêve à vous, je sors de mon état naturel, mais c'est pour passer dans un état mille fois préférable. J'en goûtois toutes les douceurs quand vous avez paru... Mais en effet, dit Zelmaïde, vos yeux ne sont pas comme ils ont coutume d'être; ne vous en offensez pas au moins: ils me plaisent autant de cette façon-là.

Votre état, Zelmaïde, auroit-il quelque conformité avec le mien? Mais... répondit-elle, oui... cela peut être... je n'en suis cependant pas sûre. Puisque nous sommes en train de raisonner, je vais vous en faire la peinture. Je rêve à vous plus que je n'y songe, c'est apparemment par respect pour les ordres de la Fée. Quand je suis éveillée, je ne vous cherche pas, et je désire vous trouver. J'aime votre conversation, elle m'amuse sans me faire rire, et j'en suis bien aise, parce que je n'en ai pas l'air moins raisonnable. Vous n'avez peut-être pas plus d'esprit qu'un autre; mais cependant ce que vous me

dites me plaît davantage : c'est sans doute la façon dont vous le dites. Quand vous me quittez, je deviens triste, il semble que le contentement se sépare de moi pour aller avec vous, et me laisse dans un état de langueur dont j'ai honte sans savoir pourquoi. Voilà l'histoire de mes journées. — Et celle des nuits, demanda Zulmis en la regardant tendrement? Ah! Zulmis, je n'ose pas vous la conter. Hé! qui peut vous en empêcher? dit Zulmis en lui baisant la main. Craignez-vous de me rendre trop content? Prenez donc garde, dit la Princesse, vous ferez tomber ma bougie! Vous êtes cause que j'ai déjà eu bien peur pour elle. Et comment? répondit Zulmis. Vous voulez donc tout savoir? répliqua Zelmaïde. Oh! pour cela, Zulmis, vous êtes impatientant... Je serois bien fâché de vous déplaire, poursuivit le Prince; mais vous m'affligez véritablement. Hé bien, dit-elle, je vais donc vous satisfaire.

Vous savez que la première chose que la Fée Raisonnable recommande aux filles, c'est de tenir toujours leur bougie allumée; c'est là ce qui décide, à ce qu'elle prétend, de leur réputation, de leur vertu et de leur établissement. L'article essentiel, à ce qu'elle dit, est de n'avoir jamais de prédilection que pour celui qu'on épouse. Si par malheur on en marque pour quelqu'autre, adieu la bougie, elle s'éteint, et l'honneur s'évanouit avec sa flamme.

La vôtre, dit Zulmis, rend bien de l'éclat;

je ne puis imaginer qu'elle ait couru quelques dangers.

Mais... oui... répondit Zelmaïde, il est vrai qu'elle est allumée ; il me semble pourtant qu'elle éclaire moins que quand je vous ai abordé. Cela m'inquiette. Pourquoi, s'écria Zulmis, avoir des inquiétudes si mal fondées ? Mais nous nous éloignons du point le plus intéressant de notre conversation. Je crois l'avoir oublié, dit Zelmaïde... De quoi s'agissoit-il donc ? De vos histoires de nuit, répondit Zulmis. Il est vrai; vous m'en faites souvenir; reprit Zelmaïde. En vérité, Zulmis, je m'imagine que je fais mal de vous confier toutes ces choses-là. Ce ne sont que des rêves au moins, et, comme vous en êtes l'objet, je crois que vous pouvez aussi en être le confident. Hé bien, voilà parler raison, dit Zulmis. Je ne sais, poursuivit Zelmaïde, ma bougie pétille *furieusement, on dirait qu'il est tombé de l'eau dessus*. Revenons à votre rêve, je vous en conjure, dit Zulmis. Hé bien, mon rêve... je ne le conçois pas. La Fée m'a souvent dit que les rêves n'étoient que des impressions gravées dans notre âme par des idées qui nous ont occupés le jour. Le mien n'est pas de cette nature, car il m'a mise dans une situation, dans un désordre, dans une satisfaction que je n'ai jamais sentie et *dont je n'ai jamais eu le moindre soupçon,* pendant tout le temps que j'ai veillé. On vous a dit souvent que j'étois destinée à épouser le Génie Épais; je ne le connois que

pour l'avoir vu deux fois venir ici avec ma mère : on m'a dit qu'il m'avoit trouvée jolie; je ne sais pas si on lui a rapporté que je l'avois trouvé fort sot. Cela prouve, dit Zulmis, que vous avez tous deux l'esprit juste. On me répétait souvent, continua Zelmaïde, que c'étoit lui qui devoit être mon mari. Je demandois à la Fée ce que c'étoit qu'un mari; elle me répondoit que c'étoit quelqu'un qu'on devoit aimer de tout son cœur. Cela m'embarrassoit, et j'aurois voulu, puisqu'on doit aimer un mari, qu'il fût fait de façon à rendre l'amour un plaisir plutôt qu'un précepte. La Fée disoit alors que c'était de ces choses sur lesquelles il ne faut point raisonner; c'est un des articles qui m'impatientent le plus dans la Fée Raisonnable. Elle semble n'employer la raison qu'à exclure le raisonnement. Je sortois toujours fort peu satisfaite de tous ces entretiens-là. Un jour que je vous vis, vous m'abordâtes, nous liâmes une conversation qui nous conduisit à la connoissance. Cette connoissance approcha bientôt de l'amitié, nous devînmes amis. Vous remplîtes l'idée que je m'étois formée de ce que devoit être un mari; j'en parlai à la Fée, qui me réprimanda, et qui m'assura que ma bougie s'éteindroit pour toujours, si j'avois du penchant pour un autre que le Génie Épais. Ce discours-là me donna de l'humeur, et je me retirai de bonne heure. Je ne fus pas plus tôt endormie que je me crus éveillée; je vous vis entrer dans ma chambre, et jamais je ne vous

avois mieux trouvé le modèle d'un mari. Vos cheveux étoient épars; vos yeux vifs ne rendoient cependant que des regards languissants. Vous vous jetâtes à mes genoux... vous me baisâtes la main, je voulus la cacher... vous la cherchâtes, et... je vous en sus gré... Ah! Zulmis, je n'ose poursuivre. Je commets certainement une faute en vous faisant ce récit; j'en rougis, et l'on ne rougit jamais que lorsqu'on fait mal.

Je fais donc mal en vous écoutant, dit Zulmis avec une voix entrecoupée, car je sens aussi le feu qui me monte au visage, et je n'en suis pas inquiet. Poursuivez, aimable Zelmaïde, achevez mon bonheur.

Je ne puis avoir la force de vous contredire, répondit la Princesse. (Le Lecteur saura qu'ici la bougie de Zelmaïde diminua beaucoup sans qu'elle s'en aperçût.) Où en étois-je? dit Zelmaïde. Je perds toujours le fil de mon histoire, et je m'en prends à vous. Je ne vous interromps cependant pas, répliqua Zulmis, vous en étiez, je crois, à votre main, que vous me sûtes gré de chercher; il ne s'agit plus que de savoir où j'eus le bonheur de la trouver. Ah! oui, reprit la Princesse, je la cachai, il est vrai, parce qu'en le tenant dans la vôtre, vous gêniez trop ma tranquillité... mais je n'y gagnai rien (cela prouve qu'il y a une étoile pour tout); je ne sais comment cela se fit, mais mon obstination à vous refuser cette faveur vous en valut d'autres

auxquelles je ne songeois pas, et dont je ne pouvois pas me défier. Vous étiez plus pressant, et moi plus agitée. En vain je vous repoussois; en vain je vous criois que je vous détestois, ma physionomie me servoit mal apparemment; cependant je rappelai toutes mes forces pour vous marquer ma colère, quand j'aperçus tout à coup la Fée Raisonnable: sa vue m'effraya, mais la douceur de son air me calma. Il vaut bien mieux la voir en rêvant que lorsqu'on est éveillé. Pourquoi, Zelmaïde, me dit-elle, tant résister à ce Prince? Il vous aime, il vous plaît; c'est donc lui que les Dieux ont marqué pour être votre époux. Ils seroient injustes de vous en donner un autre, et de vous commander des sentiments contraires à ceux qu'ils vous inspirent. Vraiment, je suis de votre avis, dit Zulmis. Cette Fée raisonne bien mieux la nuit que le jour. Hé bien, que lui répondites-vous? Hélas! Zulmis, je ne lui répondis rien; je soupirai, je vous regardai, je vous sentis dans mes bras... je ne vis plus la Fée. Je voulus l'appeler, et je ne pus que prononcer ces mots: Ah! Zulmis!... mon cher Zulmis! que faites-vous? Je me sentis alors dans un état que je ne puis vous dépeindre. Je me réveillai, je me crus perdue; je regardai bien vite à ma bougie, et je fus toute surprise de la voir plus brillante que quand je m'étois couchée. N'en doutez point, Zelmaïde! s'écria Zulmis... ce rêve étoit un ordre des Dieux, tout mon cœur en est rempli, jamais je ne me

suis senti tant de piété. Oui, votre récit m'a mis hors de moi-même; sans doute c'est le feu divin qui m'anime... et je lis dans vos yeux qu'il vous inspire aussi.

Zulmis! Zulmis! répondit la Princesse, puis-je le croire, lorsque les desseins de ma mère y sont si opposés? Il me semble qu'une mère ne doit vouloir que ce que les Dieux ordonnent, ou que les Dieux nous trompent en nous faisant vouloir ce que défend une mère. (Quelques critiques s'imagineront peut-être que dans cet endroit j'ai pillé le *Pastor Fido,* ils seroient dans l'erreur; j'ai seulement imité sa façon d'argumenter.) Ce beau raisonnement ne déconcerta pas le Prince, qui commença à presser Zelmaïde comme si elle eût rêvé. Elle prit la fuite; mais elle trouva la Fée Trompeuse, qui sous les traits de la Fée Raisonnable l'arrêta et donna le temps à Zulmis de la saisir. Elle disparut dans le même moment. Cette vue avoit redoublé les instances du Prince; Zelmaïde vouloit toujours s'échapper; mais tout d'un coup sa bougie glissa de sa main et s'éteignit en tombant. Ah! c'en est fait, s'écria-t-elle, voilà tout ce que je craignois arrivé. Cruel, vous êtes cause que ma bougie est éteinte, je n'oserai plus reparoître devant la Fée. Hé bien, fuyons sa vue, dit Zulmis; ne pourrons-nous être heureux sans elle? Hélas! répondit Zelmaïde en pleurant, vous m'abandonnerez! je ne puis me fier à vous... Non, je veux rechercher ma bougie. En disant ces mots, elle vou-

lut effectivement se baisser et chercher à tâtons; mais elle fit un faux pas, dont Zulmis profita. Ah! Zulmis! lui cria-t-elle, vous me prenez en trahison! ce procédé est horrible... Zulmis!... Zulmis!... voulez-vous bien finir?... Ah!... je vous abhorre... je ne vous le pardonnerai jamais... Oui, j'en suis sûre, vous me serez infidèle. Zulmis, sans répondre un seul mot, l'accabloit de baisers. Quoi! disoit-il, avec la voix tremblante du bonheur, quoi! tant de charmes seroient la proie du Génie Épais! Zelmaïde! adorable Zelmaïde!... Ici, ils perdirent tous deux la parole, et, pour tout dialogue, silence et baiser, baiser et silence. Zelmaïre revint à elle, et voulût dire encore: Je vous abhorre; mais elle se méprit en articulant, et dit en poussant un soupir: Ah! Zulmis! je vous adore.

Le Lecteur ne s'attend pas, je crois, à voir Zelmaïde retrouver sa bougie, elle ne se donna même plus la peine de la chercher; mais quand elle fut revenue de son ivresse, quand elle vit de sang-froid l'avantage que Zulmis venoit de remporter, la honte et la douleur s'emparèrent de son âme. On ne connoît jamais mieux la pudeur que lorsqu'on vient de s'en écarter. Elle fit des reproches au Prince, elle n'osoit plus paraître devant la Fée. *C'étoit la Fée Trompeuse, qui, fière de les avoir réduits, s'étoit empressée de l'annoncer à la Fée raisonnable.* Enfin Zulmis fût si persuasif, qu'il dissipa les craintes de Zelmaïde. Ils sortirent à l'instant du Palais dérai-

sonnable. Je ne sais pas s'ils furent aussi contents que je le suis d'être sorti de ce Palais de la raison ; je craignois de ne pouvoir pas m'en tirer, et je ne crois pas qu'on m'y rattrape.

Les voilà donc voyageant avec l'amour de plus et la raison de moins ; ils firent peu de chemin, parce que le plaisir les arrêtoit souvent. C'est un obstacle qui s'use promptement. Zelmis, après plusieurs preuves de sa façon de penser, en fut réduit aux simples assurances. Il jura à Zelmaïde qu'il l'aimeroit toujours, et commença à devenir beau parleur. Mais Zelmaïde ignoroit encore que les protestations d'amour ne sont que des ressources, et qu'il n'y a que les faits qui soient de vrais serments. Un jour ils rencontrèrent dans un bois (car c'est toujours dans un bois qu'il faut que ces choses-là arrivent) ils rencontrèrent une Tortue, qui leur dit d'une voix traînante qu'elle étoit Fée, qu'elle les connaissoit, et qu'elle les protégeoit. Cette manière d'éloigner les mots à un quart d'heure l'un de l'autre plut tant à nos amants, qu'ils la conservèrent ; elle devint même pendant quelque temps le bon ton de la Cour. Mais comme tous les arts vont en se perfectionnant, ce ne sont plus à présent les mots qui traînent, ce sont les pensées.

Zelmaïde fut un peu honteuse d'apprendre que la Tortue la connoissoit ; cependant elle s'y accoutuma. Je sais, leur dit cette Fée, que vous êtes fatigués, et je me suis traînée exprès ici

pour vous donner mon équipage. Ils virent en effet un char attelé de six tortues. Le Prince et la Princesse s'y placèrent, et la Tortue protectrice les laissa aller. On se doute bien que c'était la Fée Trompeuse qui avait pris cette forme; ce ne sera pas la dernière qu'elle prendra.

La lenteur de cette voiture impatienta beaucoup Zulmis, et causa des maux de cœur à Zelmaïde; ils commencèrent à se dire en bâillant : Ah! que nous sommes heureux! La conversation se tourna insensiblement en monosyllabes. Le Prince s'endormit, la Princesse en fut choquée, l'aigreur se mit de la partie; le Prince descendit, et tout à coup les six tortues devinrent six papillons qui enlevèrent Zelmaïde et la portèrent chez la Fée Coquette.

Zulmis fut fort étonné quand il l'eut perdue de vue, et demeura fort honteux de se trouver à pied comme un comédien de campagne; il n'y eut alors de plus sot que lui que le Génie Épais, qui étoit arrivé chez la Fée Raisonnable avec la Reine Couleur de Rose pour *venir chercher* et épouser Zelmaïde. Il fut confondu quand on lui dit qu'elle n'étoit plus dans le Palais. La Reine, qui en étoit sortie à quatorze ans à peu près de la même façon, cria beaucoup, mais admira en secret la patience et la vertu de sa fille; elle n'est pas la seule qui ait pensé ainsi en pareille circonstance. Le Génie n'écoutoit pas un mot de ce qu'on disoit, et répondoit à tout. Sa figure étoit l'image de son esprit, il

avoit de petits traits noyés dans un visage boursoufflé, il ressembloit à un enfant *que l'on regarde avec un microscope.* Il avoit un frère qui lui étoit encore inférieur pour l'esprit, on le nommoit le Génie la Bête, pour le distinguer; malgré cela, on prenoit souvent l'un pour l'autre.

Sa fureur fut poussée à l'excès, et il disoit toujours : Je n'entends point raison, Mesdames (le fait étoit vrai), je veux avoir ma femme, j'ai compté là-dessus; si l'on me prend pour un sot, on se trompe fort; en un mot, je n'en veux pas en avoir le démenti. Si on a donné la Princesse à un autre qu'à moi, je veux qu'on me la rende : et si c'est elle-même qui s'est donnée, il faut la renvoyer à sa mère et la faire mettre à Saint-Lazare.

On lui dit pour le calmer qu'il raisonnoit très-bien, et l'on convint de faire des perquisitions pour découvrir où étoit Zelmaïde. Cette résolution l'appaisa ; en effet il partit avec la Reine, et, *comme c'étoit un petit homme bien fin,* il demandoit à tous les voyageurs, *sans faire semblant de rien,* s'ils n'avoient pas trouvé une fille qui se laissoit enlever de bonne volonté par quelque Petit-maître. Si par hasard quelqu'un d'eux avoit fait la rencontre d'une femme et d'un homme, il en rendoit compte au Génie. Hé bien, répliquoit-il avec vivacité, cette femme ou fille ne s'appeloit-elle pas Zelmaïde? Je ne sais pas son nom, lui répondit-on. Comment diable voulez-vous donc que je la

reconnaisse? disoit-il. Il s'applaudissoit et disoit à la Reine: Voyez-vous, il faut être rusé; c'est d'abord le nom qu'il faut demander. C'est un moyen plus sûr pour reconnaître quelqu'un que les traits du visage.

Le voyage se passa en entretiens de cette force-là. Ce qui fit que la Reine fut très-contente que sa fille se fût échappée. Elle était cependant toujours soumise au Génie Épais; elle ne pouvait en espérer un autre que par sa permission. Tel étoit l'ordre du destin; car un Conte de Fée ne se passe pas plus du destin qu'un Opéra nouveau de tambourins et de pantomimes.

Je reviens à Zelmaïde, qui étoit arrivée chez la Fée Coquette, et je laisse le temps à Zulmis de marcher longtemps avant que de raconter ses aventures. La Princesse ne se plut point dans ce nouveau Palais, elle avoit trop d'esprit pour s'amuser avec des femmes qui souvent réduisent le leur en pantomimes, et elle avoit trop bien débuté avec Zulmis pour être satisfaite d'un pays où le cœur et le tempérament ne sont que dans la tête.

Elle vit plusieurs filles qui avoient manqué leur établissement, quoiqu'elles fussent réellement filles; mais l'apparence étoit contre elles, et c'est le cas où il vaut mieux le paroître que l'être.

Elle remarqua beaucoup de femmes séparées de leurs maris, qui n'avaient à se reprocher que leur étourderie; on ne pouvoit pas blâmer

leurs époux, car, leur déshonneur n'étant qu'un préjugé, le tort des femmes consiste plus dans l'opinion publique que dans l'infidélité.

La Reine Couleur de Rose, qui connoissoit son sang, se douta bien du chemin qu'avoit pris Zelmaïde. Malgré son âge, elle faisoit quelquefois le même voyage; elle avoit été coquette dans sa jeunesse, elle l'étoit encore dans sa vieillesse; c'est un travers qui survit toujours aux agréments qui le font tolérer: on l'aime quand il n'est qu'un défaut: on s'en moque quand il devient un ridicule.

Elle prit son écharpe de gaze couleur de rose, sa robe à fleurs vertes et ses souliers blancs brodés d'argent. Le rouge à double couche ne fut point épargné. Les *assassins* furent placés avec choix; elle se mira, minauda et partit.

Toutes les portes du Palais lui furent ouvertes; rien ne relève tant l'empire de la coquetterie que les hommages et les prétentions d'une vieille. Elle aperçut sa fille, l'intimida par sa présence, et la rassura par ses caresses.

Viens m'embrasser, dit-elle, ma pauvre Zelmaïde; viens, ne crains point ta mère, tu me rencontres ici, et tu sais que je n'ai été chez la Fée Raisonnable que pour t'en retirer. Faismoi ta confidente: es-tu venue ici par inclination ou par désœuvrement? Hélas, ma mère! répondit Zelmaïde, que je suis malheureuse! Quel en est le sujet? reprit la Reine avec un air de bonté. Avoue-moi tes fautes, ma chère fille,

je te les pardonnerai *avec autant d'indulgence que si je n'en avois jamais fait.*

Vous me rassurez, grande Reine, dit Zelmaïde. Après ces mots, elle posa la main sur son front, recueillit tous ses esprits, et, après un moment de silence, s'exprima en ces termes: Ah! ma mère, qu'il est long d'attendre jusqu'à seize ans pour se marier!

Me voilà au fait, répliqua la Reine; j'ai été de ton sentiment. A l'âge de quatorze ans, je commençai à trouver que chez la Fée Raisonnable les soirées étoient bien longues; je trouvai le secret de les rendre plus courtes; j'en sortis comme vous; je m'étois fiée à un petit-maître qui me trompa. J'étois promise en mariage au Prince Gris-de-Lin. Il fallut avoir recours à l'artifice pour l'abuser. Je me retirai, sous prétexte de piété, dans une Maison de Vierges consacrées à la déesse Isis. Le Prince Gris-de-Lin en fut informé, et crut que je n'étois sortie de chez la Fée Raisonnable que parce que la dévotion m'avoit tourné la tête. Cette opinion redoubla son amour, il me fit plusieurs visites, il me pressa beaucoup, je résistai à ses instances; à la fin j'y cédai après avoir joué mon rôle, et depuis ce temps j'ai toujours été heureuse et respectée.

Ah! Madame, s'écria Zelmaïde, vous venez de conter mon histoire. Je m'en doutois, dit la Reine, tu as été persuadée par quelque jeune homme, cela marque ta bonne foi; tu as eu des

bontés pour lui, cela prouve ton bon cœur. Tu voudrois à présent rétablir ta réputation et tromper un mari, cela fait voir ton bon esprit. Je demeurerois fille sans peine, dit Zelmaïde, de la façon dont je l'ai été depuis un an; mais il me semble qu'on perd la considération en vieillissant, ce qui est le seul dédommagement du plaisir. Ainsi je prends le parti que vous avez pris; conduisez-moi, je vous prie, dans cette Maison de Vierges.

J'y consens, ma fille, répondit la Reine; mais je dois vous avertir d'un article assez embarrassant; sans doute vous avez eu de la foiblesse pour ce jeune amant, dont vous ne m'avez pas dit le nom. Il se nomme Zulmis, dit Zelmaïde, c'est un Prince, vraiment valeureux. Il vous a donc trompée, répondit la Reine; car ces Messieurs-là sont moins scrupuleux sur l'amour que sur la gloire.

Je reviens à l'article embarrassant. Dans cette Maison d'Isis, on sort par une porte différente de celle où l'on entre; elle s'appelle la porte des Épreuves. C'est celui qui doit vous épouser, qui vous mène par la main; il est maître de vous faire sortir par la porte d'entrée, mais s'il a quelque défiance (ce qui arrive souvent), il conduit toujours par l'autre. Lorsqu'une fille s'est retirée dans ce Temple par un excès de ferveur, elle passe sans obstacle; mais si sa conduite n'a pas été sans reproches, la porte se baisse, on ne peut pas sortir, et l'on

est condamnée à rester dans cette Maison de mortification pendant toute sa vie.

Mais véritablement, ma mère, dit Zelmaïde, cet article est embarrassant; comment avez-vous pu faire pour passer?

Le Prince Gris-de-Lin étoit si persuadé de ma sagesse, répondit la Reine, qu'il auroit cru m'outrager en me faisant sortir par la porte des Épreuves; mais il est rare de trouver des hommes aussi crédules. Le Génie Épais est trop sot pour n'être pas soupçonneux. N'importe, dit Zelmaïde, je n'ai plus que cette ressource, il faut la tenter; d'ailleurs je vous avouerai que j'aime Zulmis plus que jamais; je suis inquiète de lui; la dissipation du monde iroit mal avec mes inquiétudes, je les irriterois en m'efforçant de les contraindre.

Si Zulmis est perdu pour moi, je consens sans peine à passer ma vie dans la Maison des Vierges. Si l'absence le fait réfléchir sur son ingratitude; si le repentir le ramène; s'il vient me retrouver, son amour se renouvellera bien davantage lorsqu'il saura que je ne l'ai quitté que pour fuir les autres hommes, ou pour songer à lui dans le fond d'une solitude.

La Reine, aussi charmée que surprise d'avoir mis au jour une fille à sentiment, la conduisit sur-le-champ au Temple d'Isis; elle fit demander la Grande-Prêtresse, et lui présenta Zelmaïde comme un modèle de sagesse. La Prêtresse lui répondit avec des yeux bénins et un ton miel-

leux que cela ne l'étonnoit pas, puisqu'elle étoit sa fille. Je la recevrai avec grand plaisir, grande Reine, continua-t-elle, mais je dois en faire une petite politesse à notre Modérateur; je ne doute point qu'il n'agrée la Princesse, souffrez que je le fasse avertir. Quelques moments après, le Modérateur entra; c'étoit un Grand-Prêtre d'Isis, fait à peindre, qui avoit cinq pieds et six pouces, les sourcils bruns et les narines ouvertes; sa physionomie annonçoit qu'il rendoit la porte des Épreuves impraticable. Vous regardez attentivement, dit la Prêtresse à la Reine, le vénérable Rayon de la Sainte Déesse? Il répand la bénédiction sur notre Maison; jamais nous n'avons eu tant de Vierges que depuis que nous sommes assez heureuses pour le posséder. Je le crois, répondit la Reine; de mon temps vous n'aviez qu'un petit vilain Prêtre que nous haïssions toutes. Je m'en souviens, dit la Prêtresse, c'étoit la Déesse qui nous l'avoit donné dans sa colère. Hé bien, très-vénérable, continua-t-elle, que pensez-vous de la Princesse?

Je la juge très-propre, répondit-il, à attirer sur nous les influences célestes de la Déesse, et c'est, si je ne me trompe, la vertu qui l'amène ici, comme c'est elle qui m'y retient. Vous êtes bien poli, répliqua Zelmaïde en rougissant. Oh! le Vénérable est connoisseur, dit la Supérieure, l'expérience vous le prouvera. Après ces compliments, la Reine laissa la Princesse entre

les mains de la Prêtresse et du Vénérable, et retourna dans son Palais, résolue d'informer le Génie Épais de l'excès de zèle de sa fille.

Je profite de cet intervalle pour instruire le Lecteur de ce que devint Zulmis.

L'éloignement de Zelmaïde ranima sa passion ; il s'agitoit, il imploroit l'amour, il apostrophoit la Fée Tortue. Il parloit fort mal des Dieux et du Destin, et même tout haut. Ce fut là le premier Monologue qui ait jamais été fait : il arrive souvent que ceux qu'on entend dispensent de la reconnoissance pour celui à qui on doit cette invention. Il ne se promenoit pas de long en large, mais il alloit tout droit son chemin; enfin il se consola en se fatiguant, car il s'endormit... (le Lecteur s'imagine bien que je ne laisserai pas échapper une si belle occasion de placer un songe) en effet, une heure après qu'il fut livré au sommeil, dans le temps que l'aurore alloit paroître, et que tous les songes sont vrais, il se crut transporté dans un Palais qui étoit admirable sans doute; il étoit habité par deux Fées. L'emploi de l'une étoit de rassembler plusieurs particules d'une substance aérienne et subtile, et d'en former les esprits. Ces esprits étoient tous différents entre eux : bons ou mauvais, déliés ou pesants, solides ou superficiels, doux ou caustiques, selon la qualité de la substance dont ils étoient composés; car souvent il s'y mêloit un peu de matière grossière, ce qui faisoit les sots; encore

plus souvent beaucoup de nitre, ce qui faisoit les esprits satiriques et méchants; en un mot, la différence de tous ces mélanges faisoit la différence de tous ces caractères, soit grands et élevés, soit flatteurs et rampants; les vices et les vertus se pétrissoient avec la substance qui formoit chaque esprit, et se développoient à mesure que se délioient les organes des corps qu'ils animoient.

Après que la Fée avoit créé un certain nombre d'esprit, elle venoit les déposer entre les mains de l'autre Fée, dont l'emploi étoit de former les corps avec de la matière terrestre. Comme elle étoit malicieuse et quelquefois malfaisante, elle se plaisoit à rendre ces images différentes entre elles. Après s'être sérieusement appliquée à former l'image d'un homme bien fait, elle se délassoit et rioit en faisant dix autres corps ou bossus ou tortus. Elle faisoit le même traitement aux visages; quand elle en avoit fait une douzaine de beaux, elle en faisoit trente qui étoient ridicules: les uns étoient louches, les autres avoient un nez épaté; ceux-ci étoient près d'être bien, mais ils étoient fades; ceux-là avoient l'air ignoble. Tel étoit le caprice de la Fée, qu'elle exerçoit encore avec plus de plaisir à l'égard des femmes; elle paroissoit souvent avoir les meilleures intentions du monde en donnant toutes les perfections au corps de quelques-unes, et l'on étoit tout étonné de voir qu'elle y joignoit une tête d'une laideur abomi-

nable. D'autres fois elle formoit des corps en dépit des grâces, sans taille, sans embonpoint, sans blancheur, et leur donnoit une figure charmante; les premières étoient destinées à être de bonnes jouissances, et les dernières à être de bonnes fortunes.

Ce n'étoit là que les malices innocentes de la Fée. Elle avoit malheureusement le droit d'animer ces corps avec tel esprit qu'elle jugeoit à propos de choisir. Et comme elle étoit instruite de l'état et des emplois que le destin réservoit à chacun, l'esprit qu'elle emprisonnoit dans chaque corps étoit presque toujours le contraire de celui qu'on auroit dû avoir.

Un spectacle si nouveau fit naître à Zulmis la curiosité de savoir de quel genre étoit l'esprit qui animoit Zelmaïde. Il s'en informa à la Fée Maligne, qui lui fit cette réponse: Zelmaïde est une Princesse accomplie, je n'eus aucune idée de mal en la formant depuis la tête jusqu'aux pieds, ce qui ne m'arrivera de longtemps; mais je lui donnai une âme trop sensible, et je m'en repens, car elle s'est attachée follement à un certain Zulmis, qui est assez aimable, mais qui est un peu fat; aussi, pour l'en punir, il reverra cette Princesse, qui le traitera comme un chien, et il passera trente nuits avec d'autres beautés sans en être plus heureux.

Cet Oracle l'affligea tant qu'il se réveilla; il se trouva seul sur une pelouse humide, et il se sentit encore plus fatigué du chemin qu'il

avoit fait, qu'effrayé de son rêve. Il se remit cependant en marche sans avoir d'objet déterminé, étant également inquiet du traitement qu'il devoit recevoir de la Princesse et de celui qu'il devoit faire aux autres beautés. Il s'imaginoit sottement (car l'amour-propre tire toujours tout à lui) que c'étoient trente épreuves auxquelles Zelmaïde l'exposeroit, et trente sacrifices qu'il lui feroit.

Il voyageoit dans cette confiance, lorsqu'il aperçut qu'il étoit dans une grande avenue qui conduisoit à un château : il espéra que peut-être il y trouveroit Zelmaïde; ainsi son premier motif pour y aller fut l'amour, quoiqu'il en eût de plus pressants, qui étoient le besoin et la lassitude. Il trouva à la grille de la première cour deux Nains qui faisoient les géants; il leur demanda poliment si la Princesse Zelmaïde n'étoit pas dans ce Palais. Ils lui répondirent fièrement qu'ils ne connoissoient pas cela. Du moins, Messieurs, poursuivit-il encore plus humblement, ayez la bonté de m'apprendre le nom de votre maître ou de votre maîtresse. *Je ne sais comment,* répliquèrent-ils en haussant la voix. Eh! Messieurs, ayez pitié, dit Zulmis, d'un pauvre Prince qui vous demande le nom de... Eh! que diable, s'écria un des Nains, en l'interrompant, on se tue de vous dire que ce Palais appartient à la Fée *Je ne sais comment.* Ah! je vous demande pardon, dit Zulmis, le nom de votre maîtresse est *Je ne sais comment.*

Eh oui, mon garçon, reprit l'autre Nain, vous n'entendez donc pas le français? Pendant cet entretien, la Fée *Je ne sais comment* revint de la promenade, et demanda à ces Nains quel étoit cet homme? Ils lui répondirent que c'étoit le Prince *Je ne sais qui.* Zulmis se présenta à la Fée avec un air Seigneur, lui fit une révérence légère et un compliment avantageux. Ce début répondoit au caractère de la Fée, et lui donna bonne opinion du mérite de Zulmis. Elle lui ordonna de l'accompagner, et, pendant ce trajet de la cour jusqu'à son appartement, elle le questionna, l'interrompit, le loua, le contredit. Le Prince ne savoit comment prendre la chose, et voyoit le nom de la Fée, qui tiroit son étymologie de son esprit et même de sa figure, car elle n'étoit pas comme une autre; elle avoit des cheveux blonds et la peau noire, un œil grand et beau, et l'autre petit et joli: c'étoit là l'uniforme des autres traits. Elle avoit les joues molles, parce qu'il faut les avoir fermes; et l'esprit dur, parce qu'il faut l'avoir doux. Le Prince ne connoissoit encore que cela d'elle.

La Fée demanda à dîner, ce qui fit grand plaisir à Zulmis. On lui annonça qu'elle étoit servie, elle dit qu'elle avoit mal au cœur et qu'elle ne mangeroit que le soir; ce qui fit beaucoup de peine à Zulmis.

Elle avoit autant de tempérament que d'humeur, ce qui la contrarioit cruellement, et la

rendoit quelquefois obligeante malgré elle; mais elle étoit difficile, et savoit, dans le plaisir même, trouver des circonstances qui sauvoient les droits de son humeur.

Elle ne connoissoit pas encore Zulmis, et, pour n'en être pas connue, elle lui dit qu'elle avoit l'esprit sérieux. Il voulut raisonner, elle bâilla; il tourna la conversation sur le sentiment, elle le railla; il voulut hasarder l'équivoque, elle s'en offensa. Le Prince étoit entièrement déconcerté. Elle trouva qu'il faisoit trop chaud dans ses appartements, elle sortit dans ses jardins. Dès qu'elle y fut, elle dit qu'il y faisoit du serein; elle rentra, toujours accompagnée de Zulmis, qui n'avoit plus besoin de demander comment elle se nommoit.

Enfin l'heure du souper arriva; elle passa dans la salle à manger, fit placer le Prince vis-à-vis d'elle, elle appuya ses coudes sur la table, marmotta quelques injures entre ses dents, chercha querelle à tous les plats, brusqua tous les domestiques et dit des politesses au Prince d'un ton si rentré et si impoli, qu'il s'imagina qu'elle lui faisoit des reproches. Ses réponses ne furent pas justes, parce qu'il n'entendoit pas les demandes; outre cela, il mangeoit beaucoup, ce qui le fit passer pour un sot. Après le souper elle lui demanda s'il savoit lire des Comédies. Non, Madame, répondit-il, j'ai négligé ce talent-là, depuis qu'on m'a dit que l'on n'en savoit plus faire. Voilà qui est assez

plat ce que vous répondez là, dit la Fée; avec qui donc avez-vous vécu? Du moins vous savez quelque jeu? Je ne sais que le trictrac, Madame. Assurément voilà un beau choix, répliqua-t-elle aigrement, il faut que vous ayez été Père de l'Oratoire. Madame, dit-il humblement, je ne suis qu'un Prince. Mon cher ami, répondit-elle, vous paroissez bien délicat pour faire ce métier-là. Madame, reprit Zulmis, si vous jugez à propos je vais vous conter mon histoire. Eh non, en vérité, dit-elle, j'aimerois autant lire le Loup-Galeux. Je crois bien que vous n'êtes propre qu'à vous coucher; aussi bien il est tard. A ces mots, le Prince se retira respectueusement et demanda à une femme de la Fée où il devoit coucher. Cette femme lui éclata de rire au nez, et lui dit qu'il n'y avoit qu'un lit dans la maison, qui étoit celui de la Fée; qu'elle faisoit quelquefois passer aux étrangers la nuit dans la cour: mais que, quand elle leur avoit fait l'honneur de les faire manger avec elle, elle leur faisoit ordinairement le plaisir de les y faire coucher. En disant ces mots, elle prit le Prince et le ramena dans l'appartement de la Fée qui avoit déjà pris sa coiffure de nuit et ôté son rouge, ce qui ne réveilla pas Zulmis. Je crois, lui dit-elle, que vous avez été assez sot pour vous imaginer que j'avois plusieurs lits dans ce Palais; je me suis réduite au simple nécessaire, et puisqu'on peut coucher deux ensemble, il est certain que de deux lits il y en a

un de superflu. Il faut être économe et honorable. Je remplis le premier titre en ne multipliant pas les meubles inutiles, et je m'acquitte du second en vous permettant de coucher avec moi. Toutes les femmes sortirent alors de la chambre, et laissèrent le Prince en tête-à-tête avec la Fée. Madame, dit-il en tremblant..... assurément..... Je suis..... bien sensible..... Ce n'est point là ce que je vous demande, dit la Fée; tout ce que j'exige, c'est que vous soyez reconnoissant. Grande Fée! reprit Zulmis avec un peu plus de hardiesse, j'accepterois vos faveurs avec plaisir, mais j'ai un engagement. Un engagement? répliqua la Fée. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un engagement; cela me paroît neuf. Cela se peut-il? dit Zulmis. Pouvez-vous méconnoître un effet dont vous avez dû si souvent être la cause? Eh bien, répondit la Fée, ce que vous me dites là veut être assez joli, quoique je ne l'entende pas; mais je meurs de peur que cela ne soit que fade. Revenons à la question que je vous faisois. Un engagement empêche donc un honnête homme de se coucher pendant toute sa vie? Oui, Madame, dit le Prince, quand ce n'est pas avec celle qui l'engage. La chose est singulière au possible, dit la Fée. Il faut que ce pauvre garçon-là ait été élevé dans quelque coin du monde absolument ignoré; et puis après cela négligez l'éducation des enfants. Oh çà, mon cher ami, continua-t-elle, donnez-moi de meilleures raisons, car vous

devez sentir vous-même qu'elles ne sont pas recevables. Eh bien, Madame, répliqua-t-il, puisque vous m'ordonnez de parler avec franchise, j'ai fait un vœu de ne coucher qu'avec des vierges. Un oracle me l'a ordonné. — Et que suis-je donc, s'il vous plaît? dit la Fée. Voilà un propos bien singulier que vous tenez là. — Madame, on m'a dit, répondit Zulmis, que vous aviez coutume de coucher avec tous ceux qui ont l'honneur de manger avec vous, et je présume que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous donnez à souper. Il est vrai, répliqua-t-elle, mais cela ne veut rien dire; j'aurois bien voulu qu'on se fût oublié jusqu'à me manquer de respect, et même jusqu'à ne pas dormir tout d'un somme. Quoi! reprit le Prince, tout ce que vous exigez, c'est qu'on dorme à côté de vous? Sans doute, répondit-elle, je vous conseillerois de vous émanciper! Je veux qu'on couche avec moi, pour dire seulement que le lit est bon; cela fait honneur à une maison. Ah! Madame, dit Zulmis, à ce prix j'y consens; en conséquence il se déshabilla, et la Fée, en se déchaussant, fit voir au Prince deux jambes, je ne sais comment, dont la vue étoit un vrai calmant.

Enfin, après quelques cérémonies, à qui se coucheroit le premier, ils se placèrent l'un à côté de l'autre; la Fée lui dit: A propos, j'oubliois, avant que vous vous endormiez, de vous prévenir que je suis sujette à rêver, à conter des

histoires en dormant. Il n'importe, Madame, répondit le Prince, pourvu que vous permettiez de ne les pas écouter.

Le silence fut exactement gardé de part et d'autre pendant un quart d'heure. Zulmis crut entendre la Fée articuler quelques mots de loin en loin. Il prêta l'oreille, et voici de quelle façon la Fée commença ses histoires :

« Il y a un mois qu'un Prince coucha avec moi, et fut assez sot pour me laisser dormir ; je le punis et le changeai en blaireau. »

Le pauvre Zulmis à ces mots frissonna depuis la tête jusqu'aux pieds ; cependant comme il ne vouloit pas être blaireau, il s'approcha doucement de la Fée pour s'éprouver. Dans l'instant elle prononça cet arrêt :

« Il y a quinze jours que Bramine passa la nuit à mes côtés, et fut assez insolent pour vouloir me séduire, je le changeai en loup-garou. »

Zulmis fit aussitôt un bond du côté de la ruelle, afin de n'être point loup-garou, mais fort inquiet de savoir si un blaireau étoit plus heureux.

La Fée feignit de s'être éveillée par le mouvement que venoit de faire le Prince. Quoi donc, dit-elle, n'êtes-vous pas encore endormi ? Madame, répondit-il en balbutiant... je n'en étois pas éloigné. C'est peut-être moi, poursuivit la Fée, qui ai troublé votre sommeil ? Et point du tout, Madame, répliqua-t-il promptement. N'ai-je pas déjà conté quelques histoires,

dit-elle, il faudroit m'en avertir. Ah! vous êtes trop bonne, dit le Prince toujours en tremblant.

Le silence recommença pendant une demi-heure. Zulmis commençoit à reprendre ses sens quand la Fée prononça ces terribles paroles :

« Si le Prince qui est actuellement dans mon lit est éveillé, je vais le changer en chat des Chartreux. »

Dans l'instant le Prince fit semblant de dormir et de ronfler; mais quel fut son état lorsqu'il entendit la Fée qui poursuivit ainsi : Et si ce même prince est assez impoli pour dormir, je vais le changer en barbet.

Il tomba en foiblesse sur-le-champ : la Fée le tâta et le trouva froid comme un marbre; à force de secours et d'eaux spiritueuses, elle le fit revenir. Qu'avez-vous donc, lui dit-elle? Oh rien, Madame, répondit-il avec une voix éteinte. Comment rien, dit la Fée? Cela n'est pas possible. Ce n'est pas là votre état naturel. Pardonnez-moi, Madame, répliqua-t-il. Voilà précisément, dit la Fée, ce que je ne vous pardonnerai point. Vous êtes fait comme un déterré, et si vous sortiez d'ici aussi défait, cela me feroit tort. Je veux bien, pour vous rendre à vous-même, violer la loi que je m'étois faite de rester toujours insensible; vous me faites compassion, approchez-vous de moi, je veux bien vous faire plaisir.

Voilà tout ce que Zulmis craignoit, il obéit

cependant, la Fée le serra contre elle; mais Zulmis, en dérangeant sa main par hazard, crut toucher une peau de chien de mer. Comme il étoit déjà très-effrayé, il fit un élan surprenant. La Fée alors prit la baguette, le toucha, et le malheureux Zulmis devint un petit Choupille fort joli, et courut dans la chambre en aboyant beaucoup. Les femmes du Palais arrivèrent à ce bruit, et la Fée le fit chasser, quoiqu'il fît un temps à ne pas mettre un chien dehors.

La Fée rit beaucoup de l'aventure. C'étoit encore la Fée Trompeuse qui s'étoit transformée pour rendre service à Zulmis; c'est ce que la suite fera voir.

Zulmis, quoique très-affligé de son nouvel état, prit cependant son parti en grand Chien. Il délibéra s'il seroit hargneux ou carressant; il crut que le plus sûr étoit d'être fort doux, tant qu'il ne seroit qu'un chien de hazard, et qu'il ne devoit aboyer qu'en cas qu'il appartînt un jour à quelques Dames. Il savoit que c'est alors le premier devoir d'un petit Chien de japer à chaque visite. Cela fournit les plus jolies choses du monde à sa maîtresse; par exemple celle-ci: Qu'est-ce que c'est donc que ce petit vilain-là, qui ne connoît pas les amis de la maison?

Zulmis, pour mériter une telle fortune, s'accoutuma, dans ces différentes conditions, à danser les Olivettes entre deux chaînes, à passer à travers un cerceau, à battre du poivre, à sauter pardessus une canne, à faire sentinelle, à ne

marcher qu'à trois pattes, et à faire la révérence toutes les fois qu'on éternuoit. Mais tant de talens le fatiguèrent beaucoup, parce que son maître les lui faisoit exercer trop souvent; enfin il s'échappa, et après avoir couru huit jours et huit nuits, ennuyé de ne manger que rarement et de ne dormir qu'à l'air, il résolut de s'attacher au premier venu. Le hazard voulut que ce fut un Jardinier qui retournoit chez lui, après avoir vendu ses légumes au marché. Zulmis l'aborda, le caressa, et le suivit. Le Jardinier le prit en amitié; ainsi dès ce moment, voilà Zulmis devenu le Chien du Jardinier.

Ceux qui savent la nécessité des événemens dans un Conte, ne seront pas surpris en apprenant que ce Jardinier étoit celui des Vierges d'Isis.

Zulmis gagna bientôt toute l'affection de la famille Jardinière. Il fut trouvé si joli et si plein de grâces, qu'on résolut d'en faire un présent à la Princesse. Zulmis ne fut point du tout fâché de cette résolution, quoiqu'il ne connût point cette Princesse; mais il étoit bien certain que sa condition seroit meilleure. Il devoit être présenté le lendemain : il étoit déjà agréé, et on lui faisoit répéter ses révérences avec un grand succès; mais quelle fut sa surprise quand il reconnut sa chère Zelmaïde dans la Princesse. Il se pressa de faire la révérence, fit des courbettes étonnantes, fit des cris de joie, et s'élança sur Zelmaïde, en l'accablant de carresses, et en

remuant la queue comme un chien qui retrouve sa maîtresse.

Zelmaïde l'aima à la folie, et depuis la perte de son Amant, ce fut-là le premier instant où sa tristesse fut un peu suspendue. Elle demanda le nom du petit Chien; on l'ignoroit, l'amour lui suggéra le véritable, elle l'appela Zulmis. A ce nom, Zulmis redoubla ses carresses, fit des efforts pour parler, et ne put qu'aboyer. La nouveauté de cet événement fit verser quelques larmes à la Princesse, que Zulmis s'empressa de lécher.

Hélas, disoit souvent la tendre Zelmaïde en soupirant et en baisant son petit Chien! Hélas, mon pauvre Zulmis! celui dont tu portes le nom est un infidèle qui m'a trompée, qui m'a oubliée, et que j'aime toujours. Ces discours étoient interrompus par des lamentations de Zulmis, qui fendirent le cœur de Zelmaïde. Je vois, continuoit-elle, que mes malheurs te font compassion. Eh! quelle ame seroit assez dure pour n'en être pas touchée, puisque toi-même en es attendri! Les cris de Zulmis redoubloient, il étoit au désespoir, il voyoit la douleur et la fidélité de sa maîtresse sans pouvoir la détromper : il adoroit Zelmaïde, et maudissoit la Fée *Je ne sais comment*.

Dans cet instant la Reine couleur de Rose entra chez sa fille. Le premier sujet de la conversation fut le petit Chien; on dit sur lui tout ce qu'on pouvoit dire; enfin la Reine parla

ainsi à la Princesse. Eh bien, ma chère fille, à quoi vous déterminez-vous ? Le génie est instruit du parti que vous avez pris. Loin de vous soupçonner, il vous admire et vous aime plus que jamais; il demande à vous voir. Ah, ma mère, répondit Zelmaïde ! je dois vous avouer ma foiblesse, Zulmis est toujours présent à mon cœur, je ne le reverrai plus sans doute; mais enfin je m'y suis livrée, tout autre objet m'est insupportable, et j'aime mieux me mettre au nombre des Vierges d'Isis, et consacrer mes jours à cette Déesse (car je ne puis plus lui consacrer mon cœur) que de trahir Zulmis et tromper le Génie en recevant sa main. Ici le petit Chien recommença ses plaintes, et le Génie Épais parut, accompagné du Vénérable.

Zulmis, en voyant son rival, ne put pas s'empêcher de lui mordre le gras de la jambe, ce qui le mit fort en colère, jusqu'à dire qu'il étoit défendu d'avoir des Chiens dans des maisons de filles. Mais le Modérateur prit la parole, et dit : Seigneur, nous les permettons aux Pensionnaires. Et à vos Vierges, reprit le Génie ? Oh pour nos Vierges, répondit le Vénérable, ce sont mes affaires. Revenons aux miennes, dit le Génie. Quoi donc, Zelmaïde, on prétend que vous faites l'enfant, et que vous voulez rester ici ? Je ne puis pas vous en empêcher, mais en vérité vous ne savez pas ce que vous perdez. Je m'en doute à peu-près, Seigneur, répondit la Princesse, mais mon parti est pris.

Oh, pour cela, Madame, dit le Génie Épais à la Reine, je n'ai jamais vu de vertu comme celle-là; je manque-là une bonne affaire, et je tomberai peut-être sur quelque jolie Princesse qui me jouera quelque vilain tour. Cela se pourroit au moins, et quoique je ne sois pas un sot... Enfin je ne serois pas le premier; cependant je vais encore essayer de persuader Zelmaïde; en conséquence, il continua ainsi : A propos, Princesse, savez-vous que quand vous serez Vierge, vous ne pourrez plus avoir votre Chien. Je le donnerai à une Pensionnaire, dit la Princesse, et du moins je le verrai toujours. Zulmis aussi-tôt lécha Zelmaïde; la Reine éternua, il fit la révérence; le Vénérable laissa tomber son mouchoir, il le rapporta; le Génie voulut le carresser, il lui montra les dents. Mais il est vrai, dit-il, que ce petit Chien-là est joli, il ne lui manque que la parole. La visite dura encore une heure, sans que Zelmaïde fût persuadée. Il fut même décidé qu'elle prendroit le voile un mois après. Cela fit une grande nouvelle dans le Temple; le petit Chien continua d'être un bien plus grand événement. Chaque Vierge lui donnoit des dragées, des biscuits et des gimblettes; on ne s'entretenoit que de lui.

Ah, qu'on voit de choses quand on est Chien! ne le serai-je jamais quand je deviendrai vieux!

Zulmis avoit si bien gagné l'affection de toute la maison, que chaque Vierge le demandoit à la Princesse pour un jour. On en vint jusqu'à

le demander pour une nuit. Zelmaïde n'avoit pas la force de le refuser. Voilà donc Zulmis passant tour à tour dans tous les lits des Vierges. Ce fut alors qu'il fut bien surpris, en voyant qu'il y étoit toujours en troisième.

Enfin Zulmis remarqua que toutes ces Vierges-là, passé quinze ans, se faisoient appeler ainsi, comme on se fait souvent appeler Monsieur le Marquis. Je ne sais s'il en fit part aux autres Chiens de la maison, qui l'ont rendu aux autres par tradition; mais depuis ce temps aucun Chien ne veut sauter pour les pucelles de quinze ans.

Zulmis se rappeloit le songe qu'il avoit fait, et le voyoit accompli; sa maîtresse l'avoit traité comme un chien, et il avoit couché avec plusieurs beautés sans en être plus heureux. Cependant le lendemain étoit le jour que Zelmaïde devoit faire ses vœux. Zulmis résolut de troubler la cérémonie, à quelque prix que ce fût; en effet, ce triste moment arriva. Toutes les Vierges étoient assemblées dans le Temple, la Reine étoit venue, en fondant en larmes, voir le sacrifice de sa chère Zelmaïde. Cette Princesse charmante étoit parée comme une victime, elle avoit mis ses habits les plus éclatants pour s'en dépouiller un instant après, et se plonger dans un deuil éternel. Elle versa quelques pleurs en sortant de sa chambre avec sa mère et son cher petit Chien, et dit ces mots entrecoupés de sanglots et de soupirs : Ma mère, vous êtes témoin

de ma fidélité. Zulmis, que ne peux-tu savoir que c'est à toi que je m'immole! Elle ignoroit qu'elle lui perçoit le cœur.

Elle arriva au lieu marqué pour faire les sermens de son malheur. Le Vénérable l'attendoit orné de ses habits de Grand-Prêtre, c'étoit lui qui devoit recevoir l'engagement. Zelmaïde alloit prononcer les paroles fatales, un silence profond régnoit dans le Temple. Zelmaïde avoit les yeux baissés, sa mère couvroit les siens d'un mouchoir, quand Zulmis sauta tout-à-coup au visage du Vénérble, et prit si bien ses mesures, qu'il lui arracha le nez avec ses dents. Il tomba évanoui, les Vierges poussèrent des cris lamentables. Zelmaïde demeura immobile, et la Reine rit dans ce même mouchoir où elle venoit de pleurer, Zulmis fut saisi, sa vie étoit en danger; mais la Reine le prit, l'emmena, et dit qu'elle en répondoit. Cependant le Chapitre s'assemble, toutes les Vierges condamnèrent à la mort le Chien de la Princesse, et dirent qu'il falloit le réclamer, et que c'étoient elles qui devoient le juger.

La Princesse le regrettoit, mais n'osoit pas s'opposer à la sentence.

Elle devoit bientôt connoître tous ses malheurs. A la fin du jour, quand toutes les Vierges furent retirées, Zelmaïde apperçut vis-à-vis sa fenêtre la Fée Trompeuse dans le même char qui l'avoit conduite chez la Fée Coquette. Elle crut qu'elle ne pouvoit pas se dispenser

poliment de lui demander des nouvelles de sa santé. O Zelmaïde, Zelmaïde, répondit la Fée! je viens vous avertir d'un crime effroyable qui est prêt à se commettre, et que vous pouvez prévenir. Quel est-il, dit la Princesse? Je sais, poursuivit la Fée, que vous aimez Zulmis, et je vous apprends qu'il vous adore. Zulmis m'adore, s'écria la Princesse! En quel pays est-il? Ah, Fée secourable, transportez-moi dans votre char!... Il n'en est pas besoin, répliqua-t-elle. Votre petit Chien, que vous avez nommé Zulmis, est Zulmis en effet; c'est votre Amant que j'ai métamorphosé ainsi pour le faire passer jusqu'à vous; et c'est lui qui sera demain égorgé à vos yeux; il ne reprendra sa figure humaine qu'en poussant son dernier soupir, et l'usage de la parole ne lui sera rendu que pour vous dire, Zelmaïde, je vous aime et je meurs.

La Princesse fondoit en larmes à ce récit, et n'étoit pas loin de s'évanouir. (Elle ne s'évanouira pourtant pas, car cela gâteroit tout.) Vous pouvez lui sauver la vie, continua la Fée, c'est en disant que vous consentez d'épouser le Génie Épais. Hélas! dit la Princesse, vous savez que ce moyen n'est pas praticable. Si j'accepte pour époux le Génie Épais, il voudra me faire sortir par la porte des Épreuves, je crains que cela ne me réussisse pas et ne serve qu'à me faire renfermer ici, sans pouvoir sauver la vie à Zulmis. Donnez-moi votre consente-

ment, dit la Fée, je me charge du reste. Dois-je me fier à vous, répondit, Zelmaïde? Oui, reprit la Fée, je ne vous sers que pour tromper quelqu'un. A ces mots, qui valoient mieux que sa parole d'honneur, elle disparut, et Zelmaïde envoya dire le lendemain à sa mère qu'elle avoit changé de résolution, et qu'elle vouloit épouser le Génie Épais.

Le Génie Épais comblé de joie, vint la voir aussi-tôt et lui fit ce compliment. Eh bien, vous vous êtes donc ravisée? Ma foi vous avez fait sagement; je voyois bien moi dans le fond vous en mouriez d'envie, mais vous n'osiez pas le dire; voyez ce que fait la timidité. En vérité vous avez une vertu qui me fait plaisir. Madame, dit-il à la Prêtresse, je vous avertis que j'épouse demain la Princesse; qu'elle n'est plus à vous, que par conséquent son petit Chien n'est plus soumis à votre autorité; que je lui fais grâce, et qu'il ne quittera jamais sa maîtresse: car il m'importe peu que votre Vénérable ait un nez ou n'en ait point.

La Prêtresse fut irritée d'apprendre ce changement; et Zulmis fut au désespoir en jugeant que la Princesse l'avoit oublié, puisqu'elle épousoit le Génie Épais; mais c'étoit là un raisonnement de chien.

La Reine tira à part le Génie, et lui dit : Seigneur, sans doute vous ne ferez pas sortir ma fille par la porte des Épreuves, ce seroit l'indisposer contre vous, en lui faisant entendre

que vous doutez de sa vertu ; et vous auriez tort assurément, car la pauvre enfant est si simple et si innocente... Savez-vous bien, Madame, répondit le Génie, que vous ne savez ce que vous dites, et si vous n'étiez pas Reine, je vous soutiendrois que vous raisonnez comme une cruche. Votre fille a été sage ou ne l'a pas été : si elle l'a été, comme je le crois, elle doit me prier de la faire sortir par la porte des Épreuves ; et si... vous m'entendez bien ; ah ! pour lors nous verrions beau jeu ; comme elle a toujours été ici, je brûlerois la maison, et le Vénérable n'en seroit pas quitte pour son nez.

Il fut donc arrêté que le jour suivant le Génie Épais, en présence de toutes les Vierges, sortiroit avec Zelmaïde par la porte des Épreuves. La Reine n'en dormit point de la nuit, la Princesse fut inquiète, mais se rassura sur la foi de la Fée Trompeuse.

Jamais le jour ne fut si beau que celui qui fut destiné au mariage de la Princesse. Il sembloit que le soleil avoit pris aussi son habit de nôces, et se plaisoit à jeter plus de clarté, pour mieux voir de quelle façon Zelmaïde soutiendroit le passage redoutable.

Le Génie ayant un habillement magnifique, au lieu d'en avoir un de goût, vint prendre la Princesse, accompagné d'une nombreuse suite, et la conduisit à cette porte dangereuse qui étoit si haute, et qui souvent devenoit si basse. Toutes les Prêtresses étoient rangées aux deux

côtés, la Reine suivoit Zelmaïde avec Zulmis entre ses bras, qui étoit fort inquiet de ce qui alloit arriver.

La Princesse trembloit; ce qui augmenta sa crainte, fut d'appercevoir au delà de la porte une Fée vieille et hideuse, qu'on nommoit la Fée portière. Le Génie Épais sentant sa défaillance, parce qu'il étoit obligé de la traîner, commença à en mal augurer. Mais quelle fut sa surprise en voyant le ceintre se baisser, et faire devant la porte une véritable barrière! Le respect que j'ai pour un sexe que j'aime, m'empêche de répéter les vilains reproches qu'il fit à Zelmaïde. Elle étoit déconcertée et gardoit le silence, lorsque la Fée Portière ouvrit son effrayante bouche pour dire ces paroles rassurantes : Seigneur, c'est peut-être vous et non pas Zelmaïde, qui cause cet événement! Ah! ah! en voici bien d'une autre, dit le Génie. Vous verrez que c'est ma faute, si cette Princesse n'est pas ce qu'elle doit être. Non pas, répondit la Fée; mais je crois que c'est vous qui n'êtes pas ce que vous devez être. Il faut vous instruire de la Loi bizarre qu'établit le Génie qui enchanta cette porte. Il ordonna qu'elle se baisseroit pour les filles qui n'auroient plus leurs prémices; mais il dit qu'elle produiroit aussi le même effet pour les hommes qui auroient les leurs. Oserois-je vous demander si vous ne seriez pas dans le cas? Voyez cette vilaine, s'écria le Génie Épais, qui

croit qu'avant de me marier, j'ai été capable de... Morbleu, vous me feriez dire des sottises. Ah ! vous êtes le coupable, dit la Fée. Comment, ventrebleu, répliqua le Génie, vous me nommez le coupable, parce que j'ai toujours été sage ?

Toute l'assemblée, et même la Princesse, ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce qui redoubla encore le courroux du Génie.

Il y a un moyen, dit la Fée Portière, de rompre cet enchantement ; c'est de me donner tout-à-l'heure ce que vous n'auriez pas dû conserver si longtemps. A vous, Madame, dit le Génie ? Oui, Seigneur, répondit-elle, ce sont-là mes profits. J'aimerois mieux, repartit le Génie, qu'on me... Mais voyez la vilaine Guenon ; s'il faut avoir la Princesse à ce prix, vous pouvez la garder, j'y renonce. Alors la Fée prit l'assemblée à témoin, que le Génie Épais n'étoit pas capable de se marier, et dégageoit la Princesse de l'obligation de l'épouser. Ah ! vous me faites plaisir, s'écria la Princesse. Oh ! oh ! ma belle, dit le Génie tout essoufflé de rage, vous le prenez sur ce ton là ? Je vais bien vous attrapper, je consens à n'être pas votre époux ; mais votre destinée dépend de moi. Écoutez votre arrêt ; je ne veux pas seulement que vous demeuriez dans cette maison, je la crois trop susceptible de consolations : du moins, dit la Princesse, mon petit Chien ne me quittera pas, vous l'avez vous-même prononcé. Il est vrai, répon-

dit-il, je m'en repens à présent, mais je ne puis plus m'en dédire. Et ne convenez-vous pas, dit la Fée, que vous perdez tout pouvoir sur la Princesse, si vous la livrez à son amant? Eh bien, sans doute; sur quoi cela vient-il? Elle extravague en vérité, continua-t-il tout en colère.

Dans cet instant la Fée Portière parut sous les traits de la Fée Trompeuse. Génie Épais et sot, dit-elle à haute voix, connois ton Rival. Elle toucha le petit Chien de sa baguette, qui reprit sa jolie figure de Prince, et se jeta aux jenoux de Zelmaïde. Le Génie se sauva en criant *ah Chien!*

Le mariage de ces Amans fut aussitôt célébré, et l'on prétend que la nuit on entendit Zelmaïde dire aussi *ah Chien!* mais d'un ton différent de celui du Génie; ce qui rend vraisemblable une vieille histoire, qui assure que Zulmis et Zelmaïde vécurent heureux, et eurent plusieurs enfans.



IL EUT RAISON

CONTE PHILOSOPHIQUE ET MORAL



IL EUT RAISON

CONTE PHILOSOPHIQUE ET MORAL



ZÉMA étoit un homme sensé ; il ne vouloit point se marier, parce qu'il savoit qu'on trompe tous les maris, et il se maria. On lui proposa deux partis ; l'un étoit une jeune Beauté qu'il aimoit, et qui lui eût été fidèle ; l'autre étoit une Veuve qui lui étoit indifférente, et qui ne l'étoit pas pour tout le monde ; c'est ce qu'on lui fit connoître clairement. Cette dernière fut l'objet de son choix ; et il eut raison.

Ceci a l'air d'un paradoxe, cela va devenir une démonstration. Yrène, mère d'Azéma, se sentant près de sa dernière heure, fit venir son Génie de confiance, et lui tint ce discours sensé : Prenez soin, je vous prie, de l'éducation d'Azéma, appliquez-vous à lui rendre l'esprit juste, qu'il voie les choses comme elles sont : rien n'est plus difficile. Il est jeune, qu'il ait les erreurs de son âge, pour en sentir le faux ; qu'il fréquente les femmes, qu'il ne soit pas méchant ; on doit se former l'esprit avec leurs agréments, excuser leurs défauts et profiter de leurs foiblesses. Lorsqu'il aura vu le monde et qu'il en sera dégoûté, qu'il finisse par se marier, afin d'avoir une maison qui soit l'asile d'une compagnie choisie. Le bonheur d'un jeune homme, c'est d'être toujours avec les autres ; le bonheur d'un homme raisonnable, c'est d'être souvent avec soi-même. Il est bien plus doux de recevoir ses amis que d'aller voir ses connoissances ; l'amitié est la volupté de l'âge mûr.

Yrène expira après avoir dit tant de belles choses. Elle n'avoit rien de mieux à faire ; il y auroit une grande mortalité, si l'on cessoit de vivre lorsqu'on n'a plus rien à dire.

Le Génie attendit qu'Azéma eût quinze ans, et lui parla ainsi : On m'a recommandé de vous rendre prudent ; pour le devenir, il faut faire des sottises : vous ne croiriez peut-être pas que pour cela on a quelquefois besoin de conseils ; je présume cependant que vous pourriez vous

en passer; je vous laisse jusqu'à ce que vous ne sachiez plus quel parti prendre; je ne vous abandonne pas pour longtemps. Azéma se confondit en remercîments fort plats, fort mal tournés. Je ne vous ai pas recommandé, interrompit le Génie, de dire des sottises, mais d'en faire; agissez toujours, et toutes les fois que vous voudrez parler, ayez l'attention de vous taire.

Après ces mots, il disparut. Azéma, livré à lui-même, voulut se donner l'air de réfléchir aux fautes qu'il commettroit par préférence : on ne peut les choisir qu'en les connoissant, et ce sont de ces connoissances qui ne s'acquièrent qu'en chemin faisant. D'ailleurs, un jeune homme avantageux ne fait de sottises qu'en cherchant à s'en garantir. Il avoit une présomption qui promettoit beaucoup : un air capable est presque toujours l'étiquette du contraire. Son début fut brillant. Il étoit d'une ancienne Noblesse, sans pouvoir cependant dire : *un homme de ma Maison!* Il ne distingua pas cette nuance; il dédaigna les vertus simples et obscures d'un bon Gentilhomme, et préféra les vices éclatants d'un grand Seigneur. Il eut un équipage de chiens courants, grand nombre de chevaux, plusieurs carrosses, des coureurs, trois cuisiniers, beaucoup de maîtresses, et point d'amis. Il passoit sa vie à tâcher de s'amuser; mais ses occupations n'étoient que le résultat de son désœuvrement.

Le fonds de son bien s'évanouit en peu de temps; il éprouva qu'un homme de condition, né riche, ne fait jamais qu'un homme de qualité fort pauvre; il se trouva ruiné, sans avoir seulement effleuré le plaisir, et vit trop tard que le bonheur s'obtient et ne s'achète pas.

Pressé par ses Créanciers, trompé par ses Maîtresses, délaissé par ses Parasites, il s'écria : O désespoir! je ne sais plus que faire. Il entendit une voix aérienne, qui prononça ces mots : *Gagnez bien des fontanges.* Voilà une jolie ressource, dit Azéma; je n'aurois pas cru que, pour rétablir mes affaires, il fallût m'adresser à Mademoiselle Duchat. L'absurdité de ce conseil le plongea dans la rêverie. Il marcha longtemps sans s'en apercevoir : la nuit le surprit; il se trouva dans un bois; il suivit une route; cette route le conduisit à un Palais. Il se présenta à la grille; elle étoit gardée par un Suisse qui avoit un baudrier tout garni de pompons; et, quoique Suisse, il portoit sous ce baudrier une crevée de fontanges. Cet ajustement en imposa à Azéma. Monsieur, lui dit-il, j'ai sans doute l'honneur de parler au Génie du siècle. Mon ami, lui repartit le Suisse, vous ne vous connoissez pas en Génies; j'appartiens à la Fée aux Fontanges. Ah! voilà ma femme, reprit vivement Azéma. Il s'agit de savoir si vous serez son homme, reprit froidement le Suisse; je vais vous remettre entre les mains de son Écuyer. L'Écuyer le regarda sans dire un mot, l'exa-

mina très-sérieusement, et ne proféra que ces paroles: Il faut voir; prenons l'aulne de Madame. Il alla chercher une grande canne, mesura Azéma, et dit d'un ton de protection: Cela se peut. Alors il le quitta, revint un instant après, introduisit Azéma dans un appartement superbe, et l'y laissa, en lui répétant: *Gagnez bien des fontanges.* Il fut un bon quart d'heure sans croire qu'il fût avec quelqu'un; il entendit une voix grêle, qui crioit du fond d'un grand lit: Rouscha, Rouscha. Cette Rouscha parut, en disant: Que plaît-il à Madame? Cet Étranger, répondit la Fée: tirez mes rideaux; eh! mais vraiment, poursuivit-elle, ce jeune homme est assez bien. Retirez-vous, Rouscha, j'ai des conseils à lui donner.

Rouscha se retira, en disant à Azéma: *Gagnez bien des fontanges.* Azéma, en voyant la Fée à son séant, fut pénétré de respect, et demeura immobile. Jeune homme, approchez-vous donc. Le jeune homme recula. Qu'est-ce que c'est donc, continue la Fée, que ce petit garçon-là, qui est timide, et qui ne fait point de cas de rubans! En achevant cette phrase, elle étala aux yeux d'Azéma un couvre-pieds brodé de fontanges qui étoient faites de diamants. Ah! Madame, s'écria-t-il, le beau couvre-pieds! Est-il de votre goût? dit la Fée. Pensez-vous qu'il vous tiendroit chaud? Je ne demande pas mieux que de vous le céder; mais vous ne pouvez l'avoir qu'en détail; j'en détacherai une fontange à chaque trait d'esprit

de votre part. Comment! reprit vivement Azéma, il ne faut que cela? je vais vous enlever toutes vos fontanges. Je puis vous assurer, repartit la Fée, que je ne les regretterai pas; il est vrai, poursuivit-elle, que je suis difficile.

On servit le souper à côté du lit de la Fée. Azéma se tua pour avoir de l'esprit: épigrammes, jeux de mots, méchancetés, choses libres, anecdotes, rien ne fut oublié, et rien ne prit: il avança même que Nicomède étoit une tragédie héroï-comique, sans que la Fée se mît en devoir de lui donner la plus petite fontange; elle mangeoit beaucoup, et ne disoit pas un mot. Elle fit desservir, et dit à Azéma: Mon cher enfant, est-ce là ce qu'on appelle de l'esprit dans le monde? Oui, Madame, répondit Azéma. Eh bien! reprit la Fée, mes fontanges ne seront pas pour vous. Azéma lui proposa de les jouer au trictrac. La Fée y consentit. Il joua d'un si grand bonheur, qu'il en gagna beaucoup rapidement; tant il est vrai qu'on fait plutôt fortune par le jeu que par l'esprit! Mais tout à coup la chance tourna: il alloit tout reperdre; la Fée en eut pitié, et lui dit: Demeurons-en là; j'attends ce soir quelqu'un dont le bonheur est moins rapide, mais plus soutenu. Croyez-moi, quittez le Palais, tirez bon parti de vos fontanges, et ne les perdez pas surtout comme vous les avez gagnées.

Azéma profita de l'avis, vendit les pierreries,

retira ses terres, et se mit en bonne compagnie. On a beau la tourner en ridicule, ce n'est que là qu'on apprend à penser. Il eut même le bonheur d'y devenir amoureux d'une femme raisonnable : dès cet instant, il abjura tous les faux airs, il tâcha de mettre à leur place des perfections ; il vit que, pour triompher d'elle, il falloit l'attendrir, et non pas la séduire : l'un est plus difficile que l'autre. Une femme sensée est toujours en garde contre la séduction, il n'y a que l'estime dont elle ne se défie pas ; elle s'abandonne au charme de son impression, sans en prévoir les conséquences, et souvent se livre à l'amour, en croyant ne suivre que la raison.

Voilà ce qui fait les vraies passions. La volupté naît du principe qui les a fait naître ; et le plaisir de voir qu'on ne s'est point trompé garantit toujours leur durée.

Azéma, dans son ivresse, désiroit que l'hymen l'unît à un objet si estimable ; mais il eut assez de sentiment pour n'en rien faire. On ne doit point songer au mariage par respect pour l'amour ; l'autorité de l'un découvre trop les mystères de l'autre : sa Maîtresse en étoit si persuadée, qu'elle fut la première un jour à lui proposer plusieurs partis ; elle lui fit envisager qu'à un certain âge il est de la décence de se marier, pourvu que l'on ne soit point amoureux de sa femme. Il étoit sensé, mais il étoit peureux. Effrayé de l'ennui qui assiège un vieux

garçon, et des dangers que court un vieux mari, il s'écria : O mon Génie tutélaire ! m'abandonnez-vous ? Le Génie parut, et lui dit : Que me veux-tu ? Me marierai-je ? reprit Azéma. — Sans doute, répondit le Génie. — Oui, mais, poursuivit l'autre en tremblant, serai-je...? Suis-moi, interrompit le Génie, je vais voir si tu sais prendre ton parti ; dans l'instant, il le transporta dans un Palais rempli des plus jolies femmes.

La vivacité de leur esprit augmentoit encore celle de leur beauté : elles ne parloient point d'amour en soupirant, elles ne prononçoient son nom qu'en riant. La gaieté étoit toujours occupée à recevoir des fleurs de leurs mains, pour en former les chaînes de leurs Amants. Quoique mariées, elles avoient l'air content ; mais les maris n'avoient pas le même uniforme ; ils faisoient aller la maison, et n'y paroissoient point : on prioit en leur nom ; mais on n'y jouoit point ; et lorsque, par hasard, ils vouloient se mettre de quelque souper, ils y faisoient la figure la plus triste ; ils étoient environnés des ris, et paroissoient toujours avoir envie de pleurer : ils ressembloient à ces esclaves chinois qui portent des timbales sur leurs épaules, et sur lesquelles on bat la marche du plaisir, sans les y faire participer. Azéma trouva ce lieu fort amusant ; il y eut même une Coquette qui l'auroit épousé pour en faire un représentant. Il demanda du temps, et consulta le Génie. Je

vois ce que vouscraignez, lui dit son protecteur, et je dois vous rassurer en vous apprenant que c'est ici le séjour de l'infidélité ; les Amants y sont en titre, et n'y sont jamais en charge ; les femmes y sont sages avec l'apparence du dérangement, et les maris n'y ont que l'air de la sottise. C'est donc le pays des dupes ? reprit Azéma. C'est son vrai nom, reprit le Génie ; visitons-en un autre. Il le conduisit dans une ville voisine, et le présenta dans une maison où il se rassembloit des gens aimables, qui prévenoient ceux qu'ils ne connoissoient pas, et qui n'aimoient que ceux qu'ils estimoient. Un esprit liant, des mœurs douces, une ame simple et sensible, caractérisoient la Maîtresse de cette maison ; elle étoit amoureuse sans cesser un seul instant d'être décente et honnête, polie avec ses connoissances, gaie avec sa société, pleine de confiance, d'égards et d'attentions pour son mari ; elle le consultoit moins par besoin que par respect pour elle-même ; elle avoit soin de n'inviter que des gens qui lui convinssent autant qu'à elle ; elle vouloit qu'il fut sûr, quand il lui prenoit envie de rentrer chez lui, d'y être fêté comme un ami aimable qui arrive sans qu'on s'en soit flatté.

Elle étoit persuadée, avec raison, que le peu de cas qu'on fait d'un mari n'est jamais qu'aux dépens de sa femme, et qu'on ne doit sa considération qu'à celui de qui l'on tient son état. Azéma fut enchanté du ton qui régnoit dans

cette maison : il y fit connoissance avec une Veuve qu'il estima, sans aucun sentiment plus tendre.

Le Génie le mena dans plusieurs autres sociétés, dont la première étoit l'image. Je suis bien sûr, dit Azéma, que de toutes ces femmes-là il n'y en a pas une qui ne soit fidèle à son mari. Vous vous trompez, répliqua le Génie, il n'y en a pas une seule qui n'ait son affaire arrangée; il est aisé de rendre un Amant heureux, sans que cela prenne sur le bonheur d'un époux; il ne s'agit que de respecter l'opinion. Une femme étourdie fait plus de tort à son mari qu'une femme sensée et tendre.

Azéma tomba dans la méditation, s'en tira comme d'un profond sommeil, et parla ainsi: Et vous dites, Monsieur, qu'il faut absolument me marier? Oui, sans doute, répondit le Génie; le garçon le plus aimable, quand il est vieux, doit songer à s'amuser et à se garantir d'être incommode; en prenant une femme, il remplit ces deux objets : à un certain âge, on ne peut plus joindre le plaisir, mais il y a toujours des moyens sûrs de l'attirer chez soi; l'homme qui a été le plus recherché dans sa jeunesse ne vit qu'un certain temps sur sa réputation; on le supporte, mais il attriste; la gaieté des autres se trouve enveloppée dans ses infirmités. Si, au contraire, il tient une bonne maison, on se fait un devoir d'aller lui rendre des respects, et

la femme, lorsqu'elle est aimable, devient un voile couleur de rose qui couvre sa caducité.

Me voilà déterminé, s'écria Azéma, je veux me marier, et je vais peut-être vous étonner. Si j'épouse cette Coquette que j'ai trouvée dans le Palais des Dupes, elle me sera fidèle; mais on n'en croira rien, et pour lors l'on m'accablera de brocards : souvent un mari passe pour une bête, moins parce qu'il manque d'esprit que parce qu'il joue le rôle d'un sot. Si je m'unis à cette Veuve que j'ai connue ici, elle aura un Amant, je l'avoue; mais cet Amant sera un galant homme qui sera digne d'être mon ami; il aura des égards pour moi, et j'en tirerai peut-être un meilleur parti que ma femme même.

Tel fut le raisonnement d'Azéma. En conséquence, il se proposa à la Veuve, fut accepté et épousa. Il eut raison.



IL EUT TORT

CONTE MORAL



IL EUT TORT

CONTE MORAL



U'EST-CE qui ne l'a pas ? On n'est dans le monde environné que de torts ; ils sont nécessaires, et sont les fondements de la Société ; ils rendent l'esprit liant, ils abaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui auroit toujours raison seroit insupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux ; celui-là est irréparable. Lorsque l'on ennuie les autres, il faut rester chez soi tout seul ; mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor : c'étoit un jeune homme malheureusement né; il avoit l'esprit juste, le cœur tendre et l'âme douce; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connoissance avec un homme de la Cour : la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il avoit une jolie figure; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'étoit jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit; mais, comme il n'en étoit point amoureux, il ne s'en aperçut pas. Le mari le pria d'examiner un Traité sur la guerre, qu'il avoit composé, à ce qu'il prétendoit. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement, qu'en examinant son Ouvrage, il avoit jugé qu'il seroit un fort bon Négociateur pour un Traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit Marquis avorté trouva l'Auteur de Cour un Génie transcendant, et traita sa femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment; le Marquis fut Colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai; il eut tort.

Cette aventure le rebuta; il perdit toutes vues de fortune, vint à Paris vivre en particulier, et forma le projet de s'y faire des amis. Ah ! bon Dieu, comme il eut tort ! Il crut en

trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe étoit aimable, avoit le maintien décent et les propos d'un homme essentiel.

Un jour il aborda Mondor avec un air affligé. Aussitôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sottes gens que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avoit perdu cent louis sur sa parole; Mondor les lui prêta sans vouloir de billet; il crut par-là s'être acquis un ami; il eut tort, il ne les revit plus.

Il donna dans les Gens de lettres; ils le jugèrent capable d'examiner leurs pièces; ils obtinrent audience de lui plus aisément que du Public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnoître du talent; il lui sembla digne de la plus grande sévérité: il lut son ouvrage avec attention; c'étoit une Comédie. Il retrancha des détails superflus, exigea plus de fond, demanda à l'Auteur de mieux enchaîner ses scènes, de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les Acteurs en situation, de prendre bien plus garde à la justesse du dialogue qu'au faux brillant de l'esprit, de soutenir ses caractères, de les nuancer finement, sans trop les contraster. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent presque toujours du froid sur l'action. Voilà les conseils qu'il donna à l'Auteur: il corrigea sa pièce en conséquence. Il éprouva que Mondor l'avoit mal conseillé; les Comédiens ne trouvèrent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même Auteur, qui auroit dû se dégoûter de faire des Pièces, en composa une autre, qui n'étoit qu'un amas de scènes informes et décousues. Mondor n'osa pas lui conseiller de ne la point donner; il eut tort. La pièce fut sifflée; cela le jeta dans la perplexité, s'il donnoit des conseils, il avoit tort; s'il n'en donnoit pas, il avoit encore tort.

Il renonça au commerce des Beaux-Esprits, et se lia avec des Savants; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisants. Ils ne vouloient parler que lorsqu'ils avoient quelque chose à dire; ils se taisoient souvent. Mondor s'impatienta et ne parut qu'un étourdi. Il fit connoissance avec des femmes à prétention; autre méprise: il se crut dans un climat plus voisin du soleil; c'étoit le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avoient qu'une idée, qu'elles subdivisoient en petites pensées abstraites et luisantes: il s'aperçut que tout leur art n'étoit que de hacher l'esprit; il connut le tort qu'il avoit eu de rechercher leur société: il voulut y raisonner, il parut gauche; il voulut y briller, il parut lourd; en un mot, il déplut, quoiqu'il sût fort bien ses Auteurs latins, et sentit qu'on ne pouvoit pas dire à un jeune homme: Voulez-vous réussir auprès des femmes, lisez Cicéron.

Mondor étoit l'homme du monde le plus

raisonnable, et ne savoit quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti que d'en prendre un bon maladroitement.

Il avoit voulu être Courtisan, il s'étoit cassé le cou; il avoit cherché à se faire des amis, il en avoit été la dupe; il avoit vu de Beaux-Esprits, il s'en étoit lassé; des Savants, il s'y étoit ennuyé; des femmes, il avoit été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement; il crut que le parti le plus sensé étoit d'être amoureux : il en forma le projet; c'étoit précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinoit toutes les femmes; il mettoit dans la balance les agréments et les talents de chacune, afin de se déterminer pour celle qui auroit une perfection de plus. Il croyoit que l'Amour est un Dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue, il eut beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile; mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide et la plus capricieuse : il se remercia de son choix; il vit cependant bien qu'elle n'étoit pas belle; il s'en applaudissoit; il se flattoit de n'avoir point de rivaux : il avoit tort. Il ignoroit que les femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention; elles se donnent autant

de soin pour faire valoir leur figure, qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit; les avances qu'elles font flattent l'orgueil, et la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience; il se trouva environné de concurrents; il en fut inquiet : il eut tort; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa femme avec tous les égards possibles; il eut tort. Elle prit sa douceur comme foiblesse de caractère, et le maîtrisa rudement. Il voulut se brouiller; il eut tort, cela lui ménagea le tort de se raccommoder. Dans les raccommodements il eut deux enfants, c'est-à-dire deux torts : il devint veuf, il eut raison; mais il en fit un tort : il fut si affligé, qu'il se retira dans ses Terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivoit avec hauteur; il ne voyoit aucun de ses voisins : il jugea qu'il avoit tort : il eut autant d'affabilité que l'autre en avoit peu; il eut grand tort. Sa maison devint le réceptacle de Gentillâtres, qui l'accablèrent sans relâche. Il envia le sort de son voisin, et s'aperçut trop tard que le malheur d'être obsédé est bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de Terre; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandoit injustement que de plaider; il se com-

porta en honnête homme, donna à dîner à sa partie adverse, et fit un accommodement désavantageux ; il eut tort : un si bon procédé se répandit dans la Province ; tous ses petits voisins voulurent profiter de quelque droit chimérique ; il eut vingt procès, pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta, il vendit sa Terre ; il eut tort. Il ne sut que faire de ses fonds ; on lui conseilla de les placer sur le Concert d'une grande Ville voisine, qui étoit très-accréditée. Le Directeur étoit un joli homme, qui s'étoit fait Avocat pour apprendre à se connoître en musique. Mondor lui confia son argent ; il eut tort. Le Concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentillesse de Monsieur l'Avocat. Cet événement ruina Mondor. Il sentit le néant des choses d'ici-bas ; il voulut devenir néant lui-même ; il se fit Moine, et mourut d'ennui ; voilà son dernier tort.



NI TROP
NI TROP PEU

CONTE MORAL



NI TROP
NI TROP PEU

CONTE MORAL



LE sieur de Ratonville, dit le Bref, eut tant d'amour pour le laconisme, qu'il abrégea jusqu'à son nom, et se fit appeler Raton ou Bref tout court. On peut dire qu'il étoit né au sein de la précision. Son père étoit un riche Négociant, toujours renfermé dans les bornes exactes du calcul, et sa mère, qui devoit le jour et l'éducation à un Géomètre, régloit tout au compas.

Le petit Raton, dès l'enfance, ne parloit que par monosyllabes, et n'achevoit jamais ses phrases; il ne lisoit que des abrégés, des extraits, des précis; Bref en étoit un lui-même par sa taille. On le pressa de prendre un état; il n'embrassa point le parti du commerce, ni celui de la finance, par le dégoût si commun que les enfants ont pour la profession de leur père, et pour celle qui semble y avoir le plus de rapport: il parcourut tous les autres états. Il fut homme de robe un jour; les formalités et l'éloquence prolixe du barreau l'impatientèrent. Il fut Abbé une semaine; le verbiage de l'école l'excéda. Il fut Militaire deux mois entiers; cet état lui parut charmant. Il y trouva d'abord, dans les procédés et dans les propos, cette aimable précision qu'on cherche en vain ailleurs, et qu'on ne rencontre que là. Il y seroit demeuré, mais il falloit trop attendre pour parvenir aux premiers grades: l'ordre vint d'ailleurs de partir pour la Westphalie; le trajet lui parut trop long. Bref essaya tout, et ne fut rien. Quand on a le bonheur de naître riche, on peut vivre inutile impunément. Raton jugea donc l'indépendance le parti le plus commode; il s'y fixa: mais, du caractère dont la Nature l'avoit formé, il n'y put éviter l'ennui, qu'il fuyoit, et qu'il rencontroit partout. Il ne trouvoit le point de précision nulle part. Dans un cercle, quelqu'un contoit-il la nouvelle du jour, il interrompoit l'Historien au milieu de son récit, en se récriant: Trop

long! Dans un souper, servoit-on l'entremets, il se levoit brusquement de table, en répétant toujours : Trop long! A la Comédie, il ne restoit qu'à la petite Pièce ou qu'au cinquième acte de la grande; le débit lent de la Tragédie le désoloit; à peine l'Acteur avoit-il prononcé dix vers de suite, que Raton sortoit du Théâtre en murmurant tout haut : Trop long! vingt fois trop long! A l'Opéra, il n'entendoit jamais que le dernier air, et à chaque reprise il chantoit constamment : Trop long! c'étoit son refrain. Un mardi il entra au Parterre; il eut, pour la première fois, la patience de voir un ballet entier : mais, comme il étoit petit et précis en tout, il trouvoit tous les spectateurs trop grands et toutes les danses trop longues. Dès qu'un voisin lui masquoit la vue d'une Danseuse qu'il lorgnoit, il répétoit sans cesse : Trop grand! morbleu! trop grand! et chaque fois que l'on recommençoit le même pas, il crioit impitoyablement : Trop long! encore un coup, trop long! Un grand Officier de Dragons, qui étoit auprès de lui, impatienté de ses exclamations, lui répliqua en colère : Trop grand, trop long, finissez ; quand on a le corps si petit et l'esprit si court, on doit se taire ou se tenir tapi dans sa boîte. Raton, qui étoit aussi brave que concis, lui dit tout bas : Sortons. Il partit en même temps, et fut suivi de l'Officier. Dans la première rue, il mit l'épée à la main; mais, par malheur, il avoit le bras trop court pour

atteindre son adversaire, dont le fer, proportionné à la longueur de sa taille, le renversa au premier coup. Raton, en tombant, s'écria : Trop long! On le remporta chez lui. La blessure étoit peu dangereuse; mais le Chirurgien eut l'art de la rendre longue, et de désespérer notre petit homme, qui ne cessoit de lui crier son refrain. Il guérit enfin au bout de six semaines. Dès qu'il fut parfaitement rétabli, il lui prit fantaisie de se marier : le choix étoit plus difficile pour lui que pour un autre; quoique petit, il n'aimoit pas les grandes femmes; il en vouloit une dont la taille, ainsi que l'humeur, fût assortie à la sienne, qui parlât peu, mais juste, et qui fût précise à tous égards comme lui. Pour la trouver telle plus sûrement, après plusieurs vaines recherches, il fit choix d'une jeune personne de seize ans, qu'on pouvoit appeler une vraie miniature. Faite à peindre dans sa brièveté, et jolie, faute d'étoffe pour être belle; elle y gagnoit, elle en étoit plus piquante, elle en avoit plus de grâces; ses yeux, pleins de feu, pleins d'esprit, en cachaient la moitié par modestie; et sa bouche, encore plus réservée, ne répondoit que oui et non, mais toujours à propos; cela lui seyoit. Elle étoit dans l'âge du silence, où l'on doit écouter pour apprendre : un souris fin d'ailleurs suppléoit à sa réserve. Raton crut avoir rencontré, comme l'on dit familièrement, chaussure à son pied; mais il n'y trouva pas la précision qu'il attendoit, ni la

conformité d'esprit dont il s'étoit flatté. Cloé développa ses sentimens. Il vit avec douleur qu'ils formoient un parfait contraste avec les siens. Raton ou Bref (on lui donnoit les deux noms indifféremment) examinoit tous ces objets avec un microscope qui les lui grossissoit, et Cloé les regardoit, au contraire, à travers un verre qui les lui rapetissoit, de sorte que l'un voyoit tout trop long ou trop grand, et que l'autre voyoit tout trop court ou trop petit. Bref aimoit les petits soupers, les courtes fêtes, les petits chiens, les petits serins, les petits coureurs. Cloé préféroit les grands repas, les longs bals, les gros perroquets, les grands levriers, les grands laquais; elle avoit en ce point le goût des femmes de sa taille. A force de passer les nuits, elle devint vaporeuse; elle eut recours à un grand jeune Médecin fait exprès pour guérir les vapeurs des jeunes mariées; il s'exprimoit avec une facilité et une abondance de termes qui faisoient extasier la femme et mourir le mari. Cloé avoit une inclination marquée pour la grande éloquence, pour les périodes nombreuses, et Bref une aversion mortelle pour les phrases. L'entretien du Médecin orateur occasionnoit toujours entre eux un duo contradictoire. A chaque propos du Docteur, Raton s'écrioit : Eh! trop long, Monsieur, trop long de moitié! abrégez. Non, trop court, Monsieur, disoit-elle, trop court des trois quarts! plus vous allongerez, plus j'aurai de plaisir. Le bouil-

lant petit homme ne put soutenir la contradiction éternelle de sa femme; il s'en sépara brusquement, et l'abandonna à l'éloquence verbeuse de son Galien. Dans le besoin de se consoler ou de s'étourdir, il effleura la connoissance de toutes les filles de Spectacle; en parcourant leur cercle séducteur, il fixa un jour ses regards sur une petite Danseuse qui formoit ses pas avec une précision admirable, qui parloit et qui se conduisoit de même. La jeune Souris avoit appris à calculer sa danse et ses allures dans la finance, dont elle avoit mis les Chefs successivement à contribution; mais, malgré la justesse de ses calculs, elle avoit des goûts et des fantaisies sans nombre, qui la rendoient souvent pauvre au sein de l'opulence. Raton la prit dans un de ces moments fâcheux qui la laissoient libre, mais indigente; il en devint amoureux fou, et crut avoir trouvé un vrai bijou pour lui : elle crut, de son côté, avoir rencontré un petit trésor pour elle. Leur union fut d'abord parfaite; tout paroissoit conforme en eux, leur taille, leur caractère, leur nom même : Souris étoit faite pour Raton, et Raton fait pour Souris. Elle ne ressembla point à celles dont tout le talent, dont toutes les saillies sont dans le brillant de leurs pas; une loure, un menuet, un tambourin font leur conversation, et trois entrechats leurs épigrammes. Souris pensoit, elle avoit de l'esprit, elle l'aimoit, l'applaudissoit dans les autres; elle avoit pris en affec-

tion un petit Abbé qui faisoit de petits jolis vers; elle l'engagea à rimer un Opéra; il en fit un en cinq actes : elle présenta l'Auteur et le Poème à son nouvel Amant, qui fit politesse à l'Abbé par vanité; car il avoit la manie des gens riches de s'ériger en petit Mécène. Il le protégea donc; mais en jetant les yeux sur son Poème, il le trouva quatre fois trop long, et condamna l'Auteur à le mettre en un acte. L'Abbé, surpris de l'arrêt, lui représenta que c'étoit un Opéra sérieux qui demandoit cinq actes; Bref lui dit que la précision n'en vouloit qu'un : l'Auteur insista, Raton s'obstina; les petits hommes sont têtus. Pour les mettre d'accord, Souris se rendit médiatrice, et opina pour trois. Bref y souscrivit, mais à condition que chaque acte n'auroit au plus que deux scènes pour amener un ballet, et que tout l'Ouvrage ne contiendroit que soixante vers. Eh! le moyen? interrompit l'Auteur effrayé. Le voici, répondit Bref; en disant cela, il prend une plume, et crac, il fait main basse inhumainement sur plus de six cents vers. Arrêtez, Monsieur, s'écria douloureusement l'Abbé, les larmes aux yeux, arrêtez, vous me déchirez les entrailles; brûlez plutôt mon enfant que de le mettre ainsi cruellement en pièces; tout ou rien. Rien, répliqua méchamment le petit homme, en jetant le Poème au feu. L'Auteur fit les hauts cris; la Danseuse rioit comme une folle, et Raton s'applaudissoit : cependant, comme il étoit fonciè-

rement bon, il eut pitié de l'Abbé, et, pour le dédommager, il lui fit une pension de quinze cents livres, dont chaque quartier lui fut payé d'avance.

Cette scène singulière, que la Pièce avoit occasionnée, fut la meilleure pour l'Auteur, qu'elle mit presque à son aise, et qu'elle guérit de la fureur des grands Ouvrages. Il se renferma sagement dans le cercle étroit de son talent, et, pour mieux faire sa cour, il ne fit plus que des Chansons, des petits airs détachés, des Bouquets et des Madrigaux. Le Protégé se rendit par-là très-agréable au Protecteur, qui redoubla ses bienfaits.

La maison de Souris et de Raton (car ils vivoient ensemble) devint l'asile de tous les plaisirs en raccourci; on y donnoit des fêtes courtes et charmantes, dont elle étoit la Reine; et des petits soupers délicieux, dont elle faisoit tout le charme. Ils étoient accompagnés de mille petits jeux variés, que l'aimable gaieté faisoit naître, que la bonne plaisanterie assaisonnoit, et dont l'esprit étoit le premier à faire toujours les frais. Un bon mot suivoit une saillie qui finissoit par un trait, et, ce qui flattoit le plus le maître du logis, on y contoit l'histoire du moment en trois minutes. Enfin, le cher petit Raton étoit idolâtre de sa jolie petite Souris, et croyoit avoir saisi son vrai bonheur, le point de précision qu'il désiroit. Cette félicité dura trois mois, et finit aussi rapidement qu'elle

avoit commencé. Une affaire importante appela Raton ailleurs. L'amour impatient la lui fit gâter; il le consulta plus que ses intérêts et sacrifia cent mille francs au désir de revoir ce qu'il aimoit, huit jours plus tôt. Il en fut bien payé : en arrivant, il trouva la Souris délogée; il ne restoit chez lui que les quatre murs, avec ce billet qu'il trouva sur l'unique table qu'on y avoit laissée :

« Je vous quitte pour des raisons trop longues à dire; Bref, j'emporte tout pour être mieux dans votre souvenir: vous voulez de la précision, en voilà. »

Ah! la scélérate, s'écria-t-il! mais, dois-je en être surpris? toutes ces souris-là sont faites pour ronger, et pour détruire tous les lieux où elles s'établissent. Il eut beau s'armer de philosophie, ce coup fit sur tous ses sens une révolution si forte, que la fièvre le prit; les remèdes l'augmentèrent, l'impatience l'attisa. Le Médecin, la Garde, et, qui pis est, sa femme, dont la visite lui causa le transport, se donnèrent tous le mot pour le réduire à l'agonie: on vint alors l'exhorter à la mort par un discours très-édifiant, mais dont la prolixité l'acheva. Le pauvre petit Raton rendit le dernier soupir, en proférant trois fois : Trop long, trop long, trop long!

Cloé suivit Raton de près. Il expira d'impatience, elle mourut de langueur; les deux extrémités sont mortelles. La passion du trop

emporta la femme au delà du vrai point de précision; et l'amour du trop peu retint le mari toujours en deçà : ce point est le point moyen; et qui veut le saisir doit adopter pour maxime : ***ni trop, ni trop peu.***



LES A PROPOS

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES



LES A PROPOS



ES à propos sont aussi rares que les mal à propos sont fréquents ; le choix des sociétés, les liaisons d'amitié, les moyens d'éviter l'ennui, les parties de plaisir, les projets de fortune ou de bonheur, la fureur de l'esprit, les discours que l'on tient, les choses que l'on fait, sont des mal à propos. Les mariages sont les premiers de tous ; et l'amour, qui est quelquefois un à propos si joli, est presque toujours le contraire, par la façon dont on le mène.

Je ne connois que les gens bornés qui savent saisir les à propos. Dans cent personnes qui s'élèvent, il y en a quatre-vingts de médiocres; je ne finirois point, si je voulois rapporter tous les mal à propos du monde; je me contenterai d'en donner un extrait par l'Histoire qui suit.

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES

Mademoiselle de Vierville étoit une héritière de Normandie : on l'éleva dans un couvent de Rouen; on ne contraria point ses volontés, on ne rompit point son humeur : son caractère prit tel pli que la Nature voulut lui donner, et la Nature les donne souvent mauvais; les Religieuses auroient craint de manquer d'égards pour sa naissance, si elles lui avoient fait la moindre représentation. Cette crainte étoit aussi fondée, que si l'on s'abstenoit par respect de ratisser la grande allée des Tuileries, parce que c'est un jardin royal.

Mademoiselle de Vierville étoit très-sensée; mais, grâce à son éducation, elle devint la plus impertinente de toutes les créatures; elle le savoit elle-même, et ne put pas s'en corriger. On la maria avec Monsieur de Sermanville,

Président du Parlement de... C'étoit un homme qui de sa vie n'avoit dit ni fait rien à propos. Il n'avoit de l'esprit qu'un quart d'heure après qu'il auroit dû en avoir, il étoit né railleur, et c'étoit toujours tant pis pour lui; il savoit attaquer, et ne savoit pas parer; il portoit une épée, et jamais de bouclier : essuyoit-il une repartie sanglante, il demeuroit muet; mais un quart d'heure après que la conversation étoit changée, il l'interrompoit, pour dire : Monsieur, voici ce que j'aurois dû vous répliquer. Tel qu'il étoit, il épousa Mademoiselle de Vierville; mais, trois mois après son mariage, il lui dit : Madame, je n'aurois pas dû vous épouser.

Elle étoit tendre et vive; il étoit froid et jaloux : voilà une belle sympathie. Il la renferma avec soin; elle n'eut point d'enfants : il consulta des Médecins qui assurèrent que la vie sédentaire de Madame la Présidente nuisoit à la postérité; il lui laissa voir tous ses amis, elle eut une fille et un garçon.

Monsieur de Sermanville fut obligé d'aller passer une année entière en Bretagne, pour remettre en ordre des terres dont les maisons étoient inhabitables. Madame de Sermanville resta à Rouen. Le Président revint sur les ailes de l'amour; il la mena dans le monde : la dissipation lui réussit si bien, que cinq mois après elle accoucha d'un beau gros garçon. Je crois qu'on peut accoucher plus à propos.

C'étoit une belle occasion de se fâcher; M. de Sermanville la laissa échapper; il ne dit rien à sa femme; mais, en récompense, il lui fit le soir une sortie pour avoir cassé une tasse de Saxe : il n'avoit pas si grand tort. Une femme a beau être fragile, elle reste toujours à son mari; il n'en est pas de même d'un vase de porcelaine. Madame de Sermanville sè régla là-dessus, et prit dans la suite bien plus garde à ses tasses qu'à sa conduite.

Ses deux fils devinrent en âge d'être dans le monde, et sa fille d'être mariée. M. le Président essaya, à cette occasion, de raisonner avec Madame la Présidente : elle lui coupa la parole, et fit bien. Monsieur, lui dit-elle, je n'ai aucunes vues sur l'état que doivent embrasser mes enfants; je m'en rapporte à eux pour s'examiner et se juger. Ils iront à Paris; s'ils sont dignes de s'y faire des amis, ils seront bien conduits, je n'en serai pas inquiète; ils ne le mériteroient pas. A l'égard de ma fille, elle a quinze ans; je ne l'ai pas mise au couvent, on l'auroit élevée comme moi : je ne la garderai point dans ma maison, elle s'y ennuieroit; l'ennui dessèche le cœur; la contrainte qu'inspire la présence d'une mère, l'habitude de la voir, nuisent aux sentiments qu'on lui doit. Il faut que des enfants apprennent à désirer leurs parents, et qu'ils envisagent comme une récompense, plutôt que comme un devoir, l'obligation de les rejoindre.

En vérité, Madame la Présidente, dit M. le Président, savez-vous que, pour être ma femme, vous raisonnez fort bien? Mes garçons étant à Paris, apprendront à parler françois, et ma fille à l'entendre : et voyez-vous, tenez, cela me fait plaisir; je regarde cette affaire-là comme l'essentiel; c'est à quoi je me suis attaché. Croyez-vous que je me soucie qu'ils fassent fortune? on ne pourra pas du moins leur ôter leur noblesse; j'ai tous les titres dans mon *armoire* du côté du *corridor;* je les ai encore lus la *veille* de Noël : il y en avoit un très-important qui me manquoit; mais je l'ai trouvé *avant-hier*. Ainsi, vous voyez, Madame, que vous faites bien d'envoyer vos enfants à Paris. L'aîné a de l'esprit, c'est un garçon capable de faire un grand chemin. Pour ce qui est du cadet, il ne sait pas trop son *pain manger*. Je crois cependant qu'il sauroit occuper un poste comme un autre, s'il avoit un bon Secrétaire. Je ne dis rien de notre fille, c'est une dégourdie; mais laissez faire, dans ce pays-là elle trouvera à qui parler. Tenez, Madame la Présidente, vous prenez un bon parti, et, en vérité, vous vous conduisez comme ma femme. Et vous, Monsieur, répliqua-t-elle, vous parlez comme mon mari. Tout cela est à sa place.

Trois jours après, elle mena elle-même ses enfants à Paris; elle y choisit un logement pour ses deux garçons, et confia sa fille à Madame de Nisey. C'étoit une femme de ses amies, dont

elle étoit sûre. Elle fit quelque séjour chez elle; mais elle s'y trouva déplacée, et tous ceux qui la virent en pensèrent de même. Paris n'est fait que pour ceux qui y vivent; il commence par étonner, et finit par ennuyer ceux qui y passent.

Madáme de Sermanville, accoutumée dans sa province à recevoir les respects de la petite Noblesse et les soupers des Conseillers, fut humiliée de se voir réduite à de simples égards. Elle se trouva confondue avec les autres, et fut forcée d'être polie comme une femme de qualité qui n'est pas en habit de Cour. Elle retourna dans ses terres, où elle trouva Monsieur le Président, qui avoit tout fait mal à propos.

Mademoiselle de Sermanville gagna d'abord l'amitié de Madame de Nisey. C'étoit une femme jeune, jolie et sensée, sans être coquette; elle avoit envie de plaire : elle faisoit l'amusement de ses sociétés, et ne faisoit le bonheur de personne. Son fils étoit borné; mais, sentant son peu d'esprit, il étoit du moins circonspect, attentif et modeste. Les deux Sermanville, en venant voir leur sœur, firent connoissance avec la mère et le fils. Le Marquis de Sermanville résolut d'avoir Madame de Nisey sans en être amoureux. Le Chevalier en devint éperdu sans le savoir, et fut tout entrepris dès qu'il s'en aperçut. Le Marquis dit un jour au fils : Monsieur de Nisey, je suis tenté d'avoir votre mère. Monsieur, lui répondit-il, vous lui ferez bien

de l'honneur. Le Marquis fit un grand éclat de rire, et s'en alla. Le jeune Nisey alla trouver le Chevalier de Sermanville. Votre frère, lui dit-il, veut avoir ma mère; qu'est-ce que cela veut dire? Je n'en sais rien, répliqua le Chevalier. Madame de Nisey survint avec Mademoiselle de Sermanville. Ah! ma mère, s'écria son fils, le Chevalier et moi sommes dans un grand embarras; son frère prétend vous avoir, et nous ne savons pas ce que cela signifie. Vous êtes un nigaud, repartit-elle: allez-vous en. Nissey obéit. Le Chevalier, qui s'étoit appliqué la moitié du compliment, le suivit, en jetant sur Madame de Nisey des regards où la passion et le respect étoient écrits. Madame de Nisey en fut émue. Le trouble du Chevalier et son silence étoient un à propos.

Mademoiselle de Sermanville ne se vit pas plutôt seule avec son amie, qu'elle lui fit cette question : Madame, oserois-je vous demander ce que c'est que d'avoir quelqu'un? Madame de Nisey balbutia quelques paroles mal articulées. Je ne vous entends point, dit Mademoiselle de Sermanville, je veux absolument savoir ce que mon frère prétend, quand il dit qu'il veut vous avoir. Il entend, reprit Madame de Nisey, il entend qu'il... voudroit m'épouser. Oh! vraiment oui, repartit Mademoiselle de Sermanville, je suis bien bête de n'avoir pas compris cela d'abord. Le Marquis entra; sa sœur lui cria du plus loin qu'elle l'aperçut : Mon frère, je veux absolument

que vous ayez Madame de Nisey; oui, vous l'aurez, je vous le promets. Je vous rends grâces, ma sœur, dit le Marquis d'un ton fat; vous êtes bien obligeante, et vous commencez à l'être de fort bonne heure; Madame de Nisey y aura égard, je pense. Madame de Riqueville se jette à ma tête; il ne tient qu'à moi de l'avoir; mais les avantages et les inconvénients bien pesés, bien examinés, Madame de Nisey me convient mieux. Cette Madame de Riqueville a un mari, et c'est toujours un mal à propos pour une femme. Me voilà retombée dans la perplexité, reprit Mademoiselle de Sermanville; Madame, vous prétendez que d'avoir quelqu'un, c'est l'épouser; Madame de Riqueville est mariée, et mon frère assure qu'il ne tient qu'à lui de l'avoir; comment cela se peut-il faire? Eh! mais, mais, interrompit le Marquis, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces dissertations-là? Monsieur, lui repartit Madame de Nisey, c'est que vous ne dites et ne faites rien à propos; et vous m'obligerez de ne plus revenir ici. Le Marquis, sans être déconcerté, sortit en ricanant, en répétant: Je l'aurai, ma sœur, fiez-vous-en à moi, je l'aurai. Madame de Nisey, pour esquiver les questions, se retira dans son appartement; Mademoiselle de Sermanville prit le même parti: l'une rêva à ce qu'elle savoit; l'autre tenta de deviner ce qu'elle ignoroit.

Le Marquis fit part au Chevalier de son exclusion. Le Chevalier, pénétré de chagrin, crut

qu'il étoit enveloppé dans la même disgrace, et n'eut rien de plus pressé que d'écrire cette lettre à Madame de Nisey : « Mon frère vient de me faire part, Madame, de son imprudence ; je vous prie d'être persuadée que je n'y entre pour rien. Ne me privez pas de l'honneur de vous faire ma cour : je vous donne ma parole de ne jamais vous avoir. »

Oh ! pour cela, s'écria-t-elle, voilà deux frères insoutenables ; l'un est trop fat, l'autre est trop sot. Elle lui défendit sa maison comme à son aîné. Cette conduite dut leur prouver que les contraires ne sont pas toujours des à propos.

Le Marquis et le Chevalier résolurent d'aller à la Cour. Le Marquis ne cessoit pas de parler ; le Chevalier, timide, gauche, emprunté, ne savoit que dire. L'un parut bavard, l'autre passa pour un homme fin. A la Cour, on soupçonne des vues à tout, et quelquefois l'imbécillité y passe pour adresse. Le silence est le grand à propos de ce pays-là.

Madame de Venal, une de ces femmes qui sont à l'affût des jeunes gens qui débutent, jugea que le Chevalier étoit un à propos pour elle. Elle l'engagea à la venir voir. Le Chevalier s'y rendit ; la conversation étoit intéressante ; les à propos se lioient ensemble fort naturellement, lorsqu'on annonça le Marquis. Oh ! Monsieur, s'écria Madame de Venal, vous venez à contre-temps. Le Marquis en rit, et le Chevalier se

retira. Le Marquis ne parla que par épigrammes; ce n'étoit pas là l'a propos favori de Madame de Venal; il lui parut insupportable: un homme qui n'a que de l'esprit n'est pas fait pour doubler un homme qui n'a que du sentiment. Le Marquis s'en alla, mais il revint le lendemain: il crut qu'il n'avoit pas réussi par manque de témérité; il fut entreprenant, sans que cela fût amené. Madame de Venal s'en offensa; son amour-propre lui donnoit quelquefois des moments de vertu. Le Chevalier arriva. Chevalier, lui dit-elle, vous venez bien à propos. Le Marquis sortit humilié. Madame de Venal crut qu'il étoit à propos de ramener la conversation du jour précédent; et l'on prétend qu'elle trouva beaucoup de bon sens au Chevalier.

Le Marquis devint ambitieux; il alla chez les gens en place; il y fit un trop grand étalage de ce qu'il savoit: il avoit des connoissances; mais il lui manquoit la plus essentielle de toutes, c'étoit de cacher la moitié de son esprit. On ne plaît à ceux dont on a besoin, qu'en se tenant toujours en deçà de ce qu'ils sont. La modestie est l'adresse la plus sûre pour faire son chemin; le Chevalier en fit l'épreuve: bien inférieur à à son frère pour les lumières et le génie, il se défioit toujours de lui-même, et ne parloit jamais que comme un homme qui cherche plutôt à proposer des doutes qu'à avancer des principes. Ce qu'il savoit, il paroissoit le tenir de

ceux avec lesquels il s'entretenoit; cela flattoit leur vanité. Le Chevalier obtint un poste de confiance, eut des amis, du crédit et de la considération. Le Marquis, quoique homme capable, ne fut pas employé; il ne vécut à la Cour que pour y perdre les trois quarts de son bien, et pour avoir des femmes dont personne ne vouloit plus. Il prit le parti de retourner dans sa province; il y joua le rôle déplacé de Gentilhomme oisif, nouvelliste et frondeur. Le Chevalier, dans un voyage de Paris, trouva chez sa sœur Madame de Nisey : elle fut charmée de la façon dont il s'étoit formé; elle vit bien cependant qu'il n'avoit pas plus d'esprit; mais, pour s'en apercevoir, il falloit de la pénétration. Le Chevalier avoit acquis une facilité à s'exprimer, qui mettoit en défaut sur son peu de fonds. Ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, étoit toujours à propos. Les louanges qu'il donnoit étoient mesurées et vraisemblables; ses politesses ressembloient à des offres d'obliger; et lorsqu'il offroit ses services, c'étoit avec un air de sensibilité qui touchoit au lieu d'humilier. Voilà ce qu'on apprend à la Cour; la science des à propos, l'art de les bien saisir, ne se trouvent que là : c'est à tort que l'on crie contre ceux qui l'habitent; les vertus y sont adorées, et l'on y donne aux défauts une forme douce, qui tend au bien de la Société. Le Chevalier parut charmant aux yeux de Madame de Nisey. Il étoit riche des bienfaits de la Cour; mais

c'étoit toujours un cadèt de Normandie. Madame de Nisey crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner sa main; elle unit son fils avec Mademoiselle de Sermanville, et ces deux mariages réussirent. Le Chevalier fit éprouver à Madame de Nisey que de la douceur dans le caractère, de la recherche dans les égards, de la suite dans l'amitié, de la délicatesse dans l'amour, tiennent à l'honnête homme, et que l'exacte probité est l'à propos de toute la vie.



LA
NAVETTE D'AMOUR



LA

NAVETTE D'AMOUR



ous ne sommes plus dans le siècle de la science ; cela m'afflige et ne m'étonne pas : il est plus aisé de dire vingt bons mots que de faire une découverte ; je l'ai bien éprouvé par ce qu'il m'en a coûté pour devenir savant. L'on me sauroit quelque gré, si l'on voyoit les volumes immenses que j'ai parcou-

rus pour découvrir l'origine des Navettes; je ne l'ai trouvée dans aucun. Le hasard me l'a procurée en feuilletant un manuscrit chinois dans la Bibliothèque d'Avignon : en voici la traduction fidèle.

C'étoit au temps des étrennes, temps abusif, où la tromperie fait son trafic, où la fausseté court les rues et donne ses premiers à compte. Il n'y avoit aucune maison à Tunquin où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats et des magots de porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avoient donnés.

Je ne parle pas des parents; les cousins du jour de l'an sont bien plus importuns que les cousins du mois de Mai.

La ville étoit remplie de femmes sensibles qui attendoient, pour quitter leurs Amants, qu'elles en eussent reçu les étrennes. L'Amour se vendoit chez les Joailliers, et sa valeur courante suivoit celle des diamants.

L'Amour pur, l'Amour vrai étoit dans un asile champêtre, à deux lieues de Tunquin. Il habitoit avec la Princesse Zizis et le Prince Mirza. Zizis étoit devenue veuve trois mois après son mariage; ils lui avoient paru longs. Cet hymen, qui s'étoit fait au préjudice de l'Amour, avoit tourné à son profit; il rendoit Zizis maîtresse de ses actions : c'est une grande facilité pour ne pas rester longtemps maîtresse de son cœur.

Mirza étoit son plus proche voisin; il ne

dépendoit que de lui; il étoit joli, il étoit riche, il étoit Prince : voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il sentit combien un Prince court de risques étant livré à lui-même. Il étoit sans parents qui pussent le conduire; quand il en auroit eu, c'est un foible secours : l'autorité qu'ils ont détruit presque toujours la confiance qu'on leur doit. Mirza méritoit des amis; mais qu'est-ce que les amis d'un Prince? Souvent des pièges.

Tout homme indépendant n'a d'autre moyen que l'amour pour s'éclairer et pour s'instruire; c'est ce parti que prit Mirza, sans s'en douter lui-même : il vit Zizis, et l'admira.

Elle se tenoit toujours à la campagne; elle se connoissoit; elle avoit une beauté modeste, un esprit simple, une raison douce, une ame tendre; qu'auroit-elle fait à la ville?

Elle reçut les visites de Mirza; elle étudia son caractère; elle vit que ce n'étoit encore ni un sot ni un fat, mais qu'il ne tiendroit qu'à la femme qu'il auroit qu'il devînt l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir, et d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles; le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée. Zizis convint avec Mirza, qu'ils se verroient souvent, mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleroient que sur la raison et l'amitié, et que

jamais on n'y feroit entrer les mots de beauté ni d'amour. J'y consens, répondit Mirza; le mot de beauté ne sortira pas de ma bouche; mais je dirai souvent : Belle Zizis. A l'égard du mot d'amour, je vous avoue qu'il ne me sera pas difficile de ne le point prononcer; c'est un sentiment que je redoute. Je ne veux connoître que l'amitié; c'est un ami que je cherche, je crois l'avoir trouvé en vous, charmante Zizis; vous me donnerez des conseils, ils se graveront dans mon cœur; mes perfections, si j'en acquiers, deviendront votre ouvrage; elles m'en seront plus chères : la différence de notre sexe ne servira qu'à jeter des nuances plus douces sur notre amitié; elle en deviendra plus intéressante. Permettez, belle Zizis, permettez, poursuivit-il avec transport, que je serre et que je baise vos mains, pour vous marquer toute ma reconnoissance.

Zizis étoit enchantée de voir dans le Prince une amitié si vive.

Tandis qu'ils s'occupoient à se jurer ainsi une renonciation totale à l'amour, on vint leur annoncer qu'un jeune Marchand demandoit s'ils ne vouloient rien. On le fit entrer; il étala bien des fanfreluches, bien des colifichets qui séduisoient les yeux et n'étoient bons à rien.

Pourquoi tant de choses inutiles? dit Zizis. C'est ce qui me fait vivre, repartit le Marchand; les jeunes gens en donnent bien davantage que

des choses qui leur sont nécessaires; il semble qu'ils se fassent un plaisir d'acheter leur portrait. Tenez, poursuivit-il, voilà un bijou qui deviendra bien à la mode; on appelle cela une *Navette;* c'est la première qui paroît. Je l'aime d'autant plus, dit Zizis, qu'elle est toute simple; elle n'est que de bois. Il est vrai qu'il est bien poli et bien beau : comment appelez-vous ce bois-là? C'est du myrte, répondit le jeune Marchand d'un ton ingénu. Il jeta cependant de certains regards malins sur la Princesse, qui la firent rougir.

C'est une galanterie trop médiocre, reprit Mirza, pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire. Quel en est le prix? Je la donnerai pour rien à la Princesse, répliqua le Marchand; acceptez-la de grâce, je ne vous fais que crédit; un temps viendra où vous me la payerez bien ; je vais seulement vous en montrer l'usage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la soie gris de lin, pareille à cet échantillon, tout comme cet écheveau. Lorsque vous serez seule, et même dans le monde, vous formerez un petit nœud comme celui-ci, toutes les fois que vous songerez à la personne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous serez bien aise, à son retour, de lui prouver, par la quantité de nœuds que vous aurez faits, combien vous y avez pensé : vous m'avouerez que c'est un amusement bien innocent.

Zizis prit la Navette, essaya de s'en servir, et réussit très-bien.

A présent, dit le Marchand, il est juste que je donne aussi des étrennes à ce joli Prince. Daignez accepter cette plume, avec ces petites tablettes ; vous avez sans doute, aussi bien que la Princesse, de l'amitié pour quelqu'un ; quand vous serez absent, vous écrirez toutes les remarques que cette amitié-là vous aura fait faire. Adieu, leur dit-il ; dans un an, je vous donne rendez-vous, à pareil jour, dans la ville de Tunquin.

A peine fut-il parti, que Mirza alla à la chasse, et Zizis resta seule : elle voulut prendre l'air dans ses jardins. Elle entendit un rossignol, elle s'arrêta, tomba dans la rêverie, et fit des nœuds. Elle poursuivit sa promenade; elle aperçut deux papillons qui se tournoient, se caressoient et se joignoient; ce spectacle l'amusa, elle fit des nœuds. A quelques pas de là, elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs se touchoient; cette rencontre l'occupa, elle fit des nœuds.

En revenant, elle remarqua des fleurs doucement agitées par les caresses du zéphyr, elle fit des nœuds. Elle entra pour ordonner le souper; à chaque plat qu'elle commandoit, elle ne manquoit pas de dire : Il me semble que le Prince aime ce ragoût-là (ce que c'est que l'amitié !) ; elle fit encore des nœuds. Mirza trouva la Navette faite. Elle le questionna sur sa chasse;

elle étoit moins bonne que de coutume ; il avoit perdu presque tout son temps à écrire sur ses tablettes ; c'étoit des observations qu'il avoit mises en vers. Cela m'empêchera de les rapporter. Ce n'est pas que je n'aie beaucoup de respect pour des vers de Prince; mais je craindrois que cela ne fît languir.

Ils passèrent leur soirée à dire du mal de l'amour : ils convinrent que, pour avoir ce plaisir-là, il seroit permis de le nommer. L'Amour rioit de leurs injures. Tout ce que demande ce Dieu, c'est qu'on parle de lui. Zizis employoit ses journées à faire des nœuds, et Mirza à écrire sur ses tablettes. Il étoit attentif, dès que la Princesse étoit éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimoit le mieux ; elle avoit la même attention à les placer près de son cœur ; elle en mettoit aussi dans sa coiffure : des fleurs qu'on tient d'une main chère valent mieux que des diamants. Venoit-il des visites du voisinage, Zizis, quoique polie, paroissoit ennuyée, et cet ennui, trop marqué, les abrégeoit toujours. Zizis ne se plaisoit qu'avec Mirza ; ils étoient trop heureux lorsqu'ils se trouvoient seuls.

Tandis qu'ils passoient leur vie dans cette indifférence, le jeune Marchand vint les chercher pour les mener à Tunquin. Pourquoi sortir d'ici? dit Zizis ; nous y sommes si bien. Cependant, repartit le jeune marchand, la saison est bien avancée. Les soirées sont si lon-

gues! Ah! répondit Zizis, c'est le plus beau temps de l'année; Mirza n'est pas si longtemps à la chasse.

Ce sentiment d'amitié, reprit le jeune Marchand, m'assure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. Je n'ai pas cessé un instant, répondit-elle ingénument. Et les tablettes de Mirza? Il n'y a pas de blanc du tout, reprit-il; tenez, examinez. Le Marchand les prit et les parcourut. Il y a, dit-il, dans ces vers-là plus de sentiment que de poésie, mais n'importe; j'approuve qu'un Prince fasse des vers médiocres, pour se mettre en état de connoître les bons, et de protéger ceux qui les font. Je voudrois à présent, poursuivit-il, voir tous les nœuds qu'a faits Zizis. On les apporta; ils ne pouvoient pas tenir dans la salle. Allons dans le jardin, dit le jeune homme, nous ne manquerons pas d'espace; l'étalage de ce travail pourra faire un spectacle intéressant. On se transporta dans le bosquet le plus vaste; le Marchand mit la main sur les nœuds. Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela sert. Dans l'instant, l'air qui étoit froid s'adoucit; une chaleur tempérée parut sortir de la terre; les oiseaux se crurent au printemps, et se firent l'amour; les arbres même furent émaillés de fleurs, et leurs rameaux se rapprochèrent.

Que veulent dire ces prodiges? s'écrièrent Zizis et Mirza. Ils signifient, répondit le jeune homme, qu'il n'y a aucun jour d'hiver pour les

gens qui s'aiment de bonne foi. Zizis et Mirza se regardèrent; mais leur surprise augmenta bien davantage, lorsqu'ils virent tous les nœuds se dévider, s'étendre et former un réseau qui les enveloppa tous deux.

Le jeune Marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'ailes. La piété, le respect et le zèle de Baucis et de Philemon firent moins d'impression sur leur cœur lorsqu'ils s'aperçurent que leur hôte étoit un Dieu. Qui êtes-vous donc? dit Zizis en tremblant. L'Amitié, répondit l'Amour. L'Amitié, reprit Zizis. Oui, repartit ce Dieu; voilà à peu près comme elle est faite, lorsqu'elle règne entre homme et femme. Vous êtes certains d'être amis; voilà comme on se rend dignes d'être amants. A présent, devenez époux, augmentez votre bonheur, en affermissant de plus en plus cette gaze qui vous environne; il ne faut qu'un rien pour la déchirer; je ne vous quitterai pas, et je choisis vos deux cœurs pour asile.

Zizis et Mirza s'unirent, et, par amitié, passèrent la nuit ensemble: ils furent heureux pendant toute leur vie; le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La Navette de bois parut plate et ignoble aux yeux de la sotte Vanité, qui en fabriqua d'or. La Mode les adopta, et leur donna la vogue. Depuis ce temps, elles ont pris le dessus; la Navette de myrte n'ose plus former des nœuds qu'en cachette, pour unir deux cœurs vrais entre mille;

c'est la Navette de l'Amour ou du Sentiment, qui se fixe au bonheur particulier. La Navette d'or tourne seule en public, pour lier tout le monde et n'attacher personne : c'est la Navette du ridicule, qui circule sans cesse pour l'amusement général.



TABLE

Achevé d'imprimer

par



LE PREMIER JUILLET 1878



